IMAGES

No. 659 — LE CAIRE (EGYPTE) 27 AVRIL 1942

LE DUC DE GLOUCESTER
en Egypte

De passage en Egypte où il visita les forces britanniques, S.A.R. le Duc de Gloucester, frère de S.M. le Roi George VI, photographié en compagnie de Sir Arthur Tedder, chef des forces aériennes britanniques dans le Moyen-Orient.

DANS CE NUMERO:

LE JAPON EST VULNERABLE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Impatiente

Mais non, votre lettre ne m'a pas du tout ennuyé et je l'ai relue deux fois au lieu d'une pour bien m'en pénétrer et vous répondre de la façon que je crois être la plus judicieuse. Votre ami semble avoir beaucoup de qualités et fera certainement un très bon mari. Mais vos parents seront-ils d'accord ? En ce qui concerne le manque d'éducation et de tenue du jeune homme, vous pouvez très bien le corriger, sans avoir l'air de lui donner une leçon. Faites-lui, sur un ton plaisant et avec douceur, des remarques dont il ne manquera pas de faire profit et je suis sûr que, petit à petit, vous réussirez à en faire un parfait homme du monde. Du moment qu'il vous aime comme vous le dites, il ne manquera pas de suivre à la lettre tous les conseils que vous lui donnerez. Tout dépendra de la façon dont vous saurez le faire et, étant femme, c'est-à-dire fine et délicate, vous n'aurez pour cela nulle leçon à apprendre.

Jacques-Jean

Récemment, j'ai fait la connaissance au Caire d'une jeune femme très belle dont je suis éperdument amoureux. Celle-ci répond exactement à mon idéal, mais malheureusement une ombre épaisse existe au tableau. Elle mène une vie désordonnée et — pourquoi ne pas le dire?—pas très morale. Elle prétend être mariée, mais pas en accord avec son mari. Au surplus, elle est plus âgée que moi. Je l'aime tellement que je suis prêt à l'épouser, mais mes parents s'opposent certainement à la chose. Que dois-je faire, Horatius ? Je me trouve bien perplexe et bien désemparé.

Que vous dire, mon cher Jacques-Jean, sinon de renoncer à une pareille union qui ne correspond nullement aux principes d'un mariage établi sur des bases solides ? Si vous voulez m'en croire, renoncez totalement à ce projet, sans cesser pour cela de voir votre amie si cela vous fait plaisir. Je suis certain que vous ne tarderez pas à regretter votre décision, si celle-ci est aussi sérieuse que vous voulez me le faire croire. Puisque vous n'êtes pas rébarbatif au mariage, n'avez-vous pas rencontré autour de vous une jeune fille capable de faire une bonne épouse ? Attendez. Patientez. Cela viendra certainement, et alors vous serez bien heureux de n'avoir pas poussé plus loin une aventure dont, je suis convaincu, vous n'aurez à tirer qu'amères désillusions. C'est mon opinion, et ce sera aussi certainement celle de vos parents s'ils venaient à apprendre votre projet. ***Allons, Jacques-Jean,*** *pas d'emballements subits qui ne pourraient que vous être néfastes. Jugez vous-même de la situation à tête reposée et comme s'il s'agissait d'un autre. Vous ne tarderez pas à vous rendre compte de votre erreur.*

Jim

Je regrette, cher ami, mais cette rubrique ne peut servir de correspondance entre lecteurs. Essayez plutôt de mettre une annonce dans un quotidien. Peut-être trouverez-vous une marraine disposée à correspondre avec un marin de la France libre. Les deuils successifs que vous avez subis m'ont bien ému et je vous souhaite bon courage et bonne chance.

Monsieur X

Je vous écris dans l'espoir que vous pourrez me sortir de l'impasse dans laquelle je me trouve. Il y a environ un mois, j'ai vu dans un endroit public une jeune fille de mon âge (j'ai environ 20 ans) d'une beauté remarquable et qui a fait sur moi une très profonde impression. Je désire ardemment la connaître et j'espère que vous m'aiderez à le faire.

Décidément, cher M. X., ou vous êtes un plaisantin ou un innocent. Nick Carter et Sherlock Holmes réunis ne pourraient vous répondre autrement que moi. De plus, je ne suis ni fakir ni voyant extra-lucide et je mets au défi tous les devins, pythonisses, cartomanciens et chiromanciens de la terre de vous donner satisfaction. Seul le hasard pourra vous faire rencontrer à nouveau la jeune fille de vos rêves. Et comme, souvent, il fait très bien les choses, je souhaite pour vous que ce soit pour bientôt. Cheer up !

HORATIUS

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 100**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 130**
Autres pays .... **P.T. 160**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

STRATEGIE de confusion

Hitler s'était vanté d'abattre ses ennemis les uns après les autres : il est maintenant en guerre simultanément contre les trois plus grands empires du monde. Les économistes allemands avaient reconnu qu'une guerre longue n'était possible pour le Reich qu'à la condition d'avoir accès à l'un des trois grands réservoirs mondiaux de matières premières (Russie, Empire britannique, Etats-Unis) : le Reich est en guerre avec les trois plus grandes puissances économiques du monde.

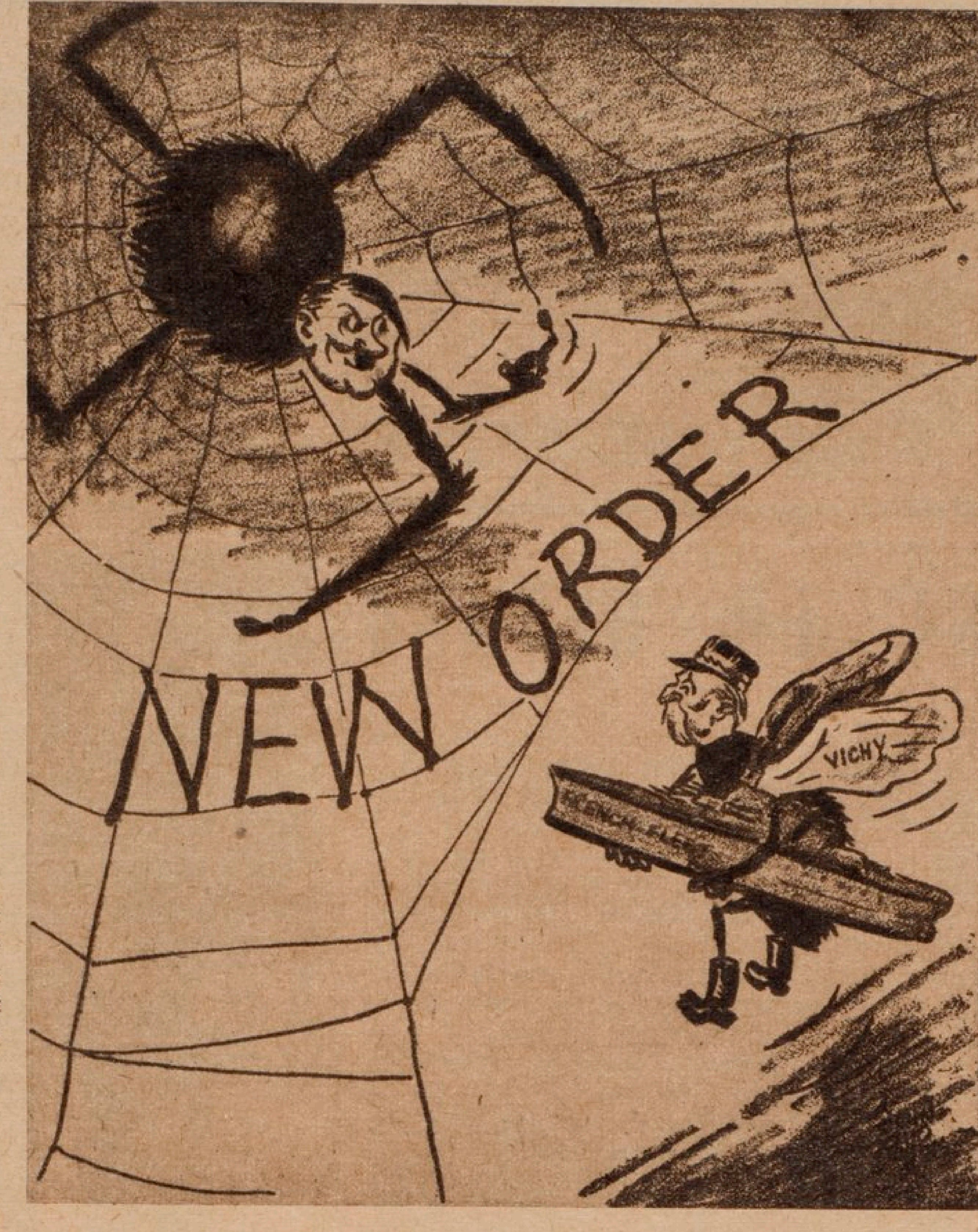
Hitler entendait profiter de la rivalité nippo-russe pour réaliser ses propres plans; mais c'est plutôt aujourd'hui le Japon qui est en situation de profiter de la guerre russo-allemande.

La théorie allemande a toujours regardé le Japon comme, en dernière analyse, le véritable rival de l'Allemagne en Extrême-Orient. Un historien allemand allait jusqu'à dire qu'une Mandchourie russe était moins contraire aux intérêts allemands qu'une Chine dominée par le Japon. Or, le Reich est obligé à l'heure présente de favoriser toutes les conquêtes japonaises dans l'espoir de sortir de l'impasse à laquelle l'ont conduit ses échecs en Russie.

Jamais guerre ne fut aussi soigneusement préparée, organisée, pensée à l'avance par ceux qui en prirent délibérément l'initiative : or cette guerre échappe de plus en plus à ses auteurs. Elle met le IIIe Reich précisément dans la situation que les théoriciens nazis avaient jugée mortelle, à savoir la lutte contre une coalition mondiale. Parce qu'il n'avait pu abattre l'Angleterre, Hitler s'est jeté sur la Russie, pour assurer ses arrières et éliminer la menace potentielle de l'armée soviétique. Parce qu'il n'a pu abattre la Russie, il a attaqué les Etats-Unis, provoquant lui-même ce que l'état-major germanique avait appris à redouter par-dessus tout, à savoir la mobilisation totale des ressources américaines. Cela explique sans doute le limogeage de certains généraux allemands contraires à la politique d'étranglement de leur pays.

A force de méditer leurs décisions et de calculer leurs actions, les stratèges allemands les plus réfléchis, les plus théoriciens même de tous les stratèges, ont fini par sombrer dans une véritable stratégie de confusion.

LA MOUCHE ET L'ARAIGNEE



Ordre nouveau... Voilà comment l'araignée (Hitler) veut prendre la mouche (Pétain et la flotte française) dans ses fils. (Montreal Gazette)

LES MECONTENTS de VICHY et de PARIS

Les hommes de Vichy qui collaborent avec l'Allemagne à des degrés divers font-ils au moins l'accord entre eux-mêmes ? On en doute. M. Laval ayant à peine formé son gouvernement, les télégrammes reparlent de l'opposition Laval-Pétain et des antipathies profondes qui opposent le nouveau maître du destin français à l'amiral Darlan. Vieilles querelles qui ne surprennent personne. M. Laval a cependant oublié ou feint d'oublier bon nombre de ceux qu'on aurait imaginé devoir faire partie de son cabinet, et qui, tout le temps qu'il est resté à l'ombre, l'ont appelé au pouvoir de leur action et de leurs voeux. Ni Bergery, ni Doriot, ni Déat, ni Baudoin ne figurent au sein de la présente combinaison ministérielle. Ces messieurs sont certainement déçus et peut-être aigris. Que va-t-il en sortir pour la France ?

Que pense M. Pucheu, par exemple, de l'ingratitude allemande ? Celui qui en qualité de ministre de l'Intérieur a si bien servi le Reich par ses persécutions contre les patriotes français, et qui peut toujours porter à son crédit devant Hitler qu'il a failli risquer sa vie pour lui, garde à coup sûr une dent prête à mordre, et violemment.

Gaston Bergery, en ce qui le concerne, se demande sans doute s'il valait bien la peine de renverser la vapeur aussi adroitement qu'il l'a fait au honteux armistice. Cet homme de gauche était un pur entre les purs. Un convaincu et un intraitable. Quand il parlait aux « masses » dans les meetings organisés par l'Europe nouvelle, sa foi dans la démocratie et les immortels principes faisait courir un noble frisson dans l'auditoire. Il aura suffi d'une installation du nazisme en France pour lui faire tourner casaque. M. Bergery ne prétend pas renier son passé politique : il prétend évoluer avec le temps, dit-il, ce qui est le propre du réaliste. Du radical-socialiste qu'il était au national-socialiste qu'il est devenu, il n'y avait qu'un pas. M. Bergery l'a vite franchi, dans l'espoir que l'ordre nouveau le paierait. M. Laval n'a rien voulu entendre, hélas !

Déçu aussi, M. Doriot, ancien communiste, meneur d'hommes à la manque, et que son fougueux antibritannisme a, dès le premier jour, signalé à l'attention des Allemands. Doriot n'est pas seulement un démagogue. C'est un habile manoeuvrier. Moins assoiffé de pouvoir que les autres, il se contenterait de places subalternes pourvu qu'il y trouve la possibilité de satisfaire ses ambitions. Aussitôt les nazis entrés en France, le bruit avait couru que Hitler installerait Doriot comme rival de Pétain. Pétain a de nombreux rivaux, et Doriot n'est même pas capable de faire un ministre.

Autre socialo-fasciste, M. Marcel Déat, vedette radiophonique à Paris, donne dans le genre intellectuel. Défaitiste avant la guerre — il avait écrit un article : « Mourir pour Dantzig ? » — il le resta pendant les hostilités. Il réclamait la paix à tout prix. « Je ne suis pas un traître, disait-il, mais il vaut mieux la faire sur la Somme que sur la Seine, sur la Seine que sur la Loire, et sur la Loire que sur la Garonne. » La paix n'est pas encore faite. Il n'y a qu'un armistice. On attend peut-être M. Déat pour signer la réconciliation.

L'Italie enfin regrettera M. Paul Baudoin, ami intime du comte Ciano, auquel il avait fait des offres en 1938 au nom d'un groupe financier pour mettre en valeur l'Abyssinie. L'Italie avait — heureusement pour l'argent de M. Baudoin — refusé. L'Ethiopie est aujourd'hui extraite de l'**Impero fascista.** Est-ce pour cela que les Italiens réclament de nouveau Nice, la Corse et la Savoie ?

M. PEYROUTON a devancé Laval

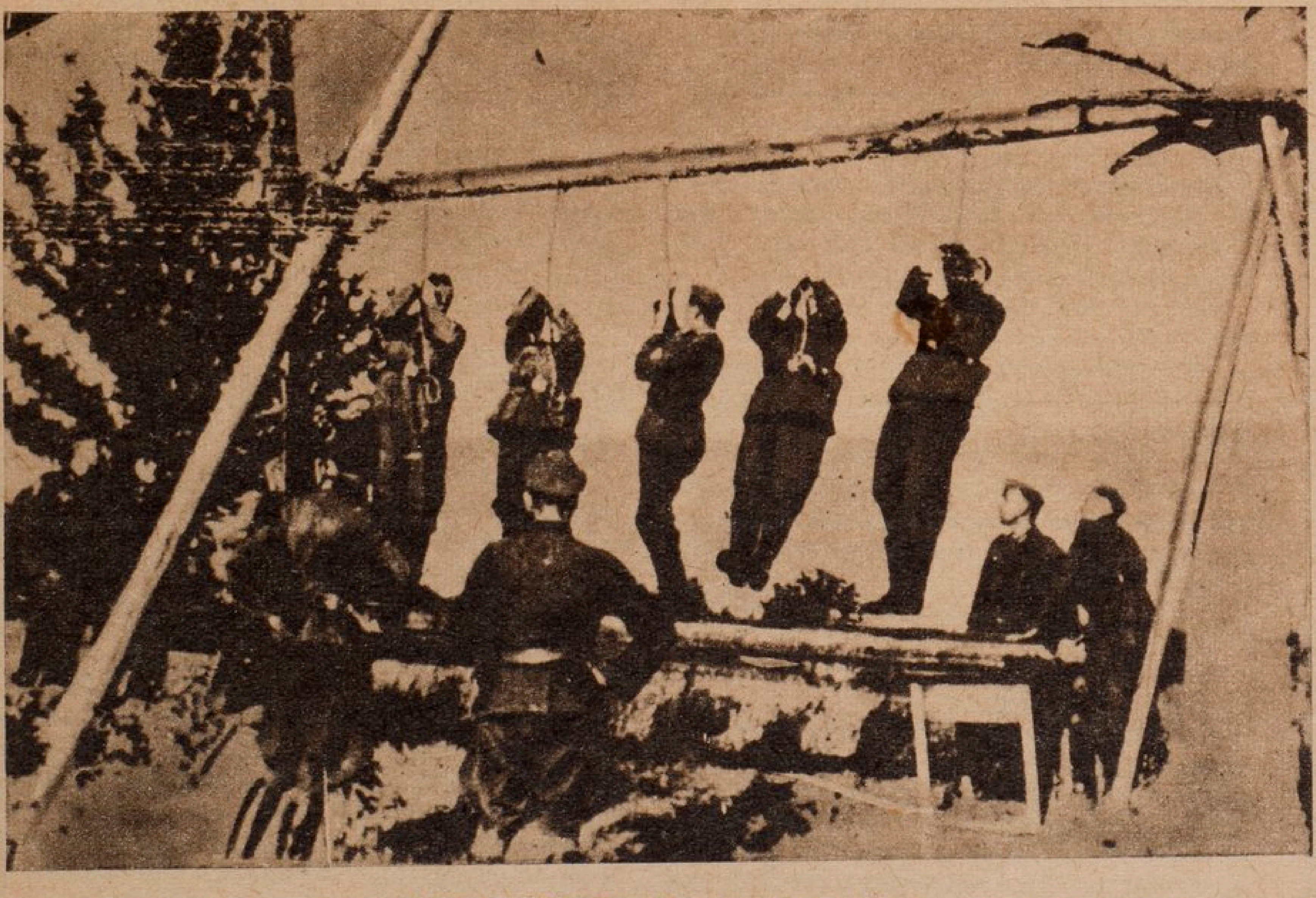
Les Français doivent à M. Peyrouton la minute d'espoir qu'ils ont vécue lorsque, aussitôt connue la défaite, il proclama avec le général Noguès, le général Mittelhauser, le général Le Gentilhomme et le général Catroux que la lutte continuait dans la France d'outre-mer. C'était l'époque du fameux télégramme signé Darlan (un Darlan première manière) enjoignant à la flotte française, où qu'elle se trouvât, de poursuivre la guerre à outrance. La première réaction de l'homme indique le fond de son cœur : celui-ci est généreux, et le premier mouvement de M. Peyrouton a été de résister. Ce mouvement-là, des cinq susnommés, deux seulement l'ont suivi.

Représentant officiel de la France en Afrique du Nord — il avait été résident général en Tunisie et au Maroc — il connaissait pourtant les immenses ressources et les possibilités de résistance qu'eussent offertes à des Français résolus ces splendides régions, les plus riches de l'Empire.

Ce haut fonctionnaire était un spécialiste des affaires musulmanes, auquel sa longue carrière avait fourni l'occasion de fréquents et instructifs contacts avec les Arabes d'Afrique. Il s'était imposé dans des contrées où, depuis Lyautey, les indigènes sont généralement peu enclins à se laisser faire. Il fut, par moment, impitoyable, surtout lorsqu'il s'agit de réprimer l'agitation destourienne en Tunisie. Cela n'empêchait pas — et ce trait dépeint l'homme — qu'il prélevait sur sa cassette personnelle d'importants secours destinés aux familles dont il avait exilé ou jeté en prison les chefs, pour des raisons politiques.

Nommé ambassadeur au Brésil, sa mission devenait de plus en plus difficile. De fortes sympathies françaises existaient au Brésil. Accueilli au début comme le représentant d'une nation vaincue mais héroïque, l'ambassadeur de Vichy se trouvait dans une situation de plus en plus fausse au fur et à mesure que les relations du Brésil devenaient plus étroites avec les démocraties et que son pays, au contraire, s'engageait chaque jour plus délibérément sur la voie de la collaboration avec l'Allemagne. Avec l'arrivée de Laval au pouvoir, M. Peyrouton a démissionné.

Il n'y a pas seulement un retour du destin dans cette carrière brusquement interrompue. M. Peyrouton devance en démissionnant la vengeance de M. Laval avec lequel il a certes des comptes à régler. On se souvient en effet que c'est M. Peyrouton qui a dénoncé au maréchal le fameux complot dont il devait être la victime. D'accord avec les Allemands de Paris, Laval avait décidé Pétain à les rencontrer dans la capitale, mais Peyrouton avait ouvert les yeux du confiant maréchal. C'était un piège que lui tendait l'ex-Dauphin de France. Pétain s'était séparé de lui, en le traitant avec une dureté sans pareille.



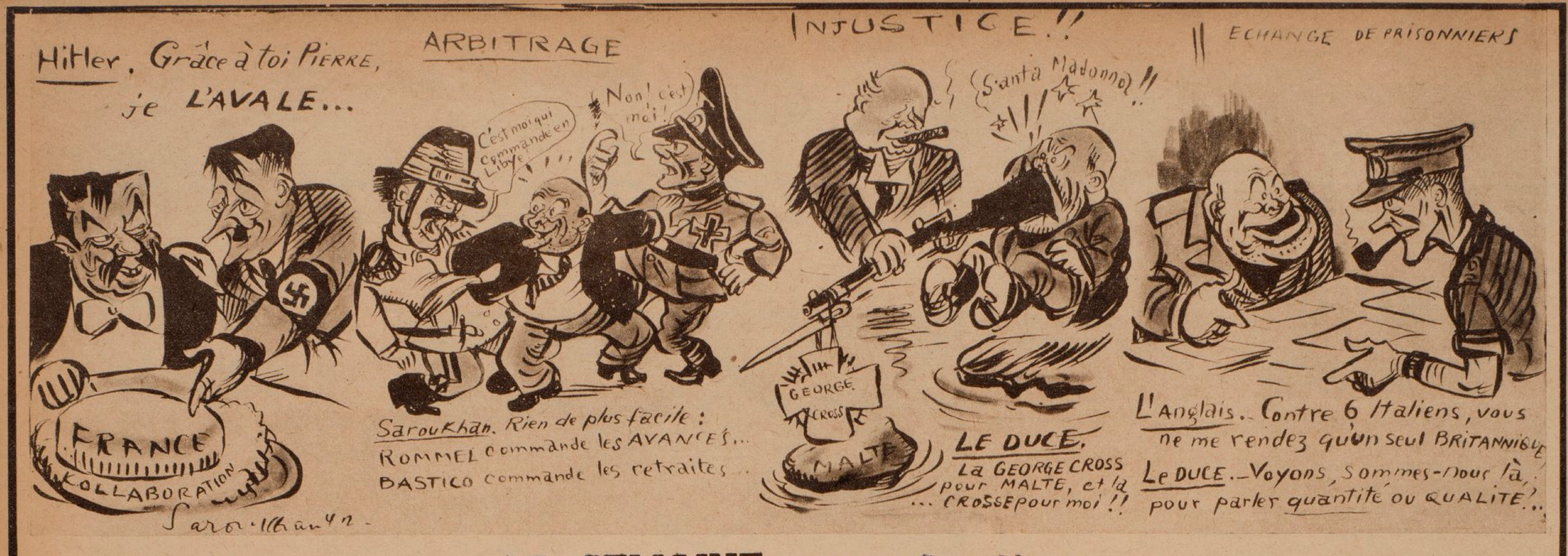
PERSECUTIONS NAZIES

Avec un flegme qui touche au sadisme, des soldats nazis essaient les cordes du gibet où seront pendus dans quelques instants cinq innocents civils russes. Cette photo, trouvée sur le cadavre d'un officier allemand, témoigne des horreurs auxquelles se sont livrées les troupes nazies sur les populations civiles soviétiques.



LA GRANDE-BRETAGNE vue par un auteur chinois

M. Chiang Yee, peintre et auteur chinois de grand talent, qui a longtemps vécu en Angleterre, vient de publier un petit fascicule intitulé « La Grande-Bretagne en guerre » qui a été distribué à travers toute la Chine libre. Voici la couverture de ce livre montrant « Churchill, le Parlement et le peuple » dessinée par l'auteur même.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

L'ALLEMAGNE EST EN RETARD

Hitler avait assuré à son peuple que l'année 1941 verrait la plus grande victoire de l'histoire allemande. C'est au premier jour de l'an dernier que cette solennelle promesse avait été faite. Elle n'a pas été tenue. Aujourd'hui, M. Joseph Gœbbels — plus prudent — ne dit plus à quelle date la victoire doit être remportée, mais seulement qu'elle le sera nécessairement un jour. M. Gœbbels en est-il si sûr, vraiment? Hitler avait un plan qu'il devait exécuter en un temps déterminé. Il est en retard sur son horaire.

Quels étaient d'abord les mirifiques projets du Führer? Réduits à leur plus simple expression, ils tenaient dans une triple proposition formulée avec la rigueur d'un programme par l'Institut géopolitique de Munich. Pour établir l'ordre, il fallait :

1°) Conquérir l'Europe, et consolider toute son industrie et sa force militaire en vue d'un coup suprême.

2°) Conquérir l'Occident, c'est-à-dire arracher à la Grande-Bretagne et à l'Amérique leur hégémonie mondiale — avec le minimum de luttes, bien entendu, les démocraties étant si faibles, précisait l'Institut de géopolitique, que la simple intimidation y suffirait.

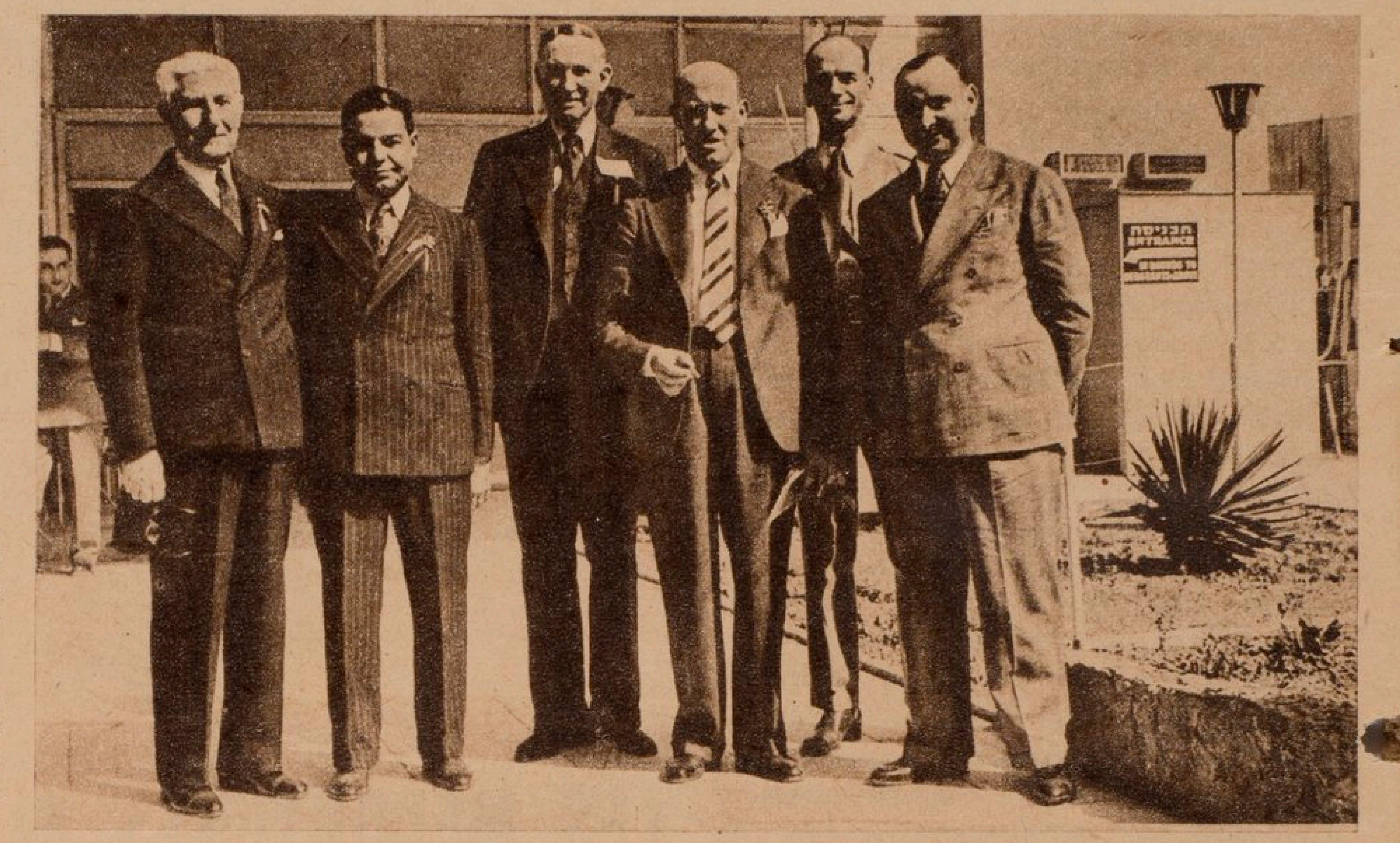
3°) Dominer l'Orient, conséquence automatique de la conquête de l'Europe, du bassin est de la Méditerranée, de l'Afrique et de l'Amérique.

Ce plan n'est pas l'œuvre d'un visionnaire. C'est au contraire un esprit calme et pondéré, presque un méditatif, qui l'a dressé. Son auteur n'est autre que le professeur Karl Haushofer, fondateur de la science géopolitique, âgé de 72 ans. Haushofer est marié à une Juive. Cela ne l'a pas empêché d'imaginer et de mettre sur pied les projets de domination mondiale allemande. A l'établissement de ces plans merveilleux, une nombreuse équipe de savants (géographes, économistes, historiens, industriels et psychologues) a collaboré. C'est du beau travail — sur le papier. Dans la pratique, il s'est avéré que les techniciens de la géopolitique du nazisme ont perdu contact avec la réalité. Preuve en est qu'ils sont en retard. Ces psychologues et ces économistes ont au premier chef sous-estimé la puissance britannique. Ils n'ont pas tablé, dans l'ivresse où leurs victoires en Pologne, Norvège, Danemark, Pays-Bas et France les avaient jetés, sur la force de détermination et les immenses ressources de l'Empire. L'Angleterre a tenu le coup : premier échec à l'Allemagne.

Ils n'ont pas compris, en second lieu, la neutralité américaine. Tant que l'Amérique est restée neutre, ils se sont figuré que les Etats-Unis ne se battraient jamais, parce qu'ils étaient incapables de se battre. L'information des Ligues allemandes de l'étranger, leur propagande et leur espionnage, sont encore ici pris en défaut. L'entrée en guerre des Etats-Unis — tous les témoignages concordent sur ce point — a sonné comme un glas en Allemagne.

Même erreur en ce qui concerne les Soviets. L'Institut de géopolitique et ses stratèges avaient pensé neutraliser la Russie par le fameux traité qu'ils ont signé avec elle. Celle-ci poursuivit ses préparatifs et résista à l'attaque allemande. « Nous la battrons avant trois mois », disaient les stratèges de l'Institut. Enfin, comptant à fond sur l'allié nippon, le Reich, qui s'est mis sur le dos l'Amérique et la Russie, soulève contre l'Axe en Extrême-Orient une armée virtuelle de 30.000.000 d'hommes...

L'Institut géopolitique a établi son plan de conquête mondiale avec la rigueur d'un syllogisme et l'aridité d'un théorème. Ses prémisses étaient fausses : tant pis pour lui. En politique, l'esprit de géométrie doit céder très souvent devant l'esprit de finesse.



LE ROTARY CLUB EN PALESTINE

Une conférence eut lieu récemment en Palestine entre les membres du Rotary Club à laquelle avaient pris part quelques Rotariens d'Egypte. Dans notre photo, prise à l'issue de la conférence qui se tint à Tel-Aviv, les Rotariens égyptiens. On reconnaît, de gauche à droite : M. Janig Chaker, Saba bey Habachi, le baron de Bildt, M. Max Herman, le capitaine Mather (de Blackpool) et M. R. Schindler.



LA PROTECTION DES VEHICULES CONTRE LES RAIDS

Un des meilleurs moyens pour protéger des véhicules de transport, en stationnement, contre les raids ennemis est de se servir de ces autos-chenilles qui, grâce à une armature spéciale, forment des sortes de tranchées autour des véhicules les rendant presque invisibles aux avions ennemis.

UN COUP DE MAIN DES PARTISANS

raconté par un combattant russe

Une nuit en première ligne, nous aperçumes une grande lueur de l'autre côté du front. On envoya des éclaireurs derrière les lignes fascistes. Ils revinrent avec un rapport détaillé de nos partisans sur la destruction d'un état-major de corps d'armée allemand, logé dans une usine. Les chefs de détachements partisans, dans une action commune, avaient accompli l'opération et ils envoyaient au commandement de l'armée rouge deux serviettes bourrées de précieux documents provenant de cet état-major, ainsi que la correspondance de la poste aux armées.

Nous apprîmes les détails de cette opération. Pendant trois jours et trois nuits, le détachement du camarade X. avait fait des reconnaissances et préparé le coup de main. Ils disposaient de mitraillettes enlevées aux Allemands, d'un stock de grenades antitanks et de bouteilles incendiaires.

La garnison du village était beaucoup plus forte en effectifs et en armement que le détachement russe. Mais les partisans avaient pour eux l'initiative et l'effet de surprise. Personne ne doutait du succès.

On laissa dans le camp sous bois tout le matériel dont on n'avait pas besoin, et les hommes se divisèrent en neuf groupes. K., avec cinq hommes, prit en file une patrouille allemande.

— Et que pas un n'en réchappe, ordonna-t-il.

Lui-même abattit l'officier et tous se jetèrent sur les hommes.

A la faveur de la nuit, on s'approcha du repaire. Dans le village, les bâtiments occupés par l'état-major et par les troupes étaient éclairés comme à l'ordinaire. A pas de loup, les partisans cernèrent les maisons. Les Allemands achevaient de dîner, et beuglaient des chansons. D'autres allaient se coucher. Minuit sonna. Les lumières s'éteignaient l'une après l'autre. Les sentinelles commencèrent à s'abriter du froid en rentrant sous les auvents de la maison. Vers deux heures, les groupes J. et K. attaquèrent l'état-major. Le groupe F. cerna les casernes où se trouvaient 250 hommes, un atelier et un garage.

— Halte ! cria une sentinelle... Wer Da ?

Une volée de balles traçantes lui répondit. Les coups de feu rompirent le silence de la nuit. Les grenades éclatèrent. Les bouteilles incendiaires volèrent aussitôt. Les autos-citernes sautèrent et le feu prit partout.

Chez l'occupant, ce fut une panique indescriptible. Les éclatements de grenades se succédaient. On détruisit les communications, téléphone, télégraphe et radio. Puis des camions d'obus sautèrent.

A un signal convenu, on attaqua l'état-major. Toute résistance fut étouffée dans l'œuf, à coups de grenades et avec quelques rafales. Les cadavres s'entassaient. Plusieurs officiers se jetèrent par les fenêtres et même par les lucarnes du grenier.

Dans une salle, un gros officier, suffoquant dans la fumée, demandait grâce et subitement il se précipita vers la porte. Un coup de feu l'abattit.

On commença à rechercher les documents dans un nuage de fumée. Un partisan trouva une porte fermée à clef. On l'enfonça. Un général se tenait debout au milieu de la pièce, près de deux serviettes bourrées de papiers que visiblement il se proposait d'emporter. La biographie du général se termina sur cette rencontre, ainsi que son voyage à Moscou. Les documents, par contre, nous restèrent. Les rues se remplissaient d'Allemands en vêtements de nuit. Ils n'échappèrent pas à nos balles.

L'un des partisans s'arrêta devant sa propre maison. Des Allemands s'y étaient enfermés. Le partisan lança plusieurs grenades contre sa maison en murmurant : « Sacrée baraque, brûle avec tes habitants. Après la guerre, je te remplacerai par une autre. »

LA PRINCESSE ELIZABETH A 16 ANS

A l'occasion de son seizième anniversaire, Son Altesse Royale la Princesse Elizabeth d'Angleterre a été nommée colonel d'un régiment de grenadiers qu'elle a d'ailleurs passé aussitôt en revue. Le roi George a pour une fois dérogé à la règle qu'il s'est imposé — d'accord en cela avec la reine — et qui veut que l'héritière du trône assiste le moins fréquemment possible à des cérémonies publiques.

Les enfants royaux sont élevés dans la simplicité — et, comme tous les autres enfants du royaume, leur vie est d'abord une vie de famille. En Angleterre, l'exemple vient de haut. Pour céder la couronne à son frère, Edouard VIII, dans un adieu inoubliable, l'avait recommandé à son peuple : « Il a une vie heureuse avec sa femme et ses enfants. » Rien ne touche davantage, en effet, le cœur des Anglais que l'image paisible d'une maison royale pareille à toutes les maisons d'Angleterre. Il y a, au surplus, une grande sagesse dans cette décision de George VI. C'est parce que la reine Victoria l'avait trop tenu sous sa solide main qu'Edouard VII a manifesté une évidente propension à s'amuser, dès qu'il le put. C'est parce qu'on l'avait véritablement surmené, dans des manifestations et des voyages innombrables, que le dernier prince de Galles était fatigué du trône avant même que d'y être monté.

La future et probable reine d'Angleterre est élevée, en tenant compte et de sa nature de jeune fille et des lourdes charges qui l'attendent. Il circule relativement peu d'anecdotes à son sujet. Dès qu'on lui prête une repartie, le roi est sur le point de se fâcher contre les journalistes : « Elle est encore trop jeune, dit-il, pour figurer dans les journaux. Et ceci est ma vie privée. Pourquoi devraient-ils y fourrer le nez ? »

La princesse doit être modeste, pense son auguste père. Des rares personnes qui vivent dans son intimité — Miss Marion Crawford qui est généralement chargée de son service ou Mrs Montadon Smith, son professeur de langues — peu de choses transpirent sur les faits et gestes de la princesse. On sait pourtant que son instruction est très poussée, qu'elle passe des examens trimestriels et que régulièrement des rapports sur les progrès qu'elle accomplit sont adressés au Premier Ministre. Parmi les matières qu'elle étudie spécialement — en vue sûrement de l'avenir — citons le droit constitutionnel anglais et américain. Elle suit avec la plus grande attention le développement des relations de son pays avec les Etats-Unis. Sa préférence va à la langue et la littérature anglaises. Vient ensuite l'histoire dont l'enseignement tend beaucoup moins à lui bourrer la tête de dates et de noms qu'à l'instruire des mouvements généraux de l'humanité. On dit que la jeune princesse n'a pas la bosse des math. En revanche, elle rédige quotidiennement son propre journal et entretient une correspondance assidue avec la reine Mary, sa grand'mère.

Levée à 7 h. 30, la princesse prend son breakfast à 8 heures. Elle assiste aux leçons jusqu'à 11 heures, et se remet au travail pendant deux heures chaque après-midi. Les amies qu'elle fréquente et avec lesquelles elle pratique ses sports favoris sont les filles des hauts dignitaires de la Cour. Elles l'appellent Betty ou Betts. Une fille de roi, une future reine et impératrice, peut rester simple sans déchoir : des gens moins haut placés n'en feraient peut-être pas autant.



La princesse Elizabeth, fille aînée des souverains britanniques, vient de fêter son seizième anniversaire. Alliant la grâce à la vivacité de l'esprit, la jeune princesse, qui est une sportive émérite, possède aussi des dons artistiques innés. La voici répétant son rôle en vue d'une saynète qu'elle interpréta au cours d'une fête de bienfaisance donnée dans une petite ville d'Angleterre au profit de l'œuvre « de la laine du soldat ». A ses côtés, la reine Elizabeth, et sa jeune sœur la princesse Margaret-Rose.

LES CINQ FAMILLES JAPONAISES

Le système social du Japon a conservé, malgré l'évolution apparente de ces dernières décades, un caractère purement féodal. Et c'est ce système féodal qui a rendu la guerre inévitable pour le pays du Soleil-Levant. La Diète japonaise, une sorte de Chambre des députés, n'est qu'un instrument docile entièrement soumis aux quelques potentats militaires ou économiques qui, au Japon, dictent tout simplement la loi. Une tyrannie obligatoire a été, depuis plusieurs années, exercée par les puissances dominantes de l'armée, de la bureaucratie administrative et par le capital monopolisé par un nombre très restreint de financiers. Aujourd'hui, le Japon ne compte pas de classe moyenne « prospère » ni de paysannerie solide, dont la plupart des Etats démocratiques sont principalement composés.

Le simple particulier nippon, commerçant, tenancier de boutique, voit journellement ses affaires péricliter et est de plus en plus absorbé par les détenteurs de monopoles qui déploient leurs tentacules aux quatre coins du pays. Il se trouve placé sous la domination de l'une des grandes familles qui contrôlent toute l'économie japonaise. Si les finances et l'industrie françaises étaient contrôlées pendant la période d'avant-guerre par les fameuses deux cents familles, le Japon est dirigé par un nombre beaucoup plus restreint de potentats particuliers. On peut dire que les cinq familles nippones régnantes accaparent à elles seules toute l'activité de la nation, et ce dans tous les domaines. Les familles Yasuda, Okura, Mitsui, Sumitomo et Mitsubishi contrôlent les capitaux, la puissance, les matières premières, les importations et les exportations. Les petits propriétaires qui louent leurs terres et prêtent de l'argent aux paysans sont, la plupart du temps, des agents appointés de l'une des cinq familles.

Les intérêts de chacune des cinq familles portent sur les domaines économiques les plus variés. Les Mitsui, qui étaient à l'origine des banquiers, contrôlent actuellement des mines de charbon, des chemins de fer, des plantations de canne à sucre, des installations hydro-électriques et les importations. Les Mitsubishi, à l'origine des industriels et des banquiers, possèdent, entre autres entreprises importantes, une colossale compagnie de navigation. De plus, grâce à des alliances judicieusement combinées entre elles, les familles Mitsui, Mitsubishi et Sumitomo constituent, avec les parentés diverses qui les lient, un front financier d'une solidité à toute épreuve, front dont la pénétration est à jamais interdite au public. Une proportion écrasante des actions de toutes les entreprises auxquelles sont intéressées les cinq familles se trouve entre leurs mains.

SUR LA LIGNE DE FEU

Voici les instructions d'un général au commandant d'un des régiments : « L'ennemi est dans une situation difficile. Il faut en profiter. N'attaquez ni les points habités ni les hauteurs. Il suffit de les contourner. Les Allemands partiront d'eux-mêmes. N'oubliez pas qu'il y a de la lune. Continuez les opérations de nuit. Vous réussirez mieux que de jour. Allez-y. »

C'était à deux kilomètres de la ligne de feu. Ce général était gai et calme. Il parlait à son subordonné sans détails inutiles, sachant bien qu'on le comprenait à demi-mot, comme toujours, et qu'on réussirait.

L'offensive se développa. Les hommes partaient avec confiance. Et cette même nuit, du Kremlin, on appela au téléphone ce général : c'était Staline.



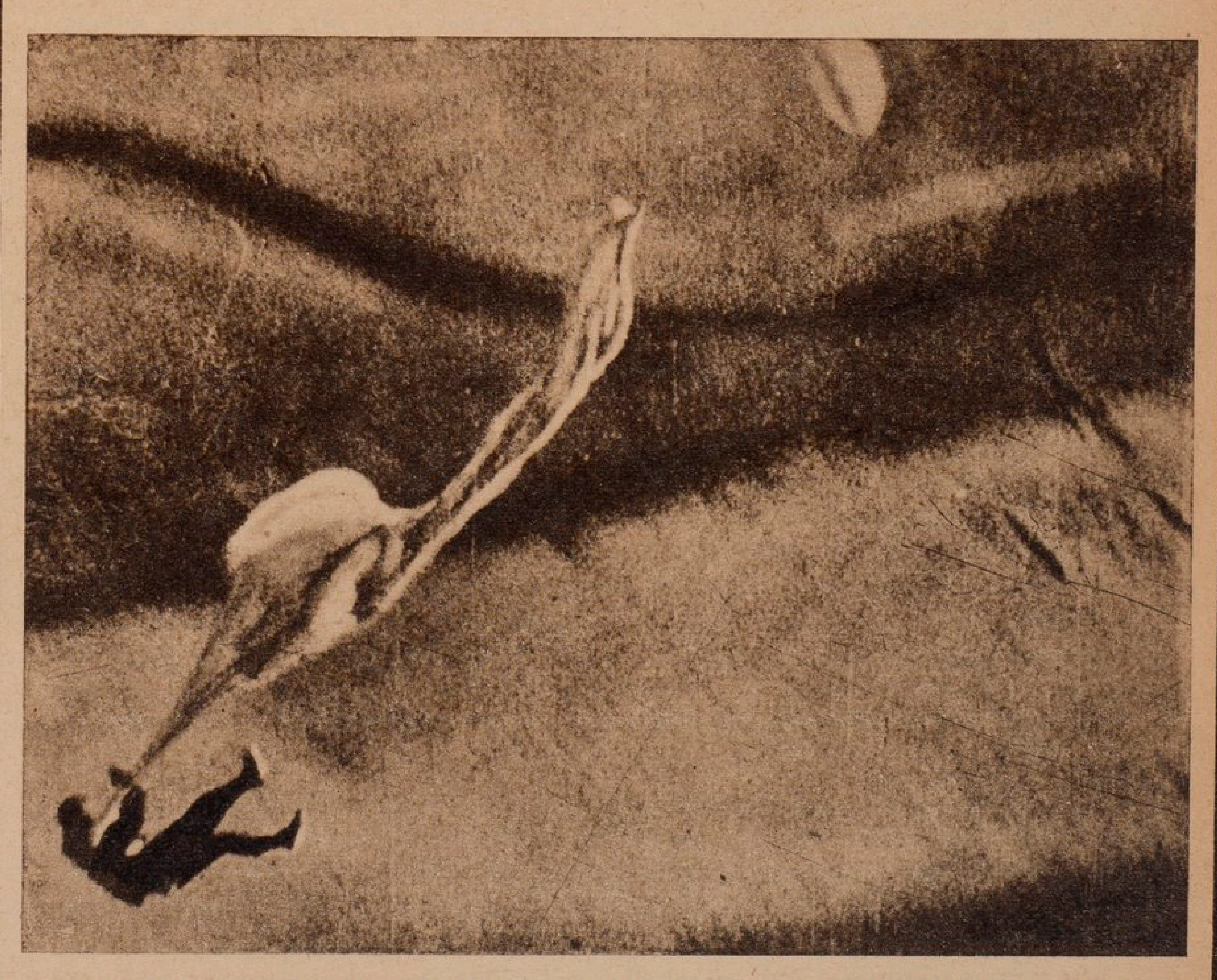
DES INFIRMIERES-PARACHUTISTES ROUGES PRETES A PRENDRE LEUR ENVOL POUR APPORTER AUX TROUPES LES PRODUITS GRACE AUXQUELS LES MAUX DES BLESSES SERONT AMOINDRIS.

Femmes-parachutistes de l'armée rouge

Les femmes russes nous donnent tous les jours de nouvelles preuves de leur vaillance et de leur caurage. Une équipe d'infirmières-parachutistes vient d'être formée qui rendra aux forces combattantes des services considérables. Sur toutes les parties du front, ces parachutistes-femmes se lancent des avions qui les ont transportées pour procurer aux soldats les médicaments et les produits pharmaceutiques dont ils ont besoin.



LA COURAGEUSE PARACHUTISTE SE LANCE DANS LE VIDE.



LE GRAND APPAREIL VA S'OUVRIR. DANS QUELQUES INSTANTS, LA PARACHUTISTE DEBARQUERA PARMI LES TROUPES ET LEUR APPORTERA LE RECONFORT NECESSAIRE.



Cette carte qui montre l'étendue de l'expansion militaire nippone après environ quatre mois de guerre témoigne éloquemment du caractère précaire des positions japonaises. Pour assurer un tel empire, il faut une maîtrise aérienne et navale incontestée. Or, la phase d'expansion semble déjà terminée, en raison même de la perte graduelle de cette maîtrise que le Japon avait obtenue grâce à son attaque soudaine. Les flèches indiquent la direction des raids aériens américains contre les villes de l'archipel japonais et contre les îles Marcus, Wake, Marshall et Gilbert.

... dans ses conquêtes
... dans son territoire
... dans son économie

Après les étonnants succès nippons dans le Pacifique, il a fallu admettre que le Japon s'était préparé dans le plus grand secret à s'assurer dès le début des gains territoriaux et des positions stratégiques. Il serait donc dangereux de sous-estimer sa force et de considérer son attaque brusquée comme un acte de désespoir.

Bénéficiant de l'effet de surprise et de la dispersion des forces averses, l'Empire du Soleil-Levant a porté de nombreux coups dans plusieurs directions à la fois, et l'on peut dire que pendant ces quatre premiers mois de guerre, il n'a pas toujours rencontré une très vive opposition. Néanmoins, le rythme des succès nippons s'est déjà sensiblement ralenti. Blocage devant l'Australie, en Nouvelle-Guinée, forte résistance anglo-chinoise en Birmanie, impuissance à arriver à un résultat quelconque dans l'océan Indien, stabilisation relative en Chine, le temps n'est plus des attaques irrésistibles, enlevant dans un délai plus ou moins bref les positions alliées. Le Japon donne bien l'impression de piétiner. Or, pas plus que l'Allemagne, et pour des raisons analogues, il ne peut supporter une guerre longue. Et il est d'autant plus conscient de sa vulnérabilité qu'il sait que toutes ses conquêtes ne lui serviront de rien s'il n'emporte pas une rapide décision. Car celles-ci dépendent surtout du maintien de son contrôle des mers. De plus, la formidable expansion nippone a entraîné du côté japonais une dispersion en tous points semblable à celle qui désavantageait si fortement les nations alliées au début de la guerre du Pacifique. A son tour obligé de défendre des points névralgiques très distants les uns des autres, le Japon devra détenir une supériorité aéro-navale dont l'absence sera sans doute une nouvelle cause de vulnérabilité.

Le territoire japonais est lui-même exposé à des attaques aériennes à partir de bases ou de porte-avions alliés. Or, l'on conçoit aisément, étant donné le caractère particulier des villes japonaises, l'exceptionnelle efficacité que de tels raids peuvent avoir. C'est là certainement une préoccupation obsédante pour les dirigeants nippons.

Enfin, dernière raison pour laquelle le Japon ne peut pas soutenir une guerre longue : sa vulnérabilité économique. A plusieurs égards, comme nous le verrons, des produits d'une importance essentielle pour une grande puissance en guerre font défaut à l'Empire du Soleil-Levant. Ces graves pénuries soulèvent des problèmes vitaux pour un pays enfermé dans sa sphère, aussi grande qu'elle soit.

1 - LE JAPON NE POURRA

En frappant ses coups à l'improviste, le Japon s'est assuré de considérables avantages initiaux. L'objet de son attaque contre Pearl Harbour était de mettre — il n'y a réussi que temporairement — hors d'action la plus grande force navale du Pacifique. Le Japon se rend compte, en effet, même si d'autres tendent à l'oublier, qu'il ne peut constituer une force militaire terrestre qu'aussi longtemps qu'il gardera le contrôle des mers dans les régions que ses armées occupent.

Il se trouve à cet égard dans la même position que la Grande-Bretagne qui n'a jamais perdu de vue que sa vie même, et non seulement son pouvoir de mener des opérations militaires à l'extérieur, dépendait du maintien de sa maîtrise des mers. De même, le Japon doit se maintenir ou s'écrouler par la puissance maritime. Tant qu'il gardera celle-ci dans le sud du Pacifique, il pourra y demeurer. Mais dès qu'il la perdra, c'est-à-dire dès que les forces navales ennemies l'engageront avec succès, l'heure de la retraite aura sonné pour lui et il sera refoulé jusque dans ses propres îles. Sa tâche est d'autant plus lourde que, par suite de ses conquêtes, il se voit obligé de tenir l'adversaire en respect à des distances qui entraînent pour ses forces une dangereuse dispersion.

Les risques de la dispersion japonaise ont été du reste soulignés à l'occasion des contre-attaques couronnées de succès contre les positions nippones en Nouvelle-Guinée et de la puissante attaque que la flotte américaine du Pacifique livra contre les îles Marshall et Gilbert.

La sécurité des conquêtes nippones dépend donc principalement du rapport des forces entre les flottes japonaises et alliées et des forces aériennes respectives, car l'on sait que l'arme aérienne est complémentaire de l'arme navale.

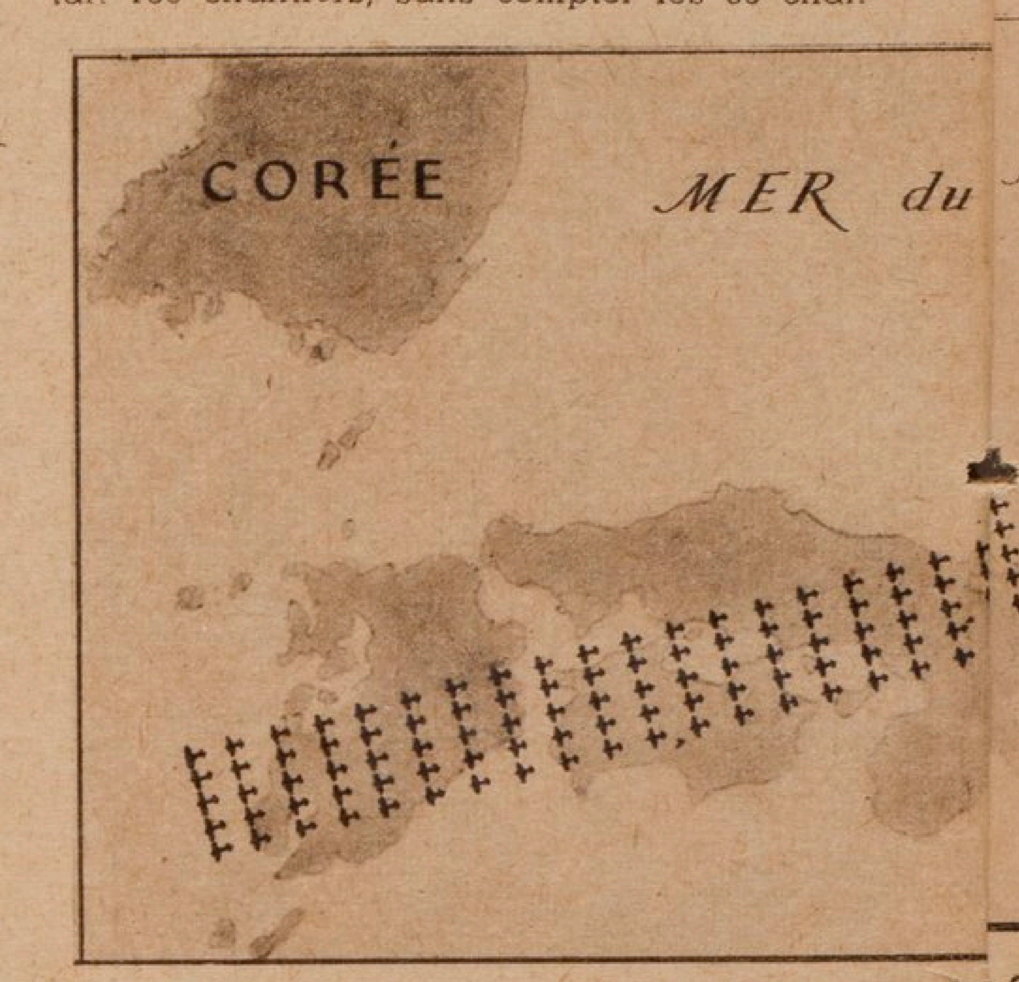
Aussi bien, il sera intéressant de comparer les chiffres respectifs de la flotte et de l'aviation du Japon et des Etats-Unis, principales puissances du Pacifique, en laissant de côté le substantiel appoint naval et aérien qu'offre l'Angleterre dans cette vaste zone.

LA FLOTTE AMÉRICAINE

Quand la France s'effondra en 1940, les Américains se demandèrent ce qui serait arrivé si la Grande-Bretagne n'avait pas survécu à Dunkerque. Le 14 juin de cette même année, une augmentation du tonnage de guerre de 11 pour cent fut autorisée par le Congrès. Cinq jours plus tard, ces 11 pour cent furent portés à 70 pour cent. Vers la fin de 1940, la marine américaine s'accroissait au rythme de 179.000.000 de dollars par mois. Les dépenses de 1941 s'élevèrent au chiffre astronomique de trois milliards de dollars.

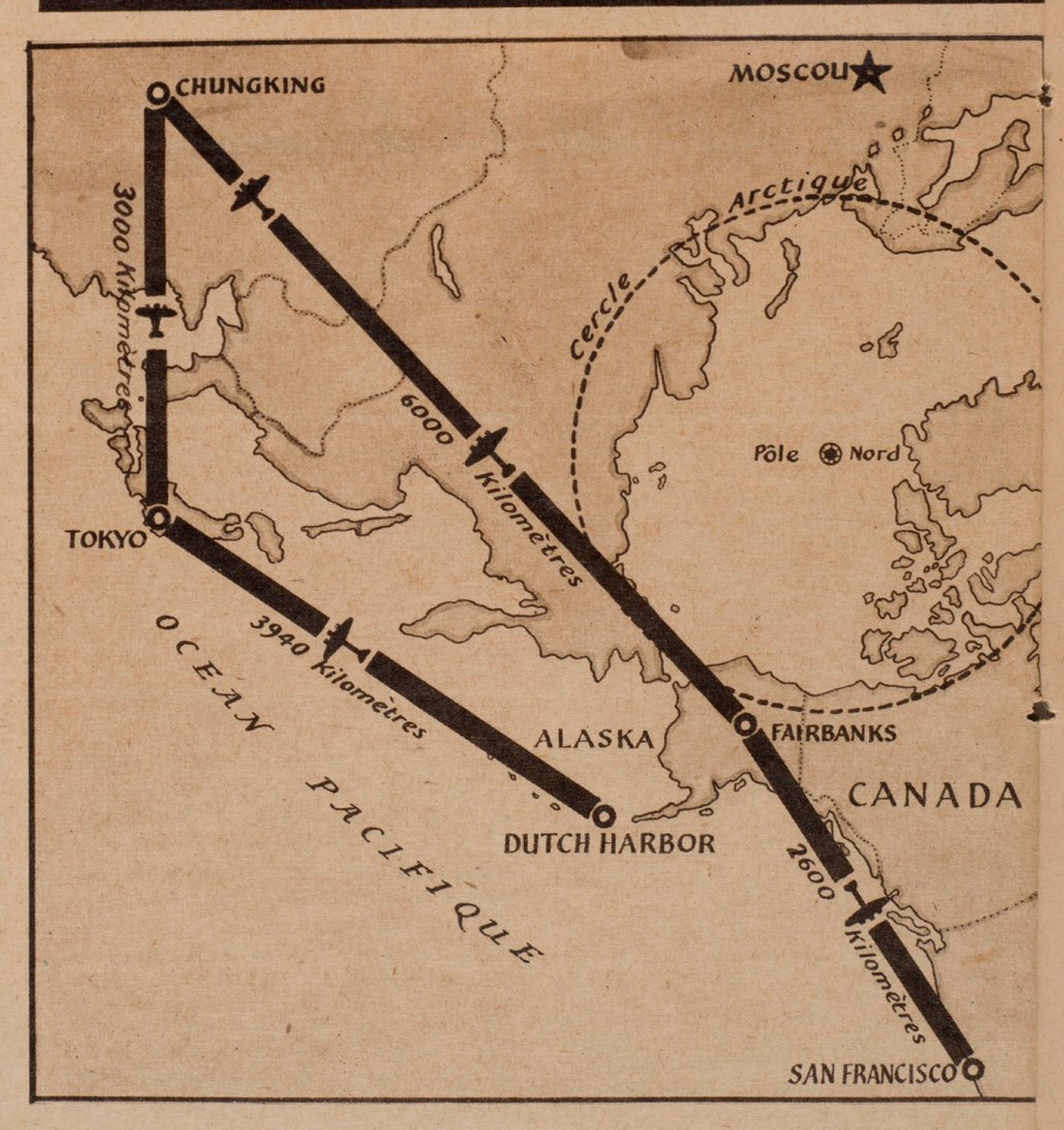
Quand le Japon attaqua les Etats-Unis en décembre 1941, ces derniers avaient 17 cuirassés et 15 en construction, 7 porte-avions et 11 en construction, 37 croiseurs et 54 en construction, 181 destroyers et 193 en construction, ainsi que 111 sous-marins.

Telle est l'histoire des progrès de la flotte en 1941. Au mois de novembre de cette année, le département de la Marine avait mis en service 25 nouveaux navires de guerre. Il avait ajouté 2.000 avions à ses hangars et à ses porte-avions. En ces dix derniers mois, 345 nouveaux navires de guerre de toutes sortes étaient en construction, ainsi que 96 bateaux auxiliaires, 243 poseurs de mines et 225 vaisseaux de patrouille. Au début de l'année, 72 chantiers navals privés construisaient des navires pour le département de la Marine. En novembre, on comptait 133 chantiers, sans compter les 86 chan-



La production américaine à la fin de 1943 atteindra 185.000 avions. Or, 185.000 avions volant par groupes de cinq à une distance de cent pieds les uns des autres formeraient une colonne

2 - L'ARCHIPEL JAPONAIS



Les raids aériens américains sur les villes japonaises n'ont pu être exécutés qu'à partir de porte-avions ou des bases de Dutch Harbour, dans les îles Aléoutiennes. Cette carte indique les itinéraires suivis par les avions américains qui, après avoir déchargé leurs bombes, se dirigent sur Tchoung-King. On sait que l'équipage d'un bombardier américain qui s'était posé en Sibérie russe a dû être interné.

PAS DEFENDRE SES CONQUETES

tiers appartenant à ce département.

L'aviation est, nous l'avons déjà dit, une arme très importante pour la flotte. Le complément aérien de la marine, qui s'élevait à 15.000 appareils, a été accru. Avant que la guerre n'entrât dans la phase du « tir à vue » contre les corsaires allemands, le Corps aérien de la marine avait plus de 5.000 pilotes. Des milliers d'autres étaient en train de subir un entraînement. Il convient de noter en outre qu'en juillet dernier, la moyenne des engagements pour l'aviation navale était de huit fois plus élevée qu'en mai 1940.

LA FLOTTE JAPONAISE

Au moment de son entrée en guerre contre les Etats-Unis, le Japon passait pour avoir 13 cuirassés, 9 porte-avions, 12 croiseurs avec canons de 8 pouces et au-dessus, 23 croiseurs avec canons de 5 à 6 pouces, 106 destroyers et 64 sous-marins.

Cependant, pour donner un exemple de la force relative des unités nippones, il convient de mentionner qu'aucun des 19 croiseurs américains armés de canons de 5 ou 6 pouces ne déplace moins de 7.000 tonnes, tandis que parmi les 23 croiseurs japonais qui possèdent le même armement, pas moins de 17 ont un tonnage inférieur à 5.500 tonnes. Quel peut être le programme d'expansion de la flotte nippone? Les chiffres ont toujours été tenus secrets. Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'il est forcément limité par le potentiel industriel japonais qui est de beaucoup inférieur à celui des Etats-Unis.

L'AVIATION AMÉRICAINE

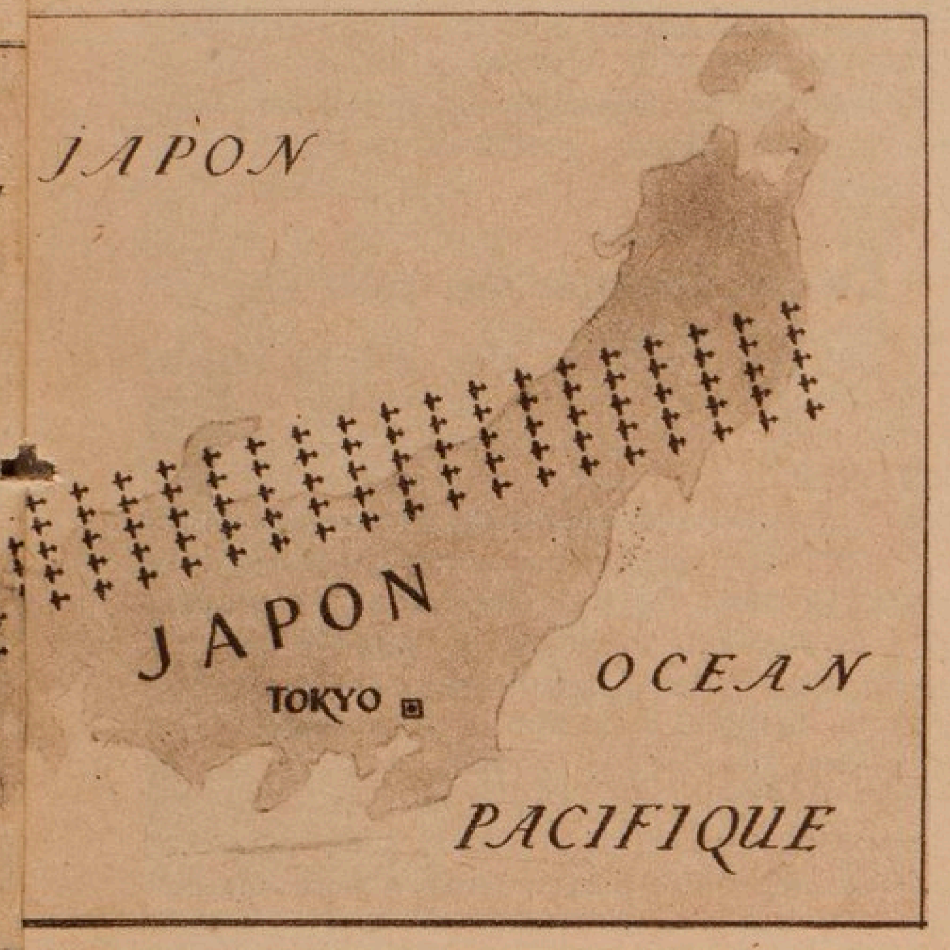
Les chiffres de la production aérienne anglo-américaine ont été portés à un point tel que bientôt ils excéderont largement ceux des pays de l'Axe. Mais ce qui est encore plus important, c'est que la capacité productive des Etats-Unis est si grande qu'il ne s'écoulera pas beaucoup de temps avant que, comme l'a déclaré le président Roosevelt, l'Amérique n'obtienne le contrôle des airs dans tous les secteurs de cette guerre mondiale.

Le chef des Etats-Unis a révélé que l'Amérique produirait cette année-ci 60.000 avions. De plus, le programme de construction pour 1943, confirmé par la Maison-Blanche, prévoit 125.000 avions. Pour ce qui est du personnel aérien, l'on apprend de source officielle que les plans de 1942 prévoient la mise en service de 20.000 cadets par mois. Vers le milieu de l'année, le personnel navigant aura dépassé le chiffre de 750.000 hommes.

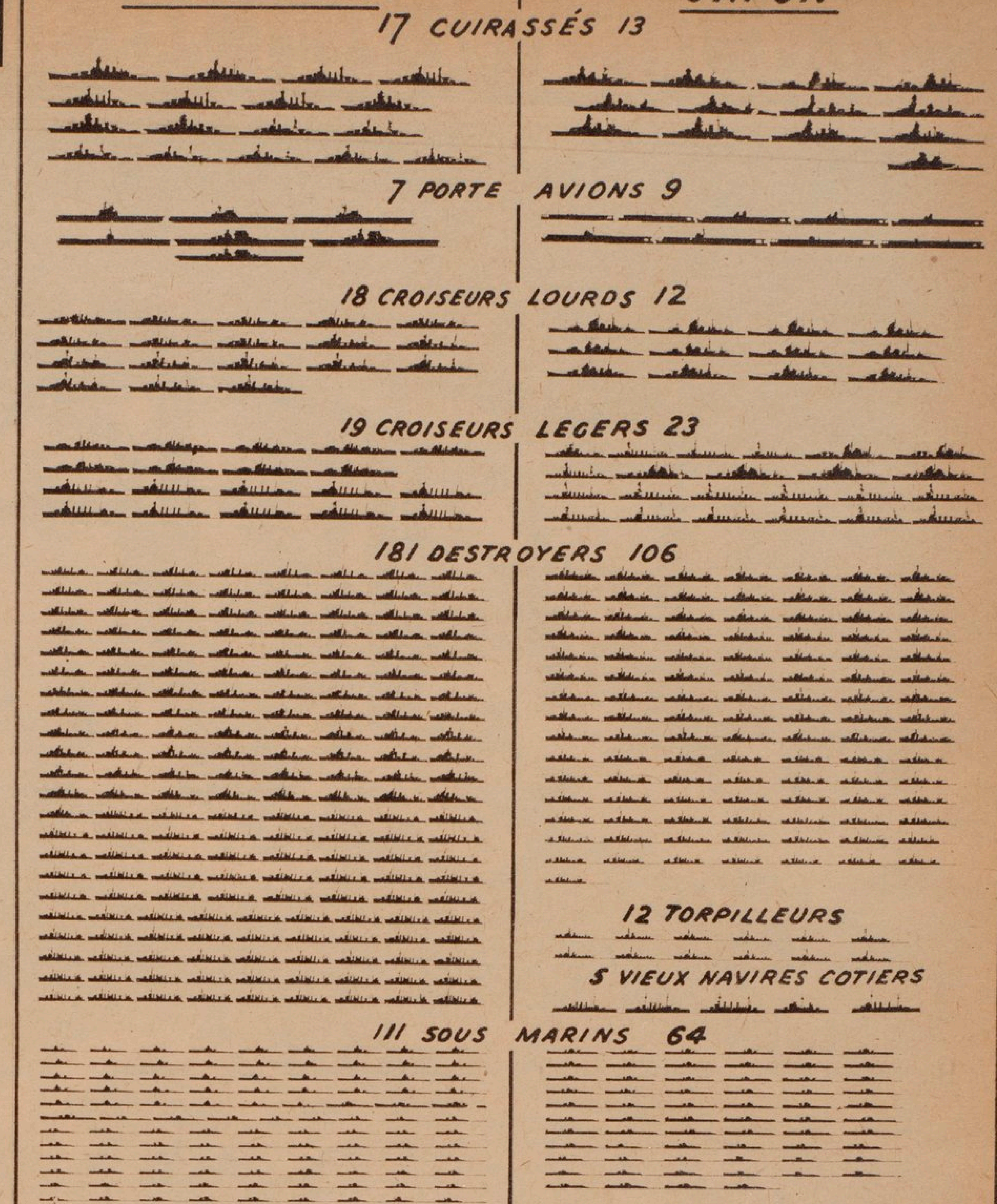
L'AVIATION JAPONAISE

Suivant des sources dignes de foi, le total des avions militaires nippons de tous les types s'élevait au début de la guerre à près de 7.000 appareils dont 4.000 étaient immédiatement prêts à entrer en action. Suivant les mêmes sources, le Japon disposait d'un personnel navigant de 45.000 hommes.

Actuellement, le rythme de la production aérienne nippone passe pour être de 1.000 avions par mois au maximum. De ce train-là, les réserves de matériel accumulé au Japon pour la production aérienne seront pratiquement épuisées vers le milieu de 1942. Ce qui signifie que le Japon a dû construire 5.000 appareils depuis l'ouverture des hostilités et qu'il pourra encore en faire 5.000 autres. Cela est bien maigre quand on pense au programme américain qui produit déjà près de 5.000 avions par mois et qui n'est gêné par aucune pénurie industrielle.



de 900 milles de long qui couvriraient toute la longueur du Japon. Volant à la file, ces avions pourraient former un double cercle autour de l'archipel nippon.



Le tableau comparatif ci-dessus permet de connaître les chiffres respectifs des diverses unités des flottes américaine et japonaise. A la flotte américaine, il y a lieu d'ajouter les unités lancées ou mises en service depuis l'attaque de Pearl Harbour.

EXPOSE AUX BOMBARDEMENTS

L'émotion a été forte au Japon cette semaine à la suite des bombardements aériens de Tokio et de Yokohama, centres industriels très importants. Quelques heures plus tard, le port de Kobé et la ville industrielle de Nagaya étaient également visités par des avions alliés. Suivant le quartier général impérial japonais, trois navires porte-avions ennemis avaient fait leur apparition au large de la côte orientale du Japon et il y a lieu de croire que quelques-uns des appareils américains s'étaient réfugiés en Chine.

Cette émotion est bien compréhensible étant donné l'extrême densité de la population des villes nippones et la concentration des centres industriels. Pour un pays dont l'effort de guerre sur le plan de la production est déjà désavantagé par de graves insuffisances, ces raids aériens pourraient devenir un péril mortel.

Il est vraisemblable que ce soit à partir de porte-avions que les avions américains ont exécuté leurs attaques contre Tokio, Yokohama, Kobé et Nagaya. Cela constitue déjà un excellent présage du point de vue naval. Les Japonais ont toujours redouté du reste les incursions que des avions ennemis pourraient faire chez eux par ce moyen. Ils regardent d'un très mauvais œil le programme américain d'expansion navale et outre les sept porte-avions que les Etats-Unis possèdent actuellement, les onze autres qui sont en construction et dont quelques-uns sont en voie d'achèvement sont pour eux un cauchemar qu'ils n'arriveront jamais à dissiper. Ces sept navires sont par ordre d'ancienneté : le « Lexington », le « Saratoga », le « Ranger », le « Yorktown », l' « Enterprise », le « Wasp » et le « Hornet ». Les deux premiers ont été transformés en croiseurs. Déplaçant chacun 33.000 tonnes, ce sont les plus lourds de la marine. Le « Ranger » qui jauge 14.500 tonnes est le plus léger. Le dernier en date est le « Hornet », qui joignit la flotte en octobre 1941. Comme le « Yorktown » et l' « Enterprise », il jauge 19.900 tonnes. Quatre porte-avions actuellement en construction seront plus grands (26.000 tonnes) et auront un équipage de 2.000 officiers et hommes. Ils transporteront près de 100 avions.

Un porte-avions normal comprend quatre escadrilles aériennes de 18 appareils chacune, dont une escadrille de chasse, deux escadrilles de bombardiers et une escadrille de lance-torpilles. Les bombardiers navals américains développent une vitesse de près de 500 kms à l'heure et ont un rayon d'action de 1.500 kms.

Mais les Japonais redoutent tout aussi bien le bombardement de leur territoire à partir des bases américaines les plus rapprochées de leurs îles, à savoir Dutch Harbour dans les îles Aléoutiennes, Midway qui se trouve à 1.450 milles à l'ouest de Pearl Harbour dans les îles Hawaï et constitue une base de départ redoutable, et enfin la Chine à partir des bases aériennes de la Birmanie. On sait que les fameuses forteresses volantes ont un rayon d'action très étendu.

Les bombardements réguliers de l'archipel japonais prendraient comme base les îles Aléoutiennes et comme point d'arrivée la Chine. Ces raids sont évidemment difficiles à exécuter, puisque les bombardiers doivent couvrir 3.300 kms jusqu'à Tokio et, après avoir déchargé leurs projectiles, 2.600 kms supplémentaires pour atteindre Tchoung-King, mais ils sont réalisables.

D'autre part, le démenti publié par l'agence Tass à propos de l'information d'un journal italien, suivant lequel les avions américains qui ont bombardé les villes japonaises avaient leurs bases en territoire soviétique, est particulièrement significatif. Tout en montrant implicitement l'audace des raids alliés, cette information souligne l'utilité des bases soviétiques qui pourraient être mises à profit dans un proche avenir. La formidable menace que représentent des bases aériennes comme Vladivostok et Nikolaievsk ou Petropavlosk, en Sibérie russe, et Alexandorski et Okha dans l'île de Sakhaline. Mais n'anticipons pas.

Pour arriver à Dutch Harbour, grande base aérienne des Etats-Unis dans le Pacifique nord-est, les bombardiers américains ont une voie toute tracée et ils peuvent être maintenant très facilement ravitaillés grâce à la fameuse voie aérienne de l'Alaska qui comprend une chaîne d'aérodromes à travers un des pays les plus hostiles du globe. Ces aérodromes sont reliés par des routes de 75 milles traversant des régions naguère impénétrables. En passant par le Canada et l'Alaska, le circuit de bombardiers menant à Dutch Harbour peut être désormais continu.

LE FEU

ennemi du Japon

En temps de paix, le principal ennemi du Japon est le tremblement de terre. Le second est le feu.

L'archipel sur lequel règne le Mikado a surgi du fond de l'océan. Quelque bouleversement volcanique dans la préhistoire a lancé dans l'espace des montagnes de lave qui sont devenues les îles japonaises. Mais les volcans sous-marins auxquels le Japon doit son existence sont toujours là. Et souvent ils font vibrer, jusque dans leurs assises, les îles et les îlots.

On compte au Japon environ 516 secousses par an, c'est-à-dire un tremblement de terre et demi par jour. Il n'y a pas là de quoi s'effrayer. La plupart ne sont enregistrées que par les appareils ultra-sensibles.

En 1893, un tremblement de terre suivi d'un raz de marée fit 50.000 victimes. En 1923, Tokio fut entièrement détruite lorsque la terre trembla : 100.000 morts et 10 milliards de yens de dégâts furent le triste bilan de la secousse sismique.

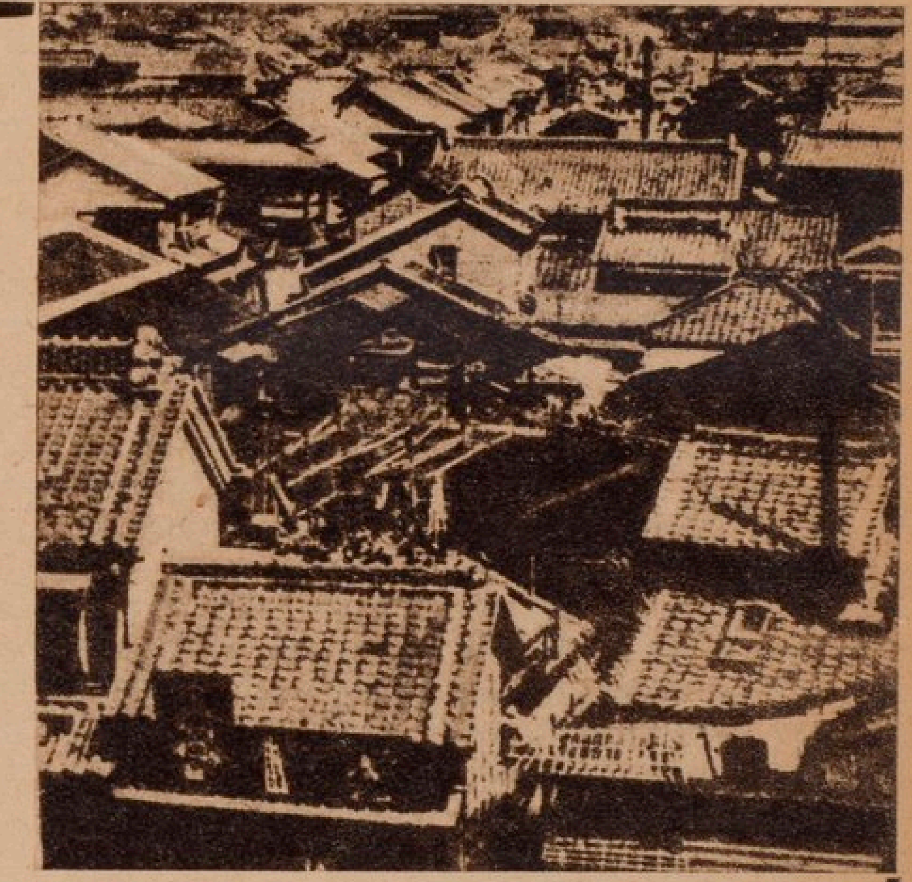
C'est cette conformation géologique qui a fait du Japon ce qu'il est. Tout devant disparaître en cas de tremblement de terre, il ne faut pas que des montagnes de mortier, de pierre et de béton ensevelissent les millions d'êtres qui surpeuplent le minuscule archipel. Cette situation a également eu son influence sur l'industrie japonaise. Celle-ci est située sur une superficie relativement restreinte, aux environs des grandes villes, moins exposées, dit-on, aux terribles ravages que provoquent les secousses de l'écorce terrestre.

Sur la voie ferrée qui relie Tokio à Yokohama, le voyageur traverse des kilomètres et des kilomètres d'agglomérations industrielles. Des usines de bois ou de briques rouges où l'on fabrique de tout : des cotonnades, des ustensiles en fer, des fusils, des canons ou de la poudre. Alentour, de véritables maisons de poupées, avec de petits jardins fleuris, se dressent des villas en bambou et carton, avec des toits en branches de palmier (nippa).

Chaque cité industrielle n'a que quinze ou vingt kilomètres carrés. Mais les usines y sont littéralement entassées.

Quelle belle cible pour des bombardiers et quel foyer pour des bombes incendiaires !

Voilà pourquoi le Japon doit absolument éloigner de ses rivages les avions ennemis.



Construites en carton et en bois, les maisons de Tokio pourraient devenir un immense brasier à la suite d'un bombardement aérien.

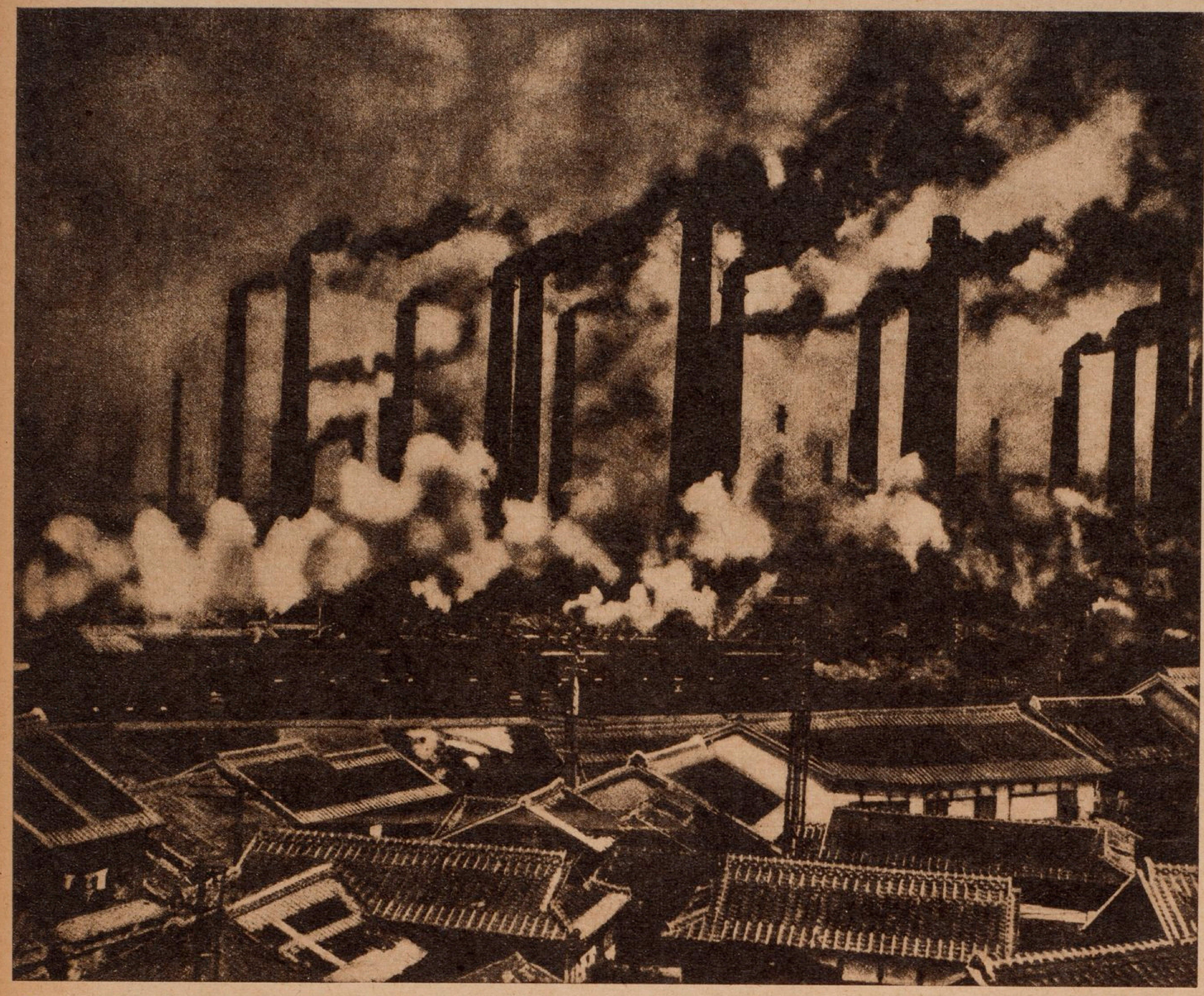
C'est sur ce fait qu'est basée sa politique d'agression : les débarquements coûteux effectués dans tous les pays d'où les bombardiers auraient pu toucher Yokohama, Nagasaki, Urawa, Nagano, Nuroyana, tous les centres industriels qui se trouvent à 100 ou 200 kilomètres de Tokio, cœur de l'Empire. C'est également la raison pour laquelle le Japon ne peut attaquer la Russie, car les 675 milles qui séparent Vladivostok de Tokio sont couverts en moins de deux heures par les forteresses volantes.

Quelques centaines de bombes incendiaires et toutes ces usines en bois, toutes ces maisons en carton-pâte, bambou et « nippa » deviennent de véritables brasiers ardents. Et l'industrie de guerre japonaise pourrait ainsi être, du jour au lendemain, réduite en cendre.

Tokio a une population de six millions et demi d'habitants. C'est après New-York et Londres la plus peuplée des cités du monde.

Les Japonais, à leur habitude, gardent sur leur puissance industrielle le secret le plus absolu. Mais si on ne connaît pas exactement le rendement des usines, on sait où elles se trouvent. On ne peut cacher ni les cheminées, ni même les bâtisses — ces dernières fussent-elles en bois — à l'œil exercé d'un aviateur. D'ailleurs, après le désastre de 1923, des spécialistes américains furent invités à rebâtir les fabriques démolies. Ils savent où elles se trouvent et ont fourni des renseignements précieux au département de la Guerre.

3 - LE JAPON NE PEUT PAS SOUTENIR UNE GUERRE LONGUE



C'est dans l'île de Kyushu, à Yawata, que sont produites annuellement les sept millions de tonnes d'acier du Japon. La région est étroitement surveillée et chaque visiteur est accompagné d'un garde. Belles cibles pour les avions alliés, ces usines travaillent aujourd'hui à plein rendement.

Si l'on devait prendre pour base la situation de départ du Japon, son entrée en guerre pourrait être considérée comme un acte de folie, mais l'aspect du problème change dès que l'on considère son expansion actuelle et le fait que toutes ses ressources ont été depuis longtemps entièrement mobilisées pour la guerre. Pour ce qui est donc des forces immédiatement disponibles, on ne saurait fermer les yeux au fait que, sur le théâtre des opérations en Extrême-Orient, le Japon est momentanément la puissance la plus forte et la mieux placée stratégiquement. En usant d'une expression empruntée à la physique, on pourrait dire que, de tous les partenaires engagés dans cette partie du monde, le Japon est celui qui possède la force potentielle la plus faible et la force cinétique la plus grande. C'est là un avantage initial qu'il retiendra probablement quelque temps encore et dont il essayera de se servir pour maintenir ses gains stratégiques.

Les faiblesses économiques du Japon sont néanmoins tellement graves que, même si son programme stratégique a été en partie réalisé, il ne pourra pas soutenir une guerre longue devant le gigantesque effort d'armement anglo-saxon.

Insuffisance de l'acier

Dans la guerre moderne des avions, des navires de guerre et des chars, la motorisation d'un pays devrait être à priori l'indication la plus importante du potentiel militaire. Or, sous ce rapport précisément, si l'on ne considère que les chiffres, la situation du Japon vis-à-vis de ses adversaires dans le Pacifique est presque ridicule. Avec un véhicule motorisé pour 400 habitants, le Japon est un des pays les moins motorisés du monde ; les Etats-Unis possèdent une automobile pour 4 personnes, la Nouvelle-Zélande 1 pour 7, le Canada 1 pour 8, l'Australie 1 pour 9, et la Grande-Bretagne 1 pour 19 personnes. Ce sont précisément les pays les plus fortement motorisés. Dans les deux villes principales de l'Australie, Adelaïde et Sydney, on compte plus de voitures que dans tout l'Empire japonais.

Une autre indication importante du potentiel industriel d'un pays est sa production d'acier. Ici on ne connaît évidemment pas les chiffres exacts qui sont gardés secrets, mais, si l'on ne considère que les évaluations récentes qui donnent une juste idée des ordres de grandeur, on constate que les Etats-Unis produisent près de 60 millions de tonnes d'acier, le Canada plus de 2 millions, l'Inde 1.400.000, l'Australie 1.300.000, soit un total avoisinant 65 millions de tonnes, sans compter la production des Iles Britanniques, de l'Afrique du Sud, etc., soit dix fois la production japonaise qui est de 7 millions de tonnes.

Des métaux indispensables à la fabrication des aciers comme le nickel, le chrome, le manganèse et le tungstène ne se trouvent pas tous dans cet espace asiatique que le Japon a fait sien. La Nouvelle-Calédonie est le deuxième producteur mondial de nickel (6,6 pour cent en 1938) et un producteur important de chrome (5 pour cent en 1938), tandis que l'Inde est, après la Russie, le deuxième producteur mondial de manganèse (17,6 pour cent) et que la Chine détient avec la Birmanie, la Malaisie et l'Australie près de 60 pour cent de la production de tungstène.

Les matières premières essentielles

Des matières premières ayant une importance stratégique essentielle, le Japon ne possède en quantités suffisantes que deux : le charbon, qui est d'ailleurs d'une qualité assez médiocre, et le caoutchouc de l'Indochine et de la Malaisie. La production pétrolière, y compris celle de l'essence synthétique et des succédanés, ne satisfait que 20 à 25 pour cent des besoins. L'extraction du minerai de fer, dont la majeure partie vient du Mandchoukouo, ne représente qu'un tiers des besoins japonais en métal. Des métaux autres que le fer, l'aluminium manque complètement, ainsi d'ailleurs que le nickel. La production du minerai de zinc (20.000 tonnes de métal) et du minerai d'étain (presque nulle), du minerai de plomb (10.000 tonnes de métal) et du minerai de manganèse (24.000 tonnes de métal) couvre respectivement 25,33,8 et 33 pour cent des besoins. En revanche, la production du cuivre atteint 100.000 tonnes équivalent à 50 pour cent des besoins et celle du chrome (15.000 tonnes) couvre la consommation.

Or, si le Japon manque de matières premières essentielles, il a sur place une puissante industrie de guerre, qui a été fondée jusqu'à présent sur des matières premières importées dont il a constitué de grands stocks. Ayant mobilisé la totalité de ses ressources alors que les autres ne l'ont fait encore que partiellement, jouissant en outre d'une situation stratégique privilégiée, le Japon se trouve provisoirement aujourd'hui dans le Pacifique dans la même situation que l'Allemagne au début de la guerre. Le Reich aussi était très vulnérable au point de vue économique et ne pouvait pas se permettre d'attendre les bras croisés derrière la ligne Siegfried jusqu'à ce que les ressources franco-anglaises fussent pleinement mobilisées. Lui aussi était la puissance militaire la plus forte, ayant mobilisé depuis plusieurs années ses effectifs et son industrie, et il a profité de cet avantage initial pour consolider, par une série de conquêtes successives, sa situation militaire et économique. Il a cherché à bâtir la « Festung Europa », la forteresse continentale d'où il aurait espéré tenir tête à l'assaut anglo-américain.

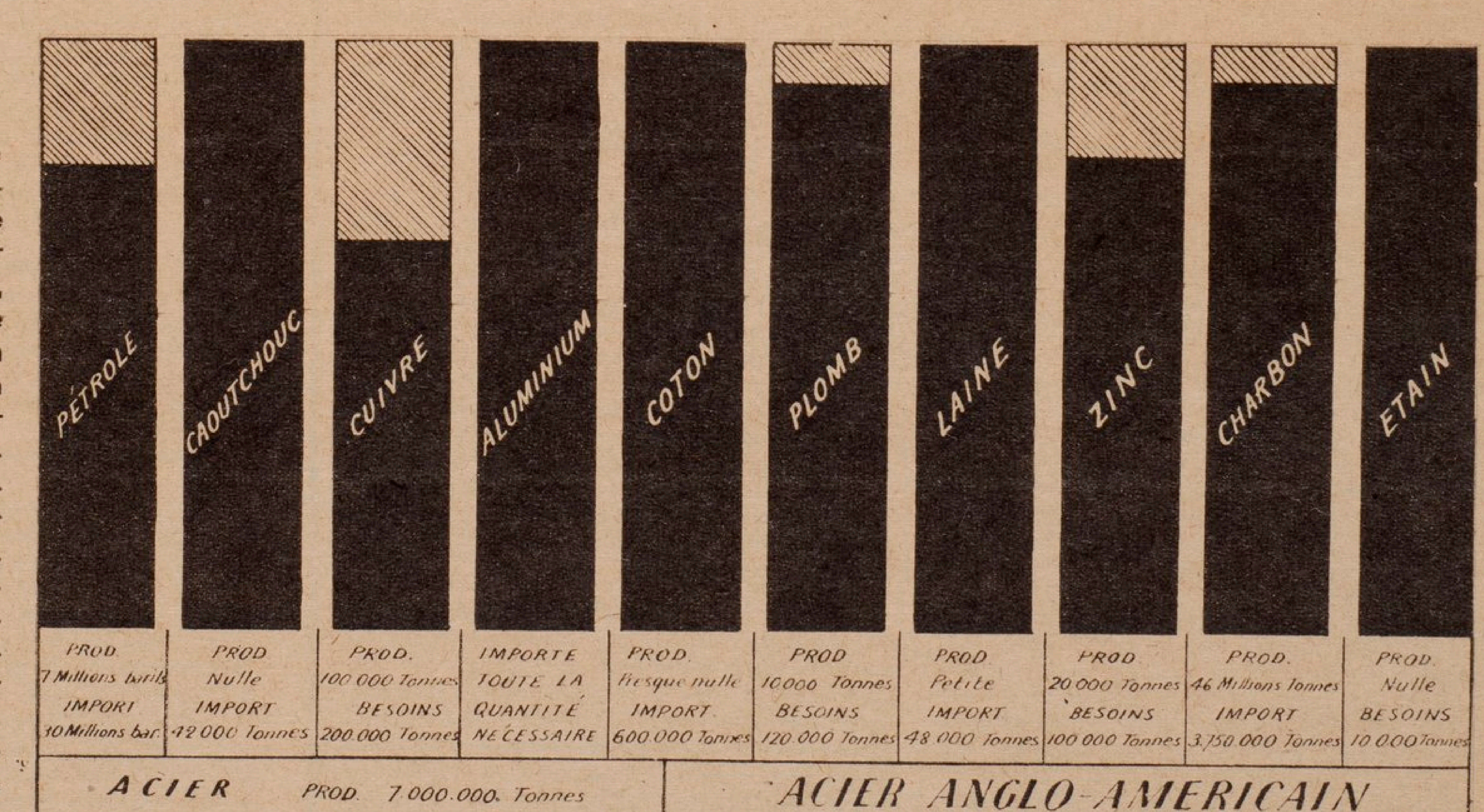
Le plan des Japonais est analogue. Leur situation économique actuelle ne leur permet pas d'attendre les bras croisés la mobilisation des forces matérielles ennemies. Eux aussi cherchent à bâtir une forteresse asiatique qui leur assurerait une certaine autonomie et leur permettrait, sinon de vaincre, du moins de ne pas être vaincus.

Le problème du pétrole

Ils ont recouru à cet effet aux ressources de l'espace asiatique. Or, en tenant compte des produits qui leur manquent le plus, nous constatons que, malgré leurs succès militaires à grand spectacle, ils n'ont pas réussi, il s'en faut de beaucoup, à remédier aux graves lacunes de leur industrie de guerre. Considérons, par exemple, le pétrole qui est le véritable talon d'Achille du Japon. Les dirigeants nippons n'avaient pas manqué d'en accumuler de larges stocks en vue de la guerre. Une fois ces stocks épuisés, le Japon se trouvera dans une situation plus que précaire s'il ne peut profiter des champs pétroliers des Indes Néerlandaises. Mais la politique de destruction systématique, qui a si bien réussi aux Russes, a empêché que les exploitations pétrolières de ces régions ne tombent intactes aux mains des Nippons. La remise en marche des exploitations détruites sera d'autant plus difficile que les Japonais sont incapables de trouver le matériel de forage nécessaire à l'extraction de plusieurs millions de tonnes. Sous ce rapport, les Etats-Unis possèdent le monopole, et on n'improvise pas la fabrication de ce matériel en quelques mois.

Ainsi, à en juger par la nature des lacunes de l'industrie de guerre japonaise dont la seule comparaison avec les programmes d'armement aérien et naval américains nous a déjà donné une idée, nous nous rendons compte que la tâche des Nippons sera encore plus dure que celle des Allemands. La course de vitesse qui s'est engagée entre le programme de conquête nippon et l'effort d'armement allié, et plus particulièrement américain, paraît dès à présent se poursuivre en défaveur des Japonais. L'énergique redressement des Etats-Unis, qui a déjà produit ses effets sur le plan militaire, obtient dans le domaine industriel des résultats impressionnants. La transformation dans le plus bref délai du potentiel américain supérieur, en armes et en effectifs, avance à pas de géant. Cela permet de bien augurer de l'avenir.

Avant la guerre, le Japon était lourdement tributaire de l'étranger au point de vue économique, comme le montre le tableau ci-contre. En décembre dernier, on pensait généralement qu'il n'aurait pas assez de matières premières pour mener une longue guerre. Par ses gains territoriaux, l'Empire japonais a cherché à remédier partiellement à cette situation, mais celle-ci demeure sérieuse par suite de la politique de destruction alliée.



J'ai parcouru l'Europe

d'Octobre à Décembre 1941

34200 Kilomètres en 72 jours

Itinéraire du voyage par avion du journaliste américain Henry J. Taylor dont on lira ici l'intéressant reportage.

Après avoir accompli, à travers l'Europe, un voyage aérien unique en son genre, Henry J. Taylor rentra à New-York le 15 décembre 1941. Ce fut le dernier journaliste américain qui visita l'Allemagne avant la déclaration de guerre de celle-ci aux Etats-Unis. Il fut également le seul correspondant de guerre qui obtint l'autorisation de visiter l'Allemagne et la Grande-Bretagne à un court intervalle. Voici quelles sont les impressions de voyage de Taylor, telles qu'il les raconte dans le magazine américain « Life ».

En octobre 1941, je traversai d'ouest en est l'océan Atlantique à bord d'un « Clipper ». Parmi les passagers, je fis la connaissance du prince Charles de Suède. Je savais qu'il pourrait m'aider en ce qui concernait mon séjour projeté en Suède. Il allait directement à Stockholm. Nous arrivâmes à Lisbonne, via les Bermudes et les Açores, le 11 octobre 1941. Je pris congé du prince Charles, qui continuait son voyage à bord d'un appareil de la Lufthansa.

Je m'envolai dans un appareil piloté par un équipage hollandais. Ce même avion avait été enlevé d'un aérodrome hollandais au moment de l'invasion allemande en 1940. Dans l'après-midi, le pilote me fit signe de regarder en bas. Je n'aperçus que les vagues moutonnantes de l'océan. « C'est l'endroit où le « Bismarck » a été coulé, me dit le pilote en souriant. Nous étions alors à 400 milles de la côte française. »

A Londres, l'ambassadeur des Etats-Unis, ainsi que mon ami Tree s'occupèrent activement de mon cas. L'ambassadeur de Suède avait déjà reçu des instructions à la suite de l'intervention du prince Charles. Je désirais être autorisé à prendre l'avion diplomatique, lequel, à haute altitude, franchit de temps en temps l'océan septentrional qui s'étend entre l'Ecosse et la Suède. Finalement, après plusieurs démarches, j'obtins l'autorisation à titre exceptionnel. Mais on ne me garantissait pas le retour.

BLACK-OUT TOTAL

Le 25 octobre, je pris l'express pour Edimbourg. Arrivé à destination, je pris un train militaire qui partait vers le nord à 8 heures 15. J'embarquai en plein black-out à la station de Waverley. Le voyage dura trois heures. J'étais dans un compartiment occupé par plusieurs soldats. Mes compagnons de voyage parlaient peu. Les wagons étaient éclairés à peine. Il eut été impossible de lire un seul mot dans cette semi-obscurité. Lorsque le convoi stoppa, je me trouvai au bout du monde. Je commençai à réaliser que ce n'était pas une chose facile que d'aller en Finlande. Sur le quai d'une petite gare, quelqu'un m'appela par mon nom. Je fus accueilli cordialement, et on me pria de prendre place dans une auto qui démarra.

Vingt minutes plus tard, nous passions à travers le portail d'un enclos et pénétrions dans un aérodrome immense. Des hangars nombreux étaient alignés l'un après l'autre. Finalement, à l'extrémité de l'immense terrain, nous atteignîmes la plate-forme d'envol. A l'intérieur d'une baraque dont les fenêtres étaient soigneusement aveuglées, des pilotes de l'aviation de chasse m'aidèrent à me ceindre du parachute. L'avion nous attendait dans l'ombre. Ses mitrailleuses avaient été enlevées, du moment que notre destination était un port neutre. Comme l'avion roulait pour décoller, je n'aperçus pas une seule lumière sur le terrain ; pas le moindre feu de balisage pour diriger le pilote.

25.000 PIEDS D'ALTITUDE

Quelques minutes après, nous survolions la mer du Nord, suivant la route qu'empruntent ordinairement les bombardiers ennemis. Notre pilote stabilisa à 15.000 pieds et fixa la direction. Je me coiffai de mon casque à oxygène. C'est alors que je les aperçus. Des bombardiers allemands, monstres noirs alignés, volant comme des oiseaux de proie. Nos moteurs vrombirent plus fortement : nous essayions de prendre de la hauteur. Notre salut était là-haut, dans les nuages ; mais le ciel était très clair. Nous atteignîmes 25.000 pieds. Je n'étais pas revêtu de combinaison spécialement chauffée. Il faisait un froid intense. Bientôt je commençai à ressentir le mal d'altitude. Dans l'étroite carlingue plongée dans une obscurité totale, mes sens m'abandonnaient. Mon esprit s'obscurcissait, et je n'avais pas la force de bouger un seul doigt de mes mains. Mais je ne pouvais rien faire ; ce mal, je ne pus que l'endurer avec patience.

Au bout de cinq heures, l'avion atteignit le Skager-Rak et vira. A l'aube nous atterrissions à Stockholm. Je transbordai dans un appareil qui devait me conduire jusqu'en Finlande. Le second voyage fut beaucoup plus facile. Nous traversâmes la Baltique, survolâmes des lacs gelés et des forêts.

Aussitôt arrivé à Helsinki, je me rendis au palais présidentiel. La première chose que le président Ryti me dit fut : « Allez prendre quelques heures de sommeil. Vous avez une mine à faire peur. Nous converserons ce soir. »

AVEC M. RYTI

Je passai sept jours en compagnie de Monsieur Ryti. Il s'ouvrit à moi avec une confiance totale, et, à aucun moment, il ne songea à me cacher la vérité. La situation de la Finlande était tragique. C'était la guerre totale, à laquelle prenaient part 80.000 femmes, les célèbres Lottas, qui étaient sur le front.

Jour après jour, assis dans la grande bibliothèque, nous promenant dans les collines pittoresques aux environs de Helsinki, visitant les casernes et les baraquements de troupes, nous parcourûmes, le président et moi, tous les aspects du problème finlandais et de la politique finlandaise. Ryti tint à m'exposer par le détail ce qui serait arrivé à son pays s'il n'avait pas accepté la collaboration avec l'Allemagne. Je lui dis franchement qu'en Amérique, l'opinion publique avait été particulièrement affectée de voir, volontairement ou de force, la Finlande accepter et suivre l'Ordre Nouveau de Hitler. « Il n'y a pas d'alignement entre les idéologies finlandaise et allemande, me répliqua le président. Le peuple finnois ne désire que développer l'ordre historique, politique et social de cette république. Nous sommes en guerre seulement contre les Soviets. Ceci constitue d'ailleurs le problème aigu de mon pays. Nous essayons de nous défendre de la meilleure façon. » Par contre, les Etats-Unis adoptaient à l'égard de la Finlande la seule attitude raisonnable. Le président comprenait très bien cela. Il n'en voulait pas aux Américains. Seulement, il était très triste de constater cet état de choses.

RETOUR A STOCKHOLM

De retour à Stockholm, je ne pus m'empêcher de constater combien la vie était différente en Suède par rapport à la Finlande. Le Premier ministre Per Albin Hansson, un homme du peuple solide, et le ministre des Affaires Etrangères me dirent qu'ils entretenaient toujours le désir de venir en aide à la Finlande, mais que la Suède ne pouvait pas négliger les exigences de sa propre défense dans des circonstances particulièrement difficiles.

Dans la capitale suédoise, j'eus l'occasion d'assister à la meilleure revue musicale que j'aie jamais vue en Europe. Je rencontrai plusieurs banquiers, industriels, officiers de la nouvelle armée, et passai quelque temps en compagnie du prince Charles et de sa charmante épouse. Je dévorai des quantités énormes de l'excellent beurre suédois, et le soir j'admirais les mille lumières dont Stockholm resplendissait. Le black-out n'existe pas là-bas.

Voyager actuellement en Europe consiste à effectuer toute une série d'efforts pour s'introduire dans un pays, et ensuite s'efforcer non moins péniblement d'en sortir. A Helsinki, j'avais mis mon cas entre les mains du président Ryti. Je lui avais dit que les Anglais n'avaient pu me garantir mon retour, et le priai d'intervenir auprès des autorités allemandes pour qu'un visa pour le IIIè Reich me fût accordé. Le président s'occupa personnellement de la question.

ALLEMAGNE 1941

Comme par enchantement, toutes les portes de l'Allemagne me furent ouvertes. L'ambassade allemande de Stockholm m'accorda un visa et, à partir de ce moment, je devins l'objet de l'attention de la Gestapo. Elle ne devait plus perdre ma trace pendant tout le restant de mon séjour en Europe continentale.

La Gestapo n'est pas au-dessous de sa réputation de brutalité et d'inhumanité, et il faut convenir que les horreurs qu'on raconte à son sujet ne sont pas le moins du monde exagérées. Mais le corps principal de cette organisation policière est composé de petits fonctionnaires qui sont attachés comme des escargots à leurs fonctions et essayent, en pratiquant la filature et l'espionnage, de gagner leur pain quotidien.

Il me fallut passer par les agents de la Gestapo chaque fois que j'eus besoin de quelque chose, au cours de mon séjour en Allemagne : une carte d'identité, une chambre dans un hôtel, des coupons de rationnement pour la nourriture, le privilège d'envoyer un télégramme d'une station de police, un visa de sortie, constituèrent autant de prétextes pour me mettre en contact avec les policiers nazis. Continuellement, je devais parler à des dizaines de personnes aux quatre coins de la ville, répondre cent fois aux mêmes questions. La technique à suivre envers la Gestapo est de ne jamais essayer de lui résister. Si l'on se montre réticent, on n'a pas fini d'avoir des ennuis. Il faut fournir aux petits hommes plus de réponses qu'ils n'en demandent, afin de leur donner l'illusion qu'ils questionnent très habilement. En fouillant les bagages des voyageurs, ils iront jusqu'à s'approprier de l'argent et des cigarettes qu'ils trouveront. Mais ils n'iront pas plus loin.

Le comte Carl Gustav von Rosen, le fameux pilote suédois, me conduisit jusqu'à Berlin. Nous passâmes un contrôle à la presqu'île de Rugen, un autre à Stettin, un troisième à Berlin, et finalement notre appareil se posa sur l'aérodrome de Tempelhof, à proximité d'une batterie antiaérienne.

Gœring, von Ribbentrop et Cie étaient auprès de Hitler, dans son train blindé, sur le front russe. Les fonctionnaires du ministère des Affaires Etrangères se plaignaient des absences répétées et prolongées de Ribbentrop qui faisait de son mieux pour ne pas quitter le Führer d'une semelle. C'était Hans Dieckhoff, ancien ambassadeur de Hitler aux Etats-Unis, qui se chargeait des conférences à la Wilhemstrasse. Il essaya de m'endoctriner. Un Américain supporte difficilement de pareils procédés, surtout lorsqu'il est obligé de rester des heures à écouter.

BERLIN : VILLE TRISTE

La nourriture à Berlin n'est pas aussi bonne ni aussi abondante qu'à Londres, et elle manque absolument de variété. Dans chaque mets, la saccharine est largement employée. Les prix sont assez raisonnables, mais il est difficile d'acheter quoi que ce soit sans des cartes de rationnement. Ce système est très compliqué. Pas de taxis, et encore moins de voitures privées dans la capitale allemande. Aucun véhicule n'est autorisé à circuler après neuf heures du soir, et les avenues berlinoises, vides de tout trafic, éclairées seulement par les rayons lunaires, contribuent à donner à la ville un aspect lugubre.

(Lire la suite à la page suivante)

 (SUITE DE LA PAGE 9)

Des foules compactes se pressent sur les trottoirs. On entend seulement le bruit des semelles qui frottent l'asphalte. Pas d'autobus, pas de trépidations de moteurs, pas de klaxons : rien que de longues files de piétons qui marchent et respirent noyés dans une masse qui serpente.

Le vaste boulevard qui traverse le Tirgarten, et qui s'appelle ironiquement l'Avenue de la Paix, est camouflé de sorte qu'il semble avoir seulement la moitié de sa largeur. Des poteaux assez hauts ont été dressés de part et d'autre de la rue, sur une longueur de plusieurs kilomètres. Ils soutiennent des bâches immenses de tissu vert, qui forment ainsi une espèce de tunnel sous lequel passe le trafic. A l'aérodrome de Tempelhof, et dans toute l'Allemagne, ce tissu est employé pour camoufler les avions. Il cache en partie les ailes des bombardiers et les fait paraître plus petits.

Il est rigoureusement interdit de danser en Allemagne, et les soirées s'écoulent dans un ennui total. Après neuf heures du soir, les grandes salles des hôtels Esplanade, Eden et Adlon sont désertes. Lorsque les gens sont surpris par l'alerte aérienne loin de leurs domiciles, ils doivent demeurer toute la nuit là où ils se trouvent. Les femmes s'habillent très simplement ; elles n'emploient ni fards, ni rouge à lèvres. Même au Horcher qui est le restaurant le plus élégant de Berlin, personne ne porte la tenue de soirée.

« Comment vont les choses en Amérique ? » demande tout le monde. Je réponds : « Nous devenons tous les jours plus forts. » Mes interlocuteurs demeurent alors pensifs. L'Allemagne est un monde wagnérien. Seules les étoiles, que je contemple de la fenêtre de mon hôtel, semblent réelles.

A VICHY

Après que j'eus séjourné à Berlin aussi longtemps que mon visa me le permettait, sept jours en tout, je pris l'avion à destination de Stuttgart et Lyon. A Lyon, je pris place dans un petit appareil français qui allait à Vichy. Notre voyage fut marqué par une brume persistante et épaisse, mais nous arrivâmes quand même à bon port. Le général Huntzinger, ministre français de la Guerre, trouva la mort ce même jour. Il venait d'Alger, à bord d'un grand avion qui s'écrasa dans les collines au sud de Vichy.

Les Allemands firent le déplacement jusqu'à Vichy pour assister aux funérailles du général. L'amiral Darlan prononça l'éloge du défunt. Lorsque je vis le maréchal Pétain, à l'hôtel du Parc, il m'apparut clair comme le jour que, jusque dans les détails, la mise en scène de Vichy était réglée par le tout-puissant Otto Abetz, ambassadeur nazi en France occupée. Le maréchal avait rappelé Weygand d'Afrique. Je rencontrai Weygand à l'aérodrome et appris de lui-même qu'il venait d'être limogé.

Je retournai à Lyon en avion et, aussitôt arrivé, je me rendis au télégraphe. J'adressai un message chiffré à New-York, annonçant la démission de Weygand. Lorsque la nouvelle fut diffusée par les Etats-Unis, je me trouvais déjà en Espagne. Darlan la démentit le jour suivant, mais Pétain la confirma le surlendemain.

EN ESPAGNE

Dès que j'eus foulé le sol de la péninsule Ibérique, je me rendis compte que si l'Espagne n'arrivait pas à se tenir à l'écart de la guerre, tous les problèmes aigus auxquels elle doit faire face seraient demeurés sans l'espoir d'une solution. Le fils de l'ancien dictateur, Miguel Primo de Rivera, est l'actuel ministre de l'Agriculture. Il me déclara que l'acréage du sol espagnol est de 40% inférieur au territoire cultivé avant la guerre civile. Ce pays a été saigné de plus d'un million d'hommes, il a perdu la plus grande partie de ses animaux domestiques ; il ne possède en fait de carburants que les quantités minimes qu'il arrive à importer d'Amérique.

Lorsque Franco rencontra Hitler à Hendaye, il lui dit simplement : « Si vous venez en Espagne, je ne peux assumer aucune responsabilité quant aux agissements de mes soldats. » Personne ne peut exercer une autorité ferme sur ce peuple. Cette population aux natures tellement variées, dont la seule caractéristique fondamentale commune est une forte tendance vers l'individualisme alliée à un esprit combattif toujours en éveil, est absolument incapable de supporter le fardeau d'une occupation étrangère. Ce que les Espagnols demandent, c'est de la nourriture et non pas une autre guerre. Si Hitler occupait l'Espagne, il se trouverait assis sur un volcan, lequel, une fois en éruption, détruirait tout, et même Franco ne pourrait pas faire grand'chose.

VISITE A GIBRALTAR

Sir Samuel Hoare, ambassadeur britannique en Espagne, obtint pour moi l'autorisation d'aller passer deux jours à Gibraltar. Le vicomte Lord Gort, en véritable soldat, s'occupa des problèmes soulevés par la défense du rocher. Il me présenta aux commandants des forces navales et aériennes. Le lendemain du jour de mon arrivée, nous visitâmes Gibraltar en détail.

La ville était pleine de rescapés de l'« Ark Royal ». Je me trouvais à Berlin lorsque cette unité fut coulée, mais les autorités nazies ne purent pas l'annoncer. Elles s'étaient réclamées de ce succès depuis plusieurs mois, et même avaient décoré un capitaine de sous-marin, auteur présumé de l'exploit.

Grâce à Lord Gort, je fus en mesure de donner à la presse le premier témoignage direct des nouvelles défenses de Gibraltar. On atteint le rocher en franchissant une presqu'île étroite, parsemée de pièges à tanks, de secteurs minés, de fortins et de postes lance-flammes. Le rocher ne comporte pas d'entrée principale. On franchit plus de sept passages gardés par de lourds portails d'acier et devant lesquels veille une seule sentinelle.

Le tunnel central est un immense hôpital comprenant 500 lits, trois chambres, parfaitement outillées, pour les opérations, un poste de T.S.F. et un dépôt pour les vivres, qui couvre la surface d'un bloc d'immeubles d'une grande ville. Deux mille ouvriers travaillent vingt-quatre heures par jour aux tunnels de Gibraltar. Avant le commencement des travaux, le rocher comportait un réseau de galeries long de deux milles. Aujourd'hui, les tunnels s'allongent sur 10 milles. Vingt mille hommes peuvent tenir indéfiniment dans le rocher.

RETOUR AUX ÉTATS-UNIS

Ayant terminé ma visite de Gibraltar, je revins à Malaga et ensuite à Madrid. De là, suivant la suggestion de Sir Samuel Hoare, je m'envolai vers Lisbonne, d'où je fus transporté, toujours en avion, en Angleterre. Après un séjour de soixante-douze heures, je quittai la capitale britannique et revins à Lisbonne pour m'embarquer sur le « Clipper ». Je passai deux heures en compagnie du Dr Antonio Salazar, Premier ministre du Portugal, et indiscutablement l'un des hommes les plus habiles du monde. J'essayai par tous les moyens d'obtenir des renseignements de lui, et toutes ses réponses portaient sur un seul point : encore des troubles. Ceux-ci ne se firent, d'ailleurs, pas attendre.

Le lendemain, nous apprenions que les Japonais avaient bombardé Honolulu. Le 11 décembre, assis dans la chambre à coucher de M. Bert Fish, ministre des Etats-Unis au Portugal, j'écoutais un discours radiodiffusé de Hitler qui dura quarante minutes et annonça la déclaration de guerre de l'Allemagne aux Etats-Unis.

J'embarquai sur le « Clipper » le soir du même jour. L'appareil avait été aménagé en vue de parer aux nouvelles conditions dues à l'état de guerre. Un équipage supplémentaire fut installé à bord. Les couchettes furent enlevées. Nous couchâmes sur le plancher. La radio fut réduite au silence. C'est ainsi que l'immense hydravion décolla à l'aube et mit le cap sur Bolama, petite ville de l'Afrique Occidentale portugaise, juste en dessous de Dakar. Nous fîmes escale à Bolama pour refaire le plein. Nous franchîmes 1.812 milles d'océan jusqu'au Brésil. Le 15 décembre, j'étais à New-York.



Quand un jeune scout viendra frapper à votre porte, accueillez-le avec sympathie.

Une belle initiative des scouts

Une nouvelle phase de la lutte contre le gaspillage a commencé, grâce à la belle initiative prise par les scouts cairotes ; ils ont pris à leur charge le sauvetage d'une quantité de vieux matériel se trouvant dans les maisons et pouvant servir aux besoins de l'armée. Les scouts cairotes ont commencé par adresser une lettre collective à la population civile pour la prier de les aider dans leur tâche et de collectionner à leur intention tout matériel usagé ou désormais inutile chez soi. Carton, papier journal ou papier d'emballage, ficelles, boîtes en fer-blanc, tout leur est utile et sert, comme on le verra par nos photos, à des usages extrêmement pratiques dans l'armée.

Le chef de cette armée de sauvetage, si on peut l'appeler ainsi, est un jeune garçon de quinze ans, Lucien Deiches, sous la direction duquel, un ballot sur l'épaule, ses compagnons tournent maisons, hôtels et clubs et recueillent ce qu'on veut bien leur donner : vieux journaux, bouteilles, boîtes de conserves, habits usagés et autres.

Une résidente du Caire, Mrs. Hathorn Greaves, sujette britannique, établie dans la capitale égyptienne depuis plus de trente ans, a, de son côté, pris la même initiative, aidée dans sa tâche par une équipe de jeunes femmes et de jeunes filles actives. Le jardin de sa maison de Ghézireh voit chaque semaine s'entasser les objets les plus hétéroclites qui iront ensuite dans les dépôts de l'armée servir à toutes sortes de besoins. Ainsi le vieux papier devient carton d'emballage, les bouteilles sont transformées en bocks, les boîtes de bière en fer-blanc en grenades à main. Il n'est pas jusqu'aux papiers d'argent et aux vieux tubes de pâte dentifrice qui ne servent aux besoins de l'armée.

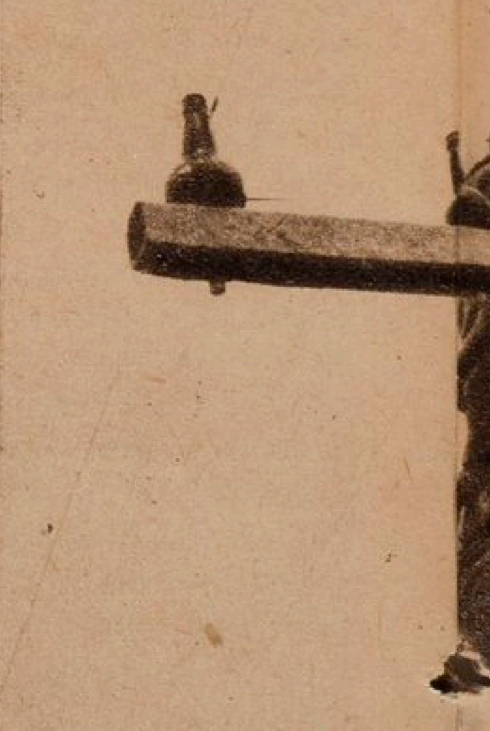




Ne voilà-t-il pas des chopes avec lesquelles il vous sera très agréable de boire une bonne bière ?



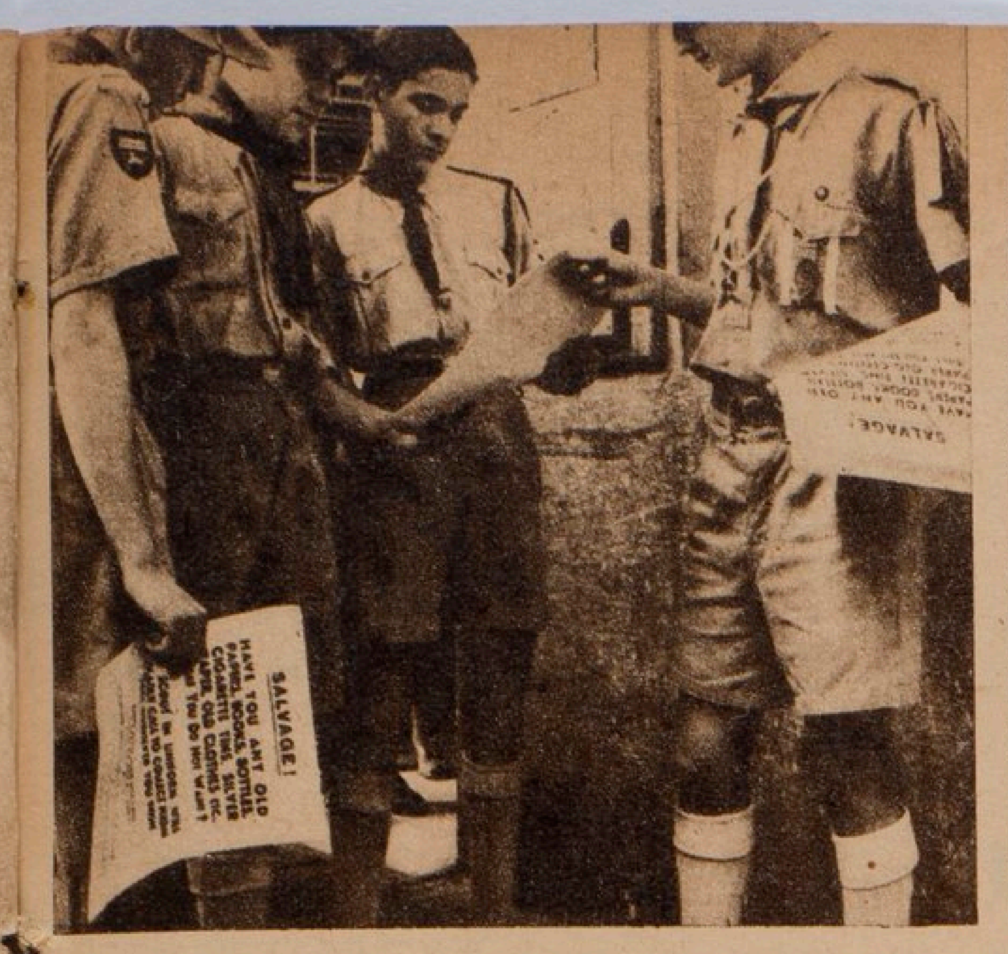
De vieilles bouteilles sont transformées en gobelets très pratiques.



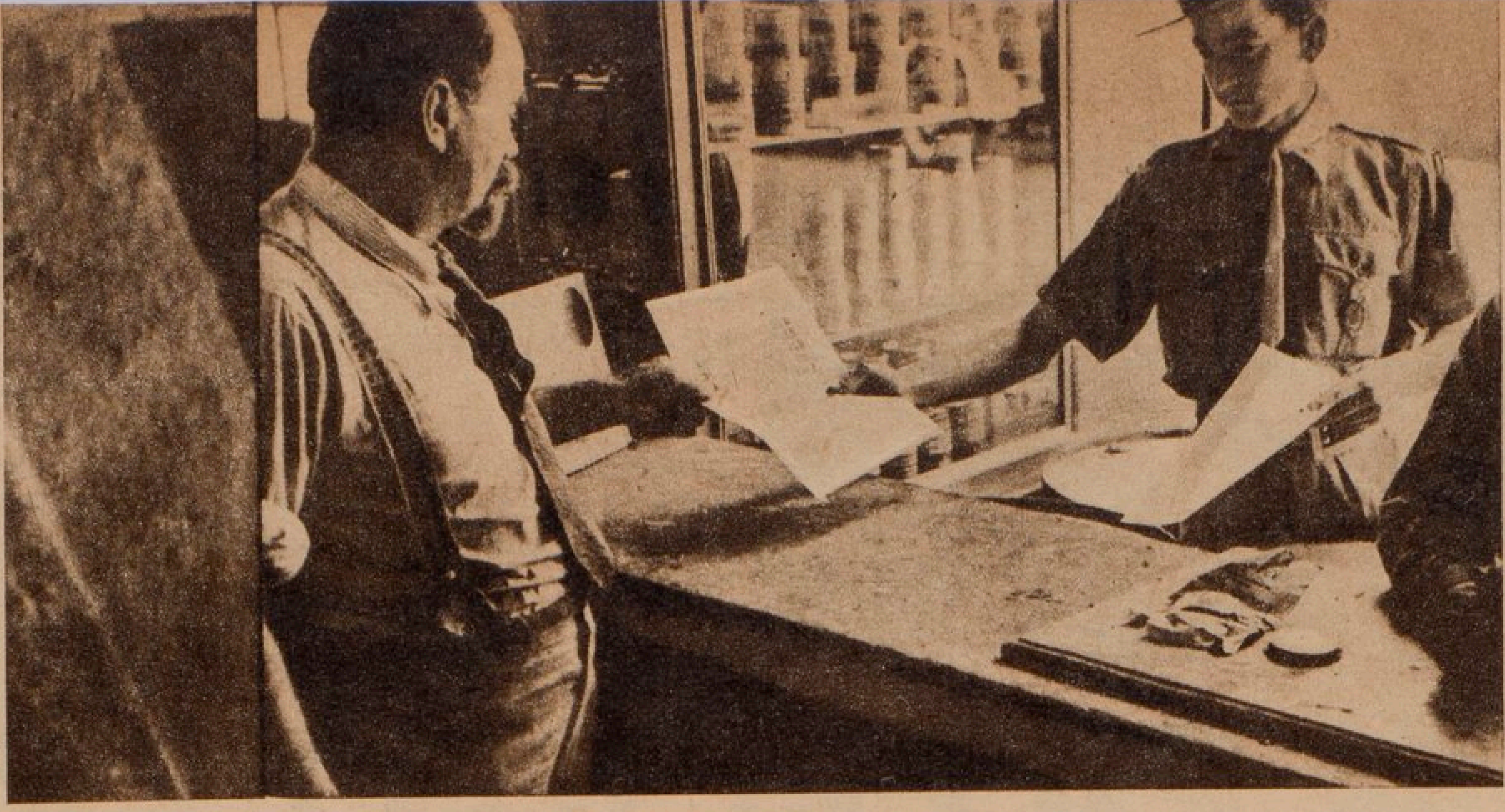
Les parties supérie[...]es
sont placées par un sol

Ne jetez plus

Désormais, vos bouteille
pes. Grâce à l'ingén
bouteilles de bière ou de
tamorphosées en verr
rieure de la bouteille, y co
techniques, comme isolate
de ciment et un morceau
Les verres cassés ont eux-
transformés en p



Des scouts lisent le texte des prospectus qui vont être envoyés un peu partout.



Des prospectus faisant appel à la population civile sont envoyés dans les magasins, les garages, les clubs et les hôtels.



De la part de son patron, un domestique remet aux scouts une quantité de boîtes en fer-blanc ayant contenu de la bière américaine.



Il faut être à deux pour transporter un chargement un peu lourd.



De retour au dépôt. Les boys-scouts ont fait du beau travail



Dans un coin du jardin de Mrs Hathorn Greaves, où sont entassés les objets les plus divers.

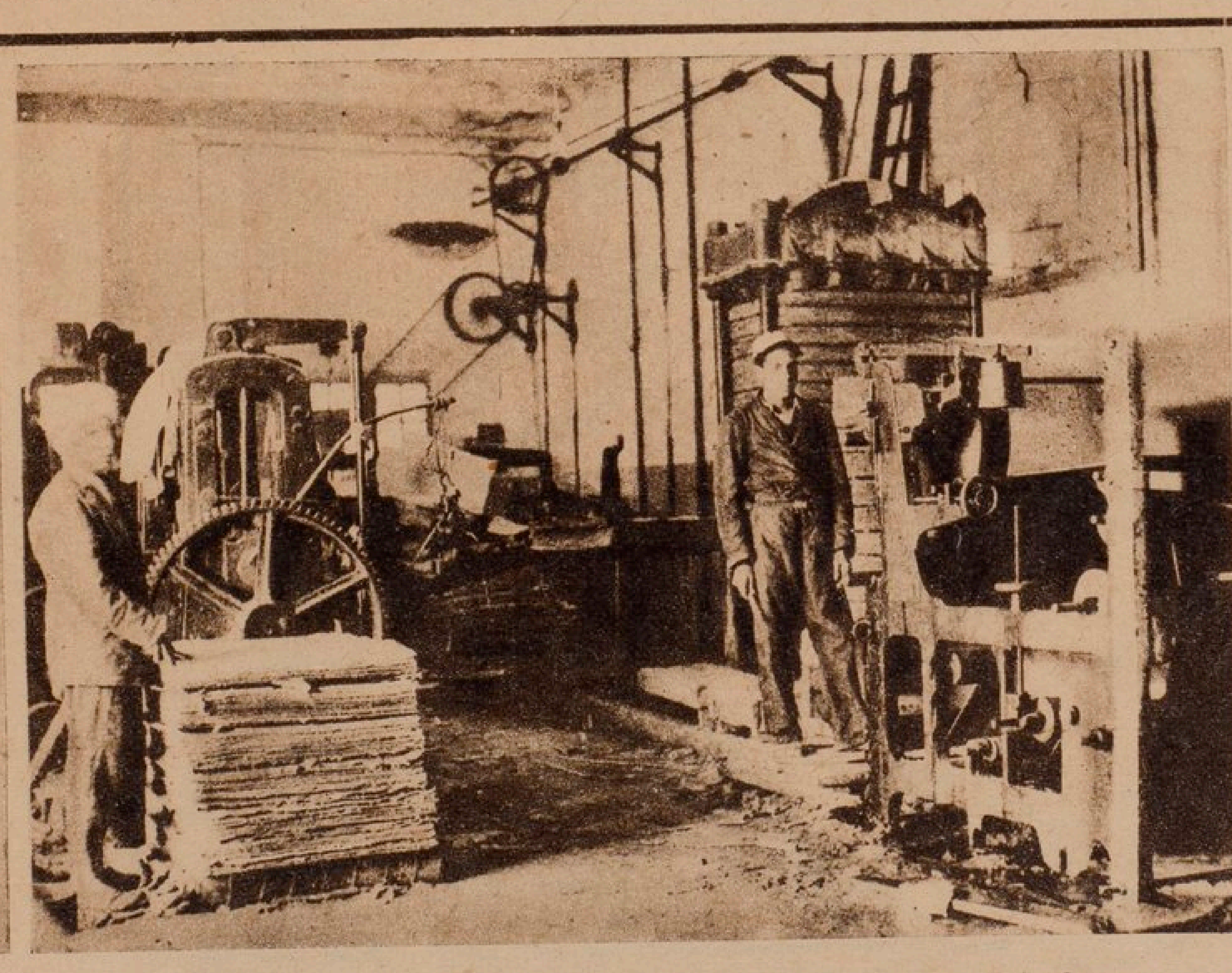




Dans les dépôts s'entassent pêle-même vieux journaux, boîtes, bouteilles et papiers de toutes sortes.



...eures des bouteilles servent d'isolateurs et ...n soldat expert sur les poteaux télégraphiques.



D'anciens outils mécaniques, mus par des moteurs électriques modernes, transforment les vieux papiers en cartons immaculés.



L'opération a pris près de trois heures. De vieux journaux et de vieilles revues sont métamorphosés en larges feuilles de carton blanc que l'on étale au grand air pour le séchage.

...lus vos vieilles bouteilles

...uteilles vides doivent servir à l'usage des trou... ingéniosité de l'armée de sauvetage, voici des ...u de gazeuse, de vin ou d'eau de Cologne, mé... [illegible] eau. Il n'est pas jusqu'à la partie supé... y compris le goulot, qui ne serve à des usages ...solateurs que l'on place, avec une composition ...rceau de bois, sur les poteaux télégraphiques. ...t eux-mêmes leur usage puisqu'ils peuvent être ... en pots de moutarde ou en cendriers.

Gardez vos vieux papiers

A l'intérieur d'une petite bâtisse de pierre, pas loin du Caire, d'anciens outils mécaniques, mus par des moteurs électriques modernes, transforment de vieilles lettres, de vieux reçus, de vieux documents en des cartons d'aspect nouveaux et pouvant servir à différents usages. Près de 80 tonnes de vieux papier sont ainsi transformées régulièrement tous les mois en 60 tonnes de carton, d'un usage très pratique en temps de guerre. Une énorme roue en pierre se charge de la besogne et réduit en poussière les tonnes de papier usagé, feuilles de journaux ou autres que, distraitement, vous jetez d'habitude dans le panier à ordure. Cette poussière de papier est ensuite transformée en pâte et devient de grandes feuilles blanches. Le processus de la transformation prend tout au plus trois heures de travail.



Croquis exécuté par l'auteur de l'article. Les marins, revêtus d'uniformes propres à les protéger contre toutes les intempéries, observent l'horizon à la recherche de sous-marins.

EN PATROUILLE

sur l'Atlantique nord

En octobre dernier, Griffith Baily Coale, expert en questions nautiques, fut autorisé par le gouvernement des Etats-Unis à suivre, à bord d'un destroyer, un convoi voyageant de Terre-Neuve jusqu'en Islande. Pendant la traversée, Coale écrivit ses impressions dont nous reproduisons des extraits. C'est au cours de ce voyage que le « Reuben James » fut torpillé. Ce fut le premier bateau de la marine de guerre américaine détruit au cours de cette guerre.

Le dramatique récit de Coale est celui de tous les convois qui affrontent quotidiennement les sous-marins ennemis dans l'Atlantique.

24 Octobre 1941

Nous avons quitté Terre-Neuve dans une brume épaisse. Il fait plus clair maintenant, et j'aperçois 43 cargos, disposés sur sept colonnes, qui nous suivent en tangant. Le convoi est flanqué de part et d'autre de destroyers qui essaient de rassembler les retardataires. Un destroyer canadien passe, rapide, à tribord. Il nous signale : « Merci. Bon voyage. Bonne chance ».

27 Octobre 1941

A minuit, le temps se gâte. Je n'arrive pas à fermer l'œil. Il est difficile de prévoir la prochaine ascension sur la pente raide d'une vague, ou le prochain glissement dans le gouffre liquide. Les hublots sont hermétiquement fermés. A la faveur d'une ascension un peu moins rude, j'arrive à atteindre la chaise qui est placée devant le petit bureau. Je m'y installe fermement. Mais une lame nous secoue si fort que je suis emporté avec mon siège, et je me retrouve étendu dans la petite salle de bain, sous la douche. Après le petit déjeuner, je me hisse au poste de pilotage. Mais, dans mon effort, je calcule mal les oscillations du navire, et bientôt je roule comme un ballon, me heurtant à toutes les aspérités. Les jambes d'un quartier-maître me permettent de m'arrêter. Deux marins sont violemment projetés à terre et glissent sur leur dos. La scène est tragique. Des montagnes noires se ruent à l'assaut du bastingage et balayent le pont en se transformant en masses d'écume blanche. Au déjeuner, la « cage aux singes » a été dressée. Les bras des fauteuils sont solidement attachés à des poteaux, afin que les officiers ne soient pas emportés dans un patinage effréné à travers la salle à manger. Chacun jure avec bonne humeur et, passant un bras autour de la colonne la plus proche, essaye d'ingurgiter la soupe. J'adresse la parole à un compagnon de bord et je m'attarde à le regarder deux secondes de trop. Catastrophe : mon bouillon se renverse sur la table.

28 Octobre 1941

Nous sommes à 1.200 milles de l'Islande. Nous avons dû zigzaguer pour éviter des parages infestés par les sous-marins. Nous avons passé à travers une route semée de quinze submersibles qui étaient à l'affût. Les données nous sont fournies par les patrouilles aériennes de notre aviation et de l'aviation britannique, qui nous guident à travers le dédale d'une mer pleine d'embûches. Contact téléphonique avec le destroyer qui nous suit. Les machines vrombissent et les deux unités bondissent à l'assaut des vagues.

29 Octobre 1941

Nous avons reçu l'ordre de rebrousser chemin sur vingt-deux milles pour aller à la recherche d'un pétrolier qui est resté en arrière pendant la nuit. Nous apercevons bientôt sa silhouette noire et solitaire qui se détache sur l'horizon. Nous lui indiquons position et route. Puis nous revenons à notre poste. A 11 heures, le « Reuben James » fait mugir sa sirène et vire sur le bâbord. A quelque distance de sa poupe, des colonnes blanches d'écume jaillissent très haut. Charges de profondeur. Nous nous apprêtons à notre tour à entrer en action. Mais nous n'établissons pas de contact avec le pirate.

30 Octobre 1941

Sous-marins à l'avant. Nous avons viré loin vers le sud. Nous venons de recevoir un message : « Salinas torpillé ». Nous sommes à la même position qu'il y a deux jours. Un autre message : « Convoi attaqué pendant trois jours sur notre arrière ». Branlebas de combat. Je me suis désormais parfaitement habitué au « da-da-da-da » impératif qui est claironné à travers tout le navire. Les hommes sont à leurs postes avant que la sonnerie ne soit terminée. La lune à son trois-quarts rend les silhouettes des bateaux parfaitement visibles.

31 Octobre 1941

Je suis à moitié réveillé, à cause de la stabilité inaccoutumée du bateau. Dans cette tranquillité exceptionnelle, mon inconscient enregistre automatiquement les vibrations des machines qui me paraissent monotones. Une explosion soudaine me fait sursauter. Je réalise immédiatement que c'est une torpille et non pas une charge de profondeur. A un mille à l'avant, une colonne géante de fumée noire se détache de la masse encore plus sombre d'un bateau et se déploie vers le ciel. Puis, avec un rugissement terrifiant, une immense flamme orangée jaillit haut dans la nuit. Les soutes aux munitions ont sauté. L'éclair sinistre disparaît après avoir déchiré l'obscurité, et se meurt dans une mer de fumée que lèchent encore quelques petites flammes jaunes. Le navire est à moitié enfoncé dans l'eau. Nous nous précipitons à toute vapeur. Lorsque nous arrivons sur place, la coque est presque verticale. Un instant la poupe, garnie des deux hélices, s'immobilise face aux nuages, puis le navire glisse lentement dans les flots noirs. Comme il disparaît, deux charges de profondeur explosent. Aussitôt nous entendons les jurons, les prières, les appels au secours des hommes qui se débattent dans l'eau recouverte d'une couche noire et gluante d'huile. Nous naviguons avec précaution au milieu des épaves. Des ordres précis : les hommes obéissent avec calme et célérité. Des filets sont abaissés tout au long des flancs de notre navire, des cordes sont prêtes à haler. « Nous sommes les hommes du « Reuben James » ! nous crient des voix, d'un radeau. Alors nous savons. Nous sommes maintenant au milieu d'un vaste cercle d'eau noire, entouré d'un liseré argenté de pétrole. Les hommes à bâbord poussent dans notre direction. Quelques mains s'agrippent à nos filets. Mais un coup de tangage fait lâcher prise à ces malheureux. Immédiatement, des matelots et des officiers demandent la permission d'agir. En quelques instants, plusieurs d'entre eux ont passé par-dessus bord et, accrochés aux filets, tendent leurs mains aux

SOURIRE D'EXIL

Malgré son exil au Canada, la princesse Juliana, héritière du trône de Hollande, n'a pas perdu son sourire plein de sérénité et de confiance. Entourée de ses deux enfants qu'elle entoure de ses soins maternels, elle vit dans une modeste maison de campagne dans la banlieue de Rockcliffe. Son mari, le prince Bernhard de Lippe, se trouve en ce moment à Londres avec la reine Wilhelmine, et est à la tête du gouvernement hollandais formé dans la capitale britannique.



Les deux jeunes fillettes de la princesse Juliana, la princesse Irène (à gauche) âgée de quatre ans et la princesse Beatrix, qui vivent avec leur mère au Canada.

DARLAN,

Une fois de plus, l'attention mondiale se concentre sur l'étrange personnalité de François Darlan, ex-vice-président du Conseil des Ministres de Vichy, et toujours successeur désigné du maréchal Pétain. Le retour au pouvoir de Pierre Laval a de nouveau posé, avec une intensité renouvelée, la question de la politique que s'apprête à suivre la France. Jusqu'à quel point la collaboration avec l'Allemagne sera-t-elle poussée ? Qu'adviendra-t-il de la flotte française ? Que devient Darlan, dans la nouvelle combinaison gouvernementale ? A cette dernière question, il a été déjà répondu. François Darlan demeure en titre le successeur du maréchal Pétain, et après avoir résigné ses fonctions ministérielles, il assume le commandement suprême des forces françaises et, ce qui est plus significatif, il continue comme par le passé à avoir la haute main sur les effectifs navals français. Il demeure donc toujours aux leviers de commande des positions-clefs qui président aujourd'hui aux destinées de la France. Car si Laval a l'intention de consigner la flotte aux nazis, il ne pourra jamais le faire qu'avec le consentement de Darlan. Les équipages des unités de guerre françaises obéiront peut-être à Darlan. Mais ils n'accepteront jamais un ordre de Laval, cela est certain. Dès lors, de nouveau se pose la question : « Que va faire Darlan ? » L'examen de sa carrière révèle à lui seul une dualité qui accentue encore plus l'énigme.

Car il semble bien qu'il y ait deux Darlan, qui ont vécu deux vies parallèles mais différentes.

François Darlan naquit à Nérac, en Gascogne, le 7 août 1881. A l'âge de vingt et un ans il fut admis à l'Ecole navale, et ne tarda pas à se faire remarquer par les dons exceptionnels dont il paraissait nanti et surtout par son esprit d'initiative. En 1914, il combattit sur le front occidental ; il se vit confier le commandement d'une batterie de canons de marine. Pendant toute la dernière guerre, il servit presque exclusivement sur la terre ferme, et les différents théâtres de ses exploits furent successivement les collines de la Meuse, l'Alsace, Noyon, la Belgique et finalement Salonique. Le 11 juillet 1918, il fut promu capitaine de corvette.

Après la guerre, Darlan servit comme attaché d'état-major délégué auprès de la flotte française de l'océan Indien, et, comme toujours, il sut se faire apprécier et estimer par ses supérieurs. Plus tard, il rentra en France et fut

naufragés les plus proches. Le premier homme est hissé à bord : il vomit de l'huile.

Plus loin, j'aperçois un homme qui se débat seul dans l'eau et j'entends ses imprécations. A moitié aveuglé, il entrevoit vaguement la forme d'un bastingage devant lui. Il cesse ses jurons : « Un câble, s'il vous plaît, sir. » Je crie : « Un câble est lancé ! » Je vais à tribord : j'aperçois la masse obscure d'un radeau chargé. Mais les câbles tombent en deçà. Le courant les éloigne. Nous crions à travers des mégaphones : « Tenez bon, nous viendrons à votre secours aussitôt que les hommes de bâbord seront sauvés. Tenez bon ! »

L'aube répand ses lueurs de pourpre sur la ligne de l'horizon. Le jour se lève, et nous constituons une excellente cible pour les sous-marins qui doivent rôder à proximité. L'un de nos destroyers décrit continuellement des cercles autour de nous. Après 65 minutes de travail harassant, des hommes sont encore dans l'eau. Le capitaine me dit : « Nous sommes en danger. Je ne peux pas risquer plus longtemps le navire et son équipage. »

Plus en arrière, le contact est établi avec un sous-marin. A toute vitesse les hommes du filet sont hissés. Le signal aux machines est placé sur l'indication : « En avant à toute vapeur », et nous démarrons, laissant deux naufragés derrière nous. Nous fendons les flots. L'autre destroyer lâche un couple de charges de profondeur. Les colonnes liquides projetées par l'explosion sont teintées des lueurs sanguines de l'aube. Nous cherchons, perdons contact et revenons en arrière. L'autre navire a recueilli onze survivants. Nous espérons que parmi eux se trouvent les hommes que nous avons dû abandonner. Un troisième destroyer nous rejoint : il doit nous relever et faire des recherches sur place jusqu'à midi. Avec trente-six rescapés du naufrage, nous rejoignons le convoi.

Le navire est sens dessus dessous : l'huile noire jonche tous les ponts et couvre tout de son odeur nauséabonde. A l'heure du repas, je suis abasourdi de voir deux enseignes parfaitement nus qui viennent s'asseoir à table. Leurs yeux et leurs cheveux sont encore encrassés d'huile, malgré les massages vigoureux auxquels ils ont eu recours. Quatre hommes qui ont perdu beaucoup de sang sont placés dans les couchettes des officiers. Nous apprenons que tous les officiers qui se trouvaient sur le gaillard d'avant au moment de l'explosion ont péri.

2 heures 10 p.m.

Le commandement appelle. Cinq navires signalés. Plus tard ils sont identifiés : des unités britanniques, des corvettes qui font les signaux correctement. A 9 heures, à la lumière d'une lune intermittente, l'officier de quart avise une silhouette sombre qui pourrait être celle d'un sous-marin à la surface. Cinq obus à fusée sont tirés. Sur l'horizon éclairé se profile encore une corvette britannique.

1 Novembre 1941

Je suis réveillé à 5 heures par des détonations lointaines de charges de profondeur. Sur le pont, je m'aperçois que trois destroyers britanniques nous ont rejoints pendant la nuit. A 6 heures, branle-bas de combat. Nous devons affronter l'aube dangereuse. A 8 heures 15, nous quittons le convoi, qui est désormais sous la protection de son escorte britannique, et mettons le cap vers le nord. A 11 heures 10, le destroyer qui nous accompagne met son pavillon en berne et lance à l'eau les morts du « Reuben James » qui furent recueillis hier.

Deux rescapés nous apprennent qu'ils sont les seuls survivants parmi les hommes qui se tenaient sur l'avant du « James ». L'un, un quartier-maître, fut projeté, au moment où la torpille éclata, à quelques mètres de lui. Ensuite, lorsque la soute aux munitions sauta, il fut lancé dans l'air et plongea dans la mer à une assez grande distance du navire. L'autre, un sous-officier, se trouvait sur l'escalier extérieur du gaillard d'avant : il fut lancé dans l'eau. Les autres périrent instantanément.

2 Novembre 1941

A 6 heures 10, je monte sur le pont. A 6 heures 50, les signaux rapportent qu'un navire à l'avant a établi le contact. Au même instant nous avisons un deuxième sous-marin. Le téléphone s'anime : « Une torpille se dirige vers votre proue. » Le destroyer frémit et vire : un sillage d'écume passe au long de son flanc. Un éclair s'élève du pont arrière. Pendant un dixième de seconde je crois que nous sommes touchés. Mais c'est la déflagration des canons anti-sous-marins qui sont mis en action. Ils envoient leurs engins de mort dans la mer. Le tir s'accélère. Le téléphone sonne : « Signalez endroit exact de l'action par colonne de fumée. »

Comme nous nous apprêtons à obéir, une torpille passe à 30 mètres de notre poupe. C'est la morsure du cobra, inattendue et terrible. Qui frappe le premier gagne, dans cette bataille de destroyer contre sous-marin. « Huile à bâbord », signale l'homme de garde. Nous changeons légèrement de route. Une tache d'huile s'élargit sur la mer grise. Le téléphone transmet encore des ordres : « Rejoignez le convoi. »

« Le « Reuben James » vire sur le bâbord. A quelque distance de sa poupe, des colonnes blanches d'écume jaillissent très haut. »

3 Novembre 1941

A 6 heures 40 l'alerte retentit pour la dernière fois, et je grimpe sur la passerelle. Une lune pâle est à moitié enfoncée dans les flots noirs. 10 heures 10. « Terre ». Nous apercevons une montagne qui semble jaillie de la mer. La côte de l'Islande se précise, et ses montagnes, dominées par un cône de 800 mètres couvert de neige, apparaissent. Reykjavik s'étend indifférente, envoyant vers le ciel clair une nappe de fumée. Nous entrons dans la passe de Hvalfjordur.

Une unité britannique nous arrête au seuil des filets de protection contre les sous-marins. Pendant une heure nous assistons au lent défilé d'un convoi gardé par des destroyers anglais camouflés étrangement. Puis c'est notre tour. Nous franchissons l'étroit passage, et venons nous ancrer à l'ombre des montagnes. La nuit arctique se précipite sur nous et nous enveloppe. L'obscurité est complète. Seules les lueurs intermittentes des navires qui conversent par signaux pointillent de jaune le noir total.

l'énigme de Vichy

affecté à l'Ecole des Pilotes. Après avoir assumé, pendant un certain temps, un commandement actif, il alla suivre les cours de l'Ecole des Etudes Navales Supérieures. Aux examens, il obtint la première place et reçut les honneurs d'une mention spéciale.

De nouveau, il fut affecté au service de l'état-major de la Marine, et c'est ainsi qu'il se ménagea une entrée à la Rue Royale. Bientôt, Georges Leygues, ministre de la Marine, le nomma en qualité de chef de cabinet, et, à cette occasion, il fit une mention admirative et reconnaissante des « services exceptionnels » que Darlan avait rendus à la France, au cours de la Conférence Navale de Londres de 1930. Après avoir occupé son poste administratif pendant quelque temps, Darlan reçut son second commandement en mer. Il devint le chef d'une escadre de croiseurs. Finalement, en 1934, promu vice-amiral à l'âge de 51 ans, il assuma le commandement de la flotte de l'Atlantique, et se distingua d'une façon particulière aux manœuvres de 1935. Le 31 décembre 1936, le vice-amiral François Darlan devenait chef d'état-major de la Marine. Il devait conserver cette fonction jusqu'au moment de l'armistice. A partir du 6 juin 1939, il cumula sa charge avec celle de commandant en chef des forces navales françaises.

Le récit de la vie de Darlan, jusqu'au jour où il fit partie du gouvernement Pétain, ne présente rien de bien saillant, si ce n'est des promotions qui se sont suivies avec une rapidité assez rare en général, mais que les qualités exceptionnelles de l'officier paraissaient à première vue justifier.

Mais le 19 juin 1940 révéla un aspect inattendu du caractère de Darlan. Ce jour-là, il fit parvenir à la flotte un ordre personnel chiffré, demandant aux équipages de toutes les unités françaises de « continuer la lutte avec la dernière énergie ». Il assura à l'Amirauté britannique que, quoi qu'il pût arriver, la flotte française ne se rendrait jamais, mais qu'au contraire, les revers auraient pour résultat de lui insuffler une ardeur combattive accrue.

Vingt-quatre heures plus tard, il ordonnait la reddition, et s'engageait sur la voie qui devait le mener à la tête du gouvernement Pétain. C'est alors qu'un examen plus attentif de la carrière de l'amiral révéla un Darlan tout à fait différent. C'est alors qu'on se rendit compte que, malgré certaines périodes à l'apparence glorieuse, la vie de Darlan n'a pas été celle d'un soldat et d'un marin, mais avant tout celle d'un homme politique ambitieux. Il usa largement de l'influence familiale, car son père avait été ministre de la Justice et toutes les portes des milieux politiques lui avaient été largement ouvertes. Lorsqu'il eut obtenu de devenir chef de cabinet du ministre Georges Leygues, il sut manœuvrer avec une telle adresse, en s'assurant des contacts politiques précieux avec de puissantes personnalités, qu'il finit par obtenir le commandement suprême de la flotte. Il apprit à faire jouer toutes les ficelles de l'intrigue politique. Parfait marin de la Rue Royale, il ne passa sur mer que de très brèves périodes, juste nécessaires pour lui donner droit aux promotions qui lui furent distribuées avec largesse.

Dès son arrivée au ministère de la Marine, il s'attela fiévreusement à mettre en valeur sa propre personnalité. Avec l'appui du lieutenant D. P. Duvivier, chef impopulaire du Département Naval de la Presse, Darlan entreprit une campagne qui avait pour but de l'imposer à l'attention publique. Les journaux furent submergés de communiqués de presse émanant du ministère de la Marine, dans lesquels il était constamment fait mention du nom de Darlan. Bientôt, les principaux journalistes parisiens commencèrent à parler de lui comme du « cerveau » qui, dans l'ombre, pensait pour Leygues, l'homme qui avait modernisé la flotte française. Darlan avait sauvé la puissance française à la Conférence Navale de Londres. Darlan était le type parfait du vieux loup de mer qui fumait sa pipe et chiquait.

Lorsqu'il devint le second personnage de Vichy, il récompensa comme il se devait son auxiliaire fidèle. Jusqu'au dernier changement de ministère, Duvivier, capitaine de corvette, était chef du secrétariat privé de l'amiral, et continuait à s'occuper de la publicité de son patron : mais, désormais, il n'avait qu'à dicter, en maître incontesté de la presse française de France non occupée. C'est ainsi que les journaux de Vichy ne cessèrent pas un seul jour de prodiguer les louanges les plus enthousiastes à l'amiral Darlan.

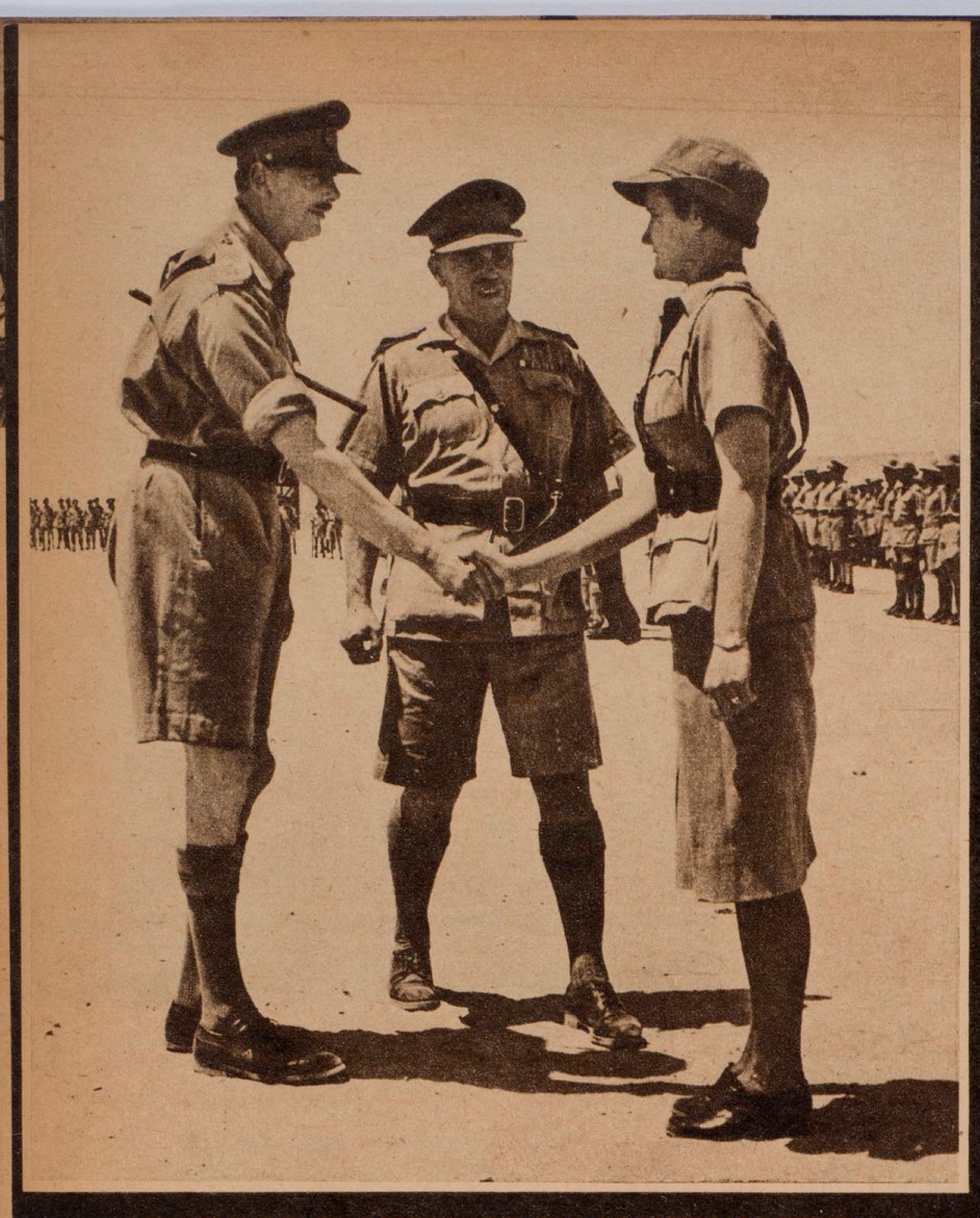
Au cours de sa présence à la tête du gouvernement, il ne cessa, par son attitude contradictoire, d'intriguer l'opinion publique française et mondiale. Ancien membre des Francs-Maçons anticléricaux, il demanda et ordonna la dissolution des loges maçonniques, et se targua d'être l'un des principaux soutiens du catholicisme français. Après avoir, en 1936, soutenu Léon Blum et le parti socialiste, il devint le champion de l'antisémitisme en France. Il ne faut donc pas s'étonner qu'après avoir été un partisan enthousiaste du plan Reynaud-Mandel pour le transfert du gouvernement en Afrique du Nord et la continuation de la lutte, il eut fait ensuite volte-face pour s'assurer une place au sein du triumvirat. Et c'est par dizaines que se présentent les questions à celui qui essaye de jeter un peu de lumière sur les causes premières des attitudes successives de Darlan. Pourquoi, pendant la nuit du 16 au 17 juin, Pétain le nomma-t-il ministre de la Marine ? Est-ce que les partisans de la capitulation craignaient qu'il n'ordonnât à la flotte de rallier les ports britanniques ? En l'associant au gouvernement, ils le privaient de sa liberté d'action. Est-ce que Darlan se rendit compte de cela ? Etait-il poussé par un vague sentiment de jalousie envers la flotte britannique dont le commandant était par la force des circonstances son chef ? Toute la conduite de Darlan est un mystère. Il avait donné sa parole de marin. Il avait juré que ni l'Allemagne ni l'Italie n'emploieraient une seule unité de la flotte française. S'il avait fait un seul geste, la flotte l'aurait suivi. Mais Darlan n'a pas voulu faire ce geste, et il préféra donner le signal de la capitulation.

Après le départ de Laval, en 1940, il sembla s'acheminer sur la voie des concessions sans réserves à l'égard de l'Allemagne. Mais jamais il ne donna un coup de barre clair et décisif à sa politique. Certains observateurs politiques se montrèrent pessimistes, en mettant en relief les profonds sentiments anti-britanniques que Darlan a exprimés à plus d'une reprise après l'armistice. D'autres, par contre, pensèrent qu'au contraire Darlan se servait de l'appât de la flotte française pour tenir la dragée haute aux exigences nazies, et tirer d'eux des avantages pour la France.

Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'il ne donna pas entière satisfaction à Berlin, puisque le Führer, mécontent de la réticence de Vichy, a exigé la consignation du pouvoir entre les mains d'un fidèle éprouvé : Pierre Laval. Mais l'amiral Darlan n'a pas été définitivement écarté par son successeur. Au contraire, il a vu sa position à la tête des forces vives de la nation confirmée par le nouveau président du cabinet. Darlan reste maître de la flotte française. Dans quelle direction emploiera-t-il son pouvoir ? Quelles conclusions concrètes peut-on tirer de sa dernière adresse à la nation française, lorsqu'il affirma que seuls les intérêts exclusivement nationaux lui tenaient à cœur ? Où place-t-il ces intérêts ?

Autant de questions, autant de mystères que seul l'avenir éclaircira.

Le Triumvirat qui, jusqu'à l'arrivée de Laval, dirigeait les destins de la France. De gauche à droite : le maréchal Pétain, M. Otto Abetz et l'amiral Darlan qui demeure la grande énigme de cette guerre.



LE DUC DE GLOUCESTER EN MOYEN-ORIENT

Le duc de Gloucester, frère de S.M. le Roi George d'Angleterre, de passage en Egypte où il visita les forces du Moyen-Orient, en train de féliciter une femme officier, membre du groupement des W.A.A.S., quelque part dans le désert.

Images



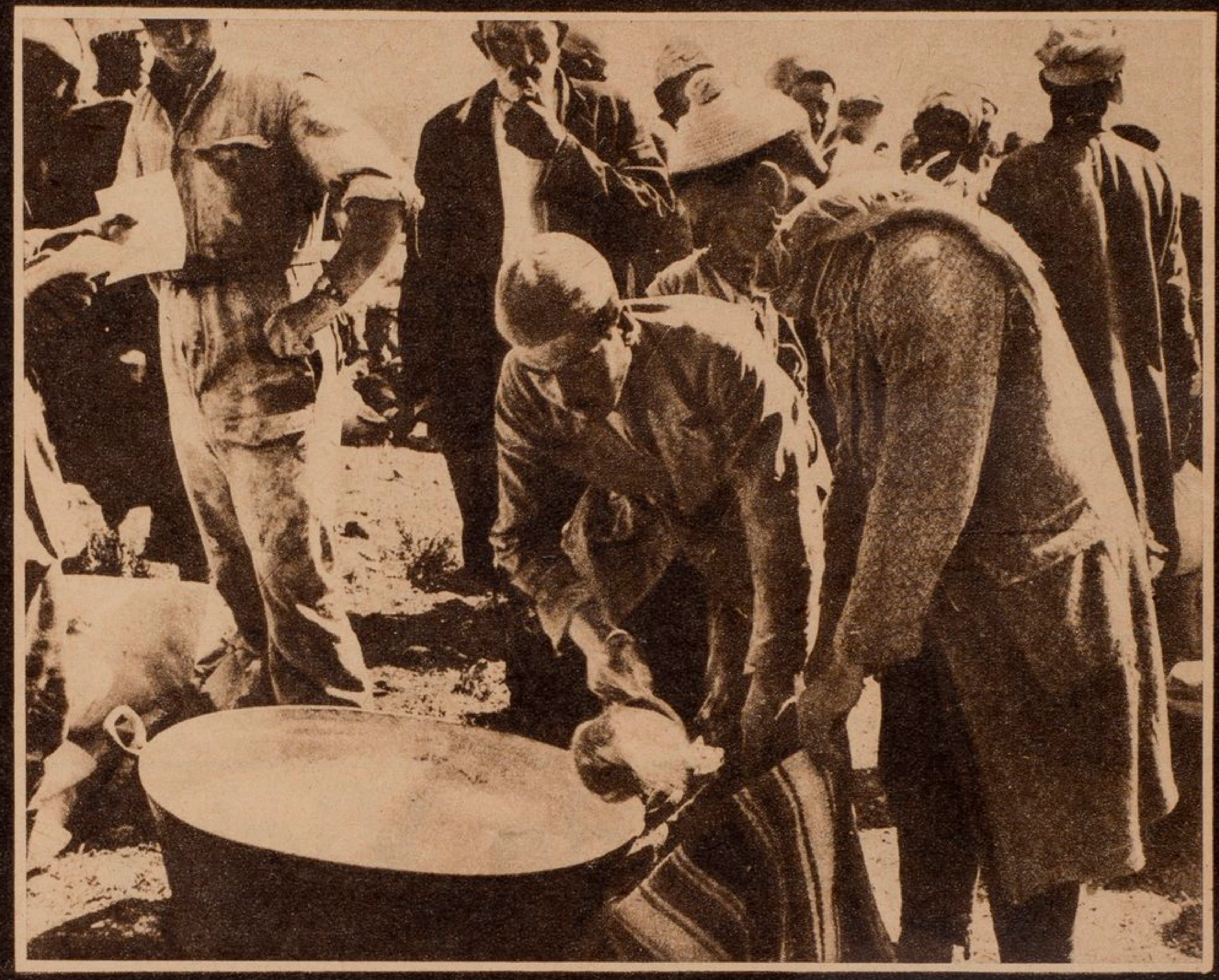
UN BANQUET EN L'HONNEUR DU PRINCE PAUL

Il y a quelques jours, S.E. Hassan Nachaat pacha, ambassadeur d'Egypte à Londres, offrait un banquet au Club Mohamed Aly en l'honneur du prince Paul de Grèce. A gauche, le major Randolph Churchill, fils du Premier britannique, et S.E. Hamdi Seif El Nasr pacha, ministre de la Guerre, en conversation avec S.A. le Prince Paul et S.E. Nachaat pacha.



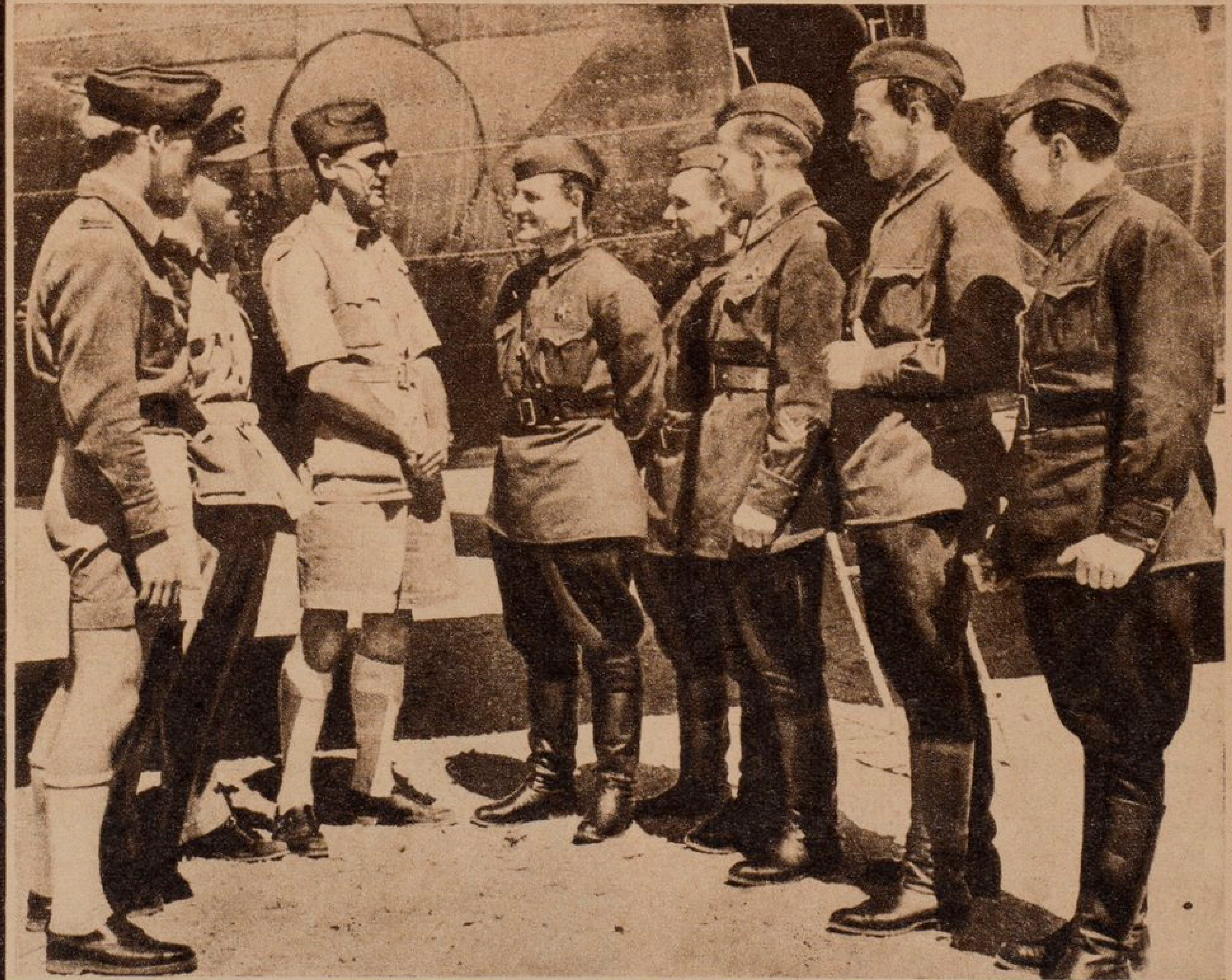
DES SKIEURS AMERICAINS S'ENTRAINENT

Les troupes américaines subissent, de toutes parts, un entraînement intensif. Voici une troupe de skieurs, attachés à un corps de parachutistes, escaladant, au cours de manœuvres, la région du mont Baldy.



DISTRIBUTION DE FARINE EN SYRIE

Deux tonnes de farine, fournie par la Croix-Rouge américaine, ont été distribuées à 406 familles kurdes vivant dans la Syrie du Nord, à Afrine, et une tonne à 206 familles d'El Hammam. Ces populations kurdes avaient émigré, lors de l'autre guerre, de Turquie en Syrie où elles s'étaient fixées depuis.



AVIATEURS RUSSES DANS LE DESERT

Des aviateurs russes, arrivés de Moscou, devisent, dans le désert, avec des officiers de la R.A.F. L'un des aviateurs rouges porte trois décorations. Une d'elles lui fut donnée en récompense de 500.000 kilomètres de vol sans accident. Avec ses compagnons il a pris part à plusieurs raids au-dessus de l'Allemagne.

Actualités

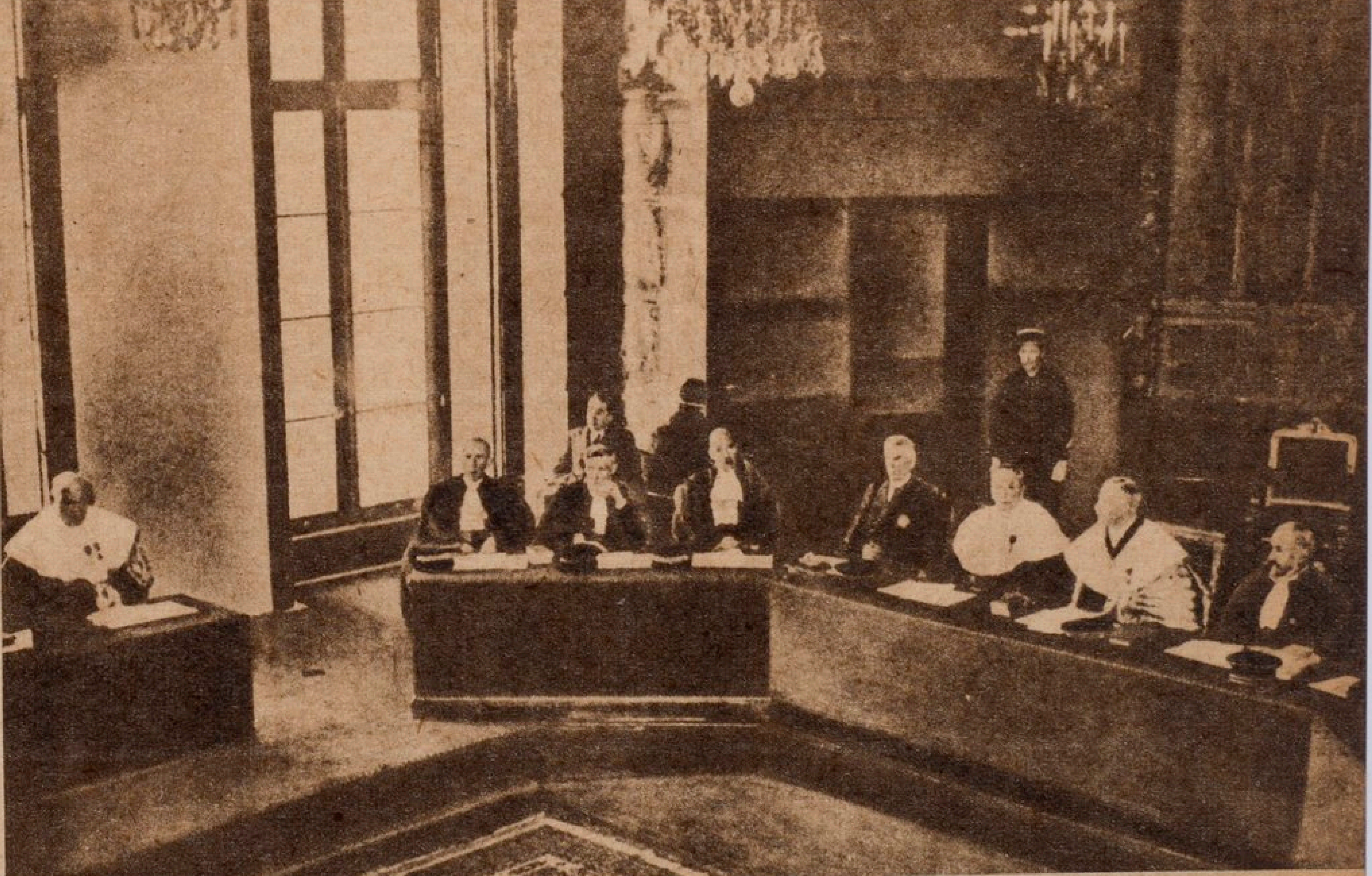
PATROUILLE EN MEDITERRANEE

De jour et de nuit, de nombreux destroyers britanniques patrouillent en Méditerranée, établissant une surveillance étroite contre le passage des navires ennemis. Voici des destroyers en patrouille filant à une vitesse maxima par grosse mer.



LE «V» DE LA VICTOIRE SUR TOUS LES FRONTS

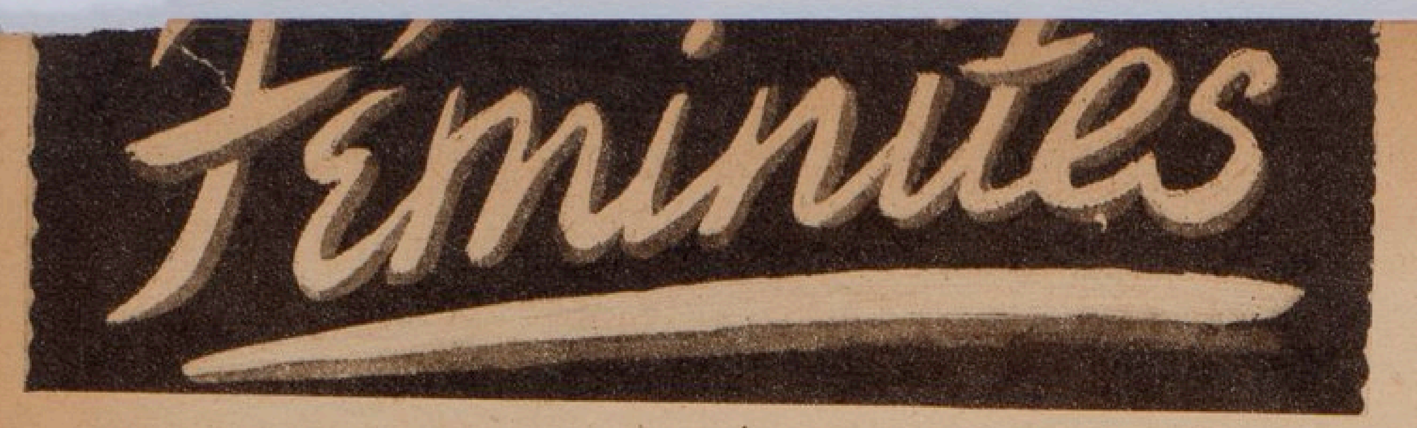
C'est à Honolulu que, pour répondre à la mode du « V », de jeunes recrues de la garde territoriale se font dessiner sur le front un « V » à l'encre noire après s'être rasé la tête à la tondeuse. La baïonnette que tient l'un des soldats n'est sans doute là que pour le pittoresque de la photo.





LA SUSPENSION DU PROCES DE RIO

Une séance du procès de Riom
a fait couler tellement d'encre
dont la suspension, pour supplém
d'enquête, a été ordonnée par
autorités françaises, sur l'insti
tion de l'Allemagne. Au-dess
huit des neuf juges de la C
Suprême appelés à statuer su
culpabilité des accusés. Ci-con
les abords de la Cour de R
étroitement gardés. Les mem
mêmes de la Cour doivent mon
patte blanche pour être admis d
l'enceinte du tribunal.





Est-ce que MON MARI M'EPOUSERAIT A NOUVEAU ?

En temps de paix, la vie se déroulait d'une façon agréable. Nous vivions des heures charmantes, d'autres moins attrayantes, mais dans l'ensemble nous jouissions d'une existence équilibrée et normale. Hélas! la guerre est venue bouleverser cette quiétude. D'autre part, la gravité des événements auxquels nous assistons nous induit, sans que nous nous en apercevions, à considérer de plus en plus les aspects sérieux et réels de la vie. En un mot, la guerre a pour résultat indirect de nous rendre meilleures. Dévouements, assistances aux œuvres de guerre ou de la croix rouge, nous ont presque radicalement transformées. Il s'ensuit que c'est d'un œil nouveau que nous considérons notre vie conjugale. Et, enthousiastes de contribuer dans la mesure de nos moyens au rétablissement d'une humanité meilleure, nous nous appliquons à devenir meilleures même dans les moindres actes de notre existence quotidienne. Et voici une question à laquelle, mesdames, vous avez toutes pensé au moins une fois :

— Si tout était à recommencer, est-ce que mon mari me choisirait quand même pour être la compagne de sa vie?

Si vous êtes à même de répondre par l'affirmative, cela voudra dire que vous êtes une femme intelligente, qui a su conserver l'affection de son mari, et éviter les mille et une contrariétés qui sont tellement déplaisantes pour le tempérament masculin.

L'homme porte en lui une capacité insoupçonnée de pardon. Vous pouvez commettre une action réellement mauvaise et répréhensible, faire quelque chose qui vous paraîtra impardonnable: vous verrez votre mari se tenir fermement à vos côtés, pardonner et ne plus jamais faire la moindre allusion à l'incident. Vous pouvez manquer de bon sens, faire preuve de stupidité même, vous lancer dans des crises de colère folle, hystérique: il demeurera calme, et au lieu de prendre ombrage de votre conduite, il essayera de vous venir en aide. Mais demandez-lui de vous apporter un objet quelconque de l'étage supérieur alors qu'il vient de descendre au rez-de-chaussée; lorsqu'il parle au téléphone, murmurez-lui à l'oreille ce qu'il doit dire et comment il doit répondre; attendez le moment où il se sera confortablement installé dans son fauteuil et où il aura allumé sa pipe pour lui dire: « Allons, chéri, je suis morte de fatigue et c'est l'heure de nous coucher.» Par de petites fautes de psychologie pareilles, dont les exemples pourraient se répéter à l'infini, vous risquez fort de détacher votre mari complètement de vous. Et le jour où vous vous rendrez compte qu'il a cessé de vous aimer, vous crierez au meurtre, vous proclamerez votre innocence à tous les vents, vous vous considérerez comme une victime.

Et combien de fois, lorsque votre mari parle, vous ingéniez-vous à l'interrompre? Même lorsqu'il raconte une histoire que vous connaissez mieux que lui et que vous pourriez conter avec beaucoup plus d'esprit, pour l'amour du ciel TAISEZ-VOUS! Il se sentira offensé et diminué d'avoir à baisser la voix pour vous céder la parole. Et vous-même, de quoi aurez-vous l'air sinon d'une femme agressive et violente?

Et aussi, tâchez d'être honnête avec vous-même lorsque vous chargez votre mari de vous apporter quelque chose ou de vous faire une commission. Certaines femmes font toujours précéder leurs demandes par ce préambule: « Je sais que cela te ferait plaisir de me rendre service: peux-tu aller m'apporter tel ou tel objet? » Imaginez-vous la réaction de l'homme qui accomplit une corvée et qui s'entend dire que cela doit à coup sûr lui plaire. N'est-il pas mieux de dire plus simplement: « S'il te plaît », ou bien : « Excuse-moi de te déranger »? Car, voyez-vous, ce sont ces petites hypocrisies qui ont le don d'exaspérer l'homme.

Avez-vous jusqu'à maintenant soutenu l'examen avec succès? Alors nous pouvons continuer. Que dire des femmes qui ne font que se plaindre de leur triste destin et geindre des mille et une souffrances qui les accablent? N'est-il pas préférable d'être honnêtement courageuse et d'affronter bravement la maladie ou les contrariétés? Dans ce cas, votre mari jugera qu'il ne fait jamais assez pour essayer d'alléger votre peine physique ou morale. Mais l'excès de pitié envers soi-même est une chose intolérable. Une femme qui, continuellement, récrimine, ou bien se plaint de ses maux, peut transformer en très peu de temps un amoureux parfait en une brute indifférente. Vous devez apprendre à le soigner, le dorloter lorsqu'il est malade, et à essayer de surmonter vos petits malheurs, si vous voulez que votre mari soit disposé à vous choisir comme épouse une seconde fois.

Un autre défaut qui exaspère particulièrement les hommes est celui de l'indécision. Monsieur demande:

— Quel film irons-nous voir? Ginger Rogers ou Gary Cooper?

— Cela m'est égal, celui que tu voudras, répondez-vous.

— Mais lequel préfères-tu?

— Comme tu voudras.

— Mais je t'ai demandé ta préférence.

— Je sais, chéri, mais quelle est la tienne?

Ce genre de discussion épuise littéralement un homme. Après tout, il sait parfaitement que vos préférences sont bien déterminées dans votre esprit et que vous finirez par aller voir le film qui vous plaît davantage. Alors à quoi bon ces détours et ces tergiversations ridicules?

Les hommes haïssent l'indécision sous toutes ses formes. Ils détestent les changements. Ils aiment prendre leurs repas à des heures régulières, et sont, pour la plupart, très conservateurs en ce qui concerne la qualité des mets qu'ils aiment absorber. Par le procédé de tâtonnements et d'élimination, ils arrivent à se constituer un mode de vie. En suivant fidèlement et logiquement le modèle d'existence qu'ils ont adopté une fois pour toutes, ils épargnent une quantité considérable de temps et d'énergie.

Souvenez-vous également que vous ne pouvez jamais porter atteinte à la dignité de votre compagnon, sans y laisser une bonne partie de la vôtre. Même si parfois il se laisse aller, en femme sage et aimante, vous devez l'aider à se retrouver. La femme qui arrive à faire en sorte que son mari se sente fier de lui-même ne perdra jamais son amour. Nous aimons toutes vivre avec ceux qui nous montrent qu'ils ont foi en nous et qui nous estiment. Cette simple vérité est la clé du succès dans toutes les formes des relations humaines, qu'il s'agisse d'amitié ou d'amour.

Savez-vous écouter votre mari? Lorsque votre bouche est close, non seulement vos oreilles, mais votre cœur également doit être ouvert. Il y a des femmes qui écoutent leurs maris avec la même indifférence que s'il parlait à un ruminant, lequel, de l'autre côté de la barrière, est absorbé dans son travail de mastication. Et, souvent, l'homme ne reçoit de sa femme, en guise de réponse, qu'un simple grognement.

La camaraderie parfaite, dans le mariage, est bâtie sur une appréciation mutuelle dans les petits détails, et le désir, la volonté de pénétrer dans la pensée du conjoint. Ces petites attentions ne sont pas possibles si votre attitude, lorsque votre mari vous parle, est celle d'une sourde.

Rien n'est aussi satisfaisant qu'un mariage heureux, et son succès dépend en grande partie de votre coopération. Le mariage est un jeu qu'on ne peut pas jouer seul. C'est à vous d'en faire un succès ou un échec lamentable.

VOUS PORTEZ-VOUS BIEN *pour votre âge ?*

« Il n'y a plus de jeunesse ». « La jeunesse tend à disparaître ». Telles sont les observations faites par les personnes âgées qui ajoutent : « A mon époque, on était jeune à tout âge. On demeurait souple, pleine d'entrain, de joie de vivre, et l'on se portait bien jusqu'à 60 ans. Tandis que les soi-disant jeunes d'aujourd'hui se fatiguent pour un rien, ont une complication à la suite du moindre bobo, donnent toujours l'impression qu'elles sont de vingt ans au-dessus de leur âge véritable. »

A un certain point de vue, et n'en déplaise à mes nièces, je trouve que ces personnes ont raison. La jeunesse moderne tend à se « rouiller » quelque peu et, si elle ne se met pas en tête de changer certaines manières de vivre, il n'y aura bientôt plus de jeunes.

Pourquoi les femmes modernes passent-elles leur temps à boire des cocktails et des whiskies ? Ne savent-elles pas que cela leur enlève une bonne dose d'énergie physique ? A quoi servent ces veillées tardives, ces retours à l'aube ? Beaucoup dormir est un facteur de bonne santé. Pourquoi ne pas se coucher à des heures convenables ?

Mais peut-être avez-vous une santé tout à fait normale ou, du moins, croyez-vous l'avoir ? Des médecins américains ont fait paraître la notice suivante en indiquant les exercices que chaque personne devrait pouvoir faire facilement à son âge.

Si vous avez de 15 à 25 ans

VOUS DEVRIEZ ÊTRE CAPABLE DE :



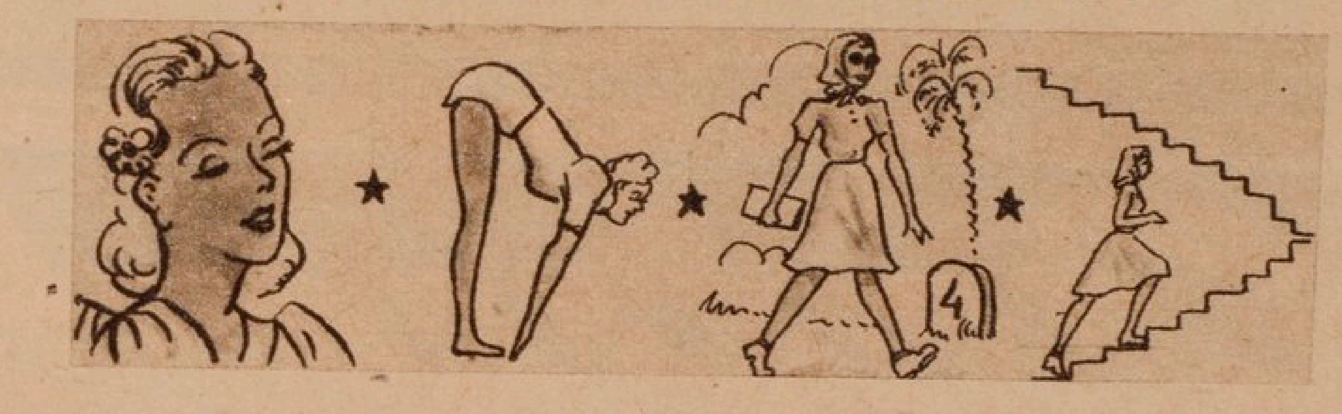
1. Mettre les deux paumes de vos mains bien à plat sur le sol, et cela sans plier les genoux. Cet exercice, s'il est facilement exécuté, prouve que vous avez une taille très souple et que vous êtes en pleine forme.

2. Marcher cinq kilomètres sans vous sentir absolument éreintée. Vous devriez avoir ce que les professeurs de culture physique nomment une « heureuse fatigue » qui ne vous enlèverait ni votre joie de vivre ni toute votre énergie.

3. Etre en état de monter trois étages sans perdre votre souffle et, aussi, sans avoir des battements de cœur. Cela devrait être plutôt un petit exercice et non pas une corvée. Montez-les d'un bon pas régulier et rapide.

Si vous avez de 25 à 35 ans

VOUS DEVRIEZ ÊTRE CAPABLE DE :



1. Toucher la terre juste devant la pointe de vos orteils, et cela sans plier les genoux. Cet exercice devrait se faire sans que vous sentiez un tiraillement dans le dos et dans vos jointures.

2. Marcher quatre kilomètres sans être fatiguée, mais en prenant cinq minutes d'arrêt quelque part. Si vous faites votre footing d'une manière appropriée et en portant de bonnes chaussures, vous devriez vous sentir pleine de vie lorsque vous aurez fini.

3. Grimper deux étages sans être essoufflée et sans avoir des palpitations. Cependant, vous pourriez prendre deux minutes de repos entre le premier et le second étage. Deux minutes, pas plus!

Si vous avez de 35 à 45 ans

VOUS DEVRIEZ ÊTRE CAPABLE DE :



1. Toucher vos orteils avec la pointe de vos doigts et sans plier vos genoux. Pour être sûre que vous êtes en forme, voyez si le sang n'afflue pas trop à votre visage. Si oui, c'est mauvais, vous devriez surveiller votre tension artérielle.

2. Marcher trois kilomètres sans vous fatiguer, mais en prenant toujours dix minutes de repos. Si vos genoux ou vos chevilles vous font mal, attention, les varices ou le rhumatisme vous guettent, soignez-vous rapidement.

3. Grimper deux étages sans perdre le souffle et sans avoir des crampes au cœur. Mais, comme ci-dessus, vous pouvez prendre deux minutes de repos entre le premier et le second étage. Respirez bien à fond et très régulièrement.

ANNE-MARIE

LE LAIT

ce grand bienfaiteur de la beauté et de la santé

J'ai souvent remarqué, d'après les lettres que je reçois de mes lectrices, que toutes me demandent des moyens de soigner et d'embellir leur teint et, aussi, d'améliorer l'état général de leur santé. Elles s'imaginent que, pour acquérir une peau jeune et fraîche, devenir parfaitement saines et bien portantes, elles devront avoir recours à un tas de traitements aussi coûteux que compliqués.

En ce faisant, elles semblent oublier que la nature nous a donné un grand ami et bienfaiteur de la santé et de la beauté : le lait. Ce liquide a été quelque peu négligé dans certains pays et ses vertus curatives dédaignées. Mais, en Amérique, pays des jolies femmes par excellence, le lait est toujours à l'honneur.

Jamais une fille de l'Oncle Sam ne commencera sa journée sans avaler un grand verre de lait. Le soir, avant d'aller dormir, elle en reprendra une quantité égale. Et l'on s'étonne, après cela, que les Américaines aient des peaux parfaites ?

Déjà, dans la plus haute antiquité, Cléopâtre buvait trois grands gobelets de lait par jour. En outre, pour conserver à sa peau cette souplesse et cette fraîcheur qui firent l'admiration de tous, elle prenait également des bains de lait.

Voici pour vous toutes, chères lectrices, des moyens pratiques d'employer le lait pour améliorer votre beauté et votre santé.

Si vous êtes maigre :

Au lieu de passer vos journées à vous lamenter sur vos salières et vos os saillants, buvez donc, matin et soir, un grand bol de lait glacé. Couchez-vous ensuite pendant une demi-heure et détendez-vous complètement. Non seulement, au bout de quelques semaines de ce traitement, vous aurez gagné 3-4 kilos, mais vos nerfs crispés et votre mauvaise humeur (causés par votre maigreur) disparaîtront comme par enchantement.

Si vous manquez de calcium :

Cette déficience est cause de l'extrême fragilité de vos ongles et de nombreuses caries dentaires. Si donc vous voulez avoir des mains parfaites, sans ongles friables et striés et un sourire qui ne découvre pas des dents pourries ou noircies, buvez également deux verres de lait, mais à condition que celui-ci soit tiède. Vous pouvez, si le lait tiède vous incommode, y incorporer un jaune d'œuf qui lui enlèvera cette odeur particulière que beaucoup de personnes ne peuvent pas supporter.

Si vous vous surmenez au travail :

Au lieu de grignoter n'importe quoi dans vos moments de loisir, faites ceci : prenez, à dix heures du matin et à quatre heures de l'après-midi, un sandwich de salade verte que vous aurez préparé chez vous. Mangez un fruit quelconque : mandarine, orange, banane, etc... Puis buvez un verre de lait froid. Vous vous étonnerez de voir que vous êtes deux fois plus résistante que jadis. Vous travaillerez sans vous fatiguer et ne serez jamais découragée ou de mauvaise humeur.

Si vous êtes une sportive :

Le soleil de l'été commence à brûler la peau. Aussi, après une journée en plein air, il sera bon de lotionner votre visage avec un tampon d'ouate trempé dans du lait tiède. Si vous sentez que votre teint est vraiment abîmé par le soleil ou le vent chaud, mélangez une tasse à thé de lait chaud et une cuillerée à soupe d'huile d'amandes douces. Passez sur le visage et laissez sécher.

Si vous avez la peau sèche :

Achetez de la farine d'amandes ou de la poudre d'amandes que vous trouverez chez n'importe quel pharmacien. Mélangez une cuillerée à soupe de ce produit avec suffisamment de lait tiède pour former une pâte assez épaisse. Nettoyez votre peau avec une bonne crème à démaquiller ou, si elle est vraiment trop sèche, avec de l'huile d'amandes, puis étendez la pâte que vous venez de préparer. Couchez-vous pendant une demi-heure et détendez-vous. Enlevez ensuite la pâte avec de l'eau tiède et appliquez une lotion tonique.

Si vous avez la peau grasse :

Achetez un peu de levure, mélangez avec assez de lait pour former une pâte. Démaquillez-vous à l'eau et au savon et appliquez ce masque sur votre visage. Gardez une demi-heure. Enlevez avec de l'eau chaude et rincez enfin avec de l'eau froide, légèrement glacée.

Si vous avez des rides :

Trois cuillerées à soupe de miel, mélangées à une égale quantité de lait, formeront une espèce de pâte que vous appliquerez sur votre visage préalablement démaquillé. Gardez une heure. Restez couchée pendant ce temps-là. Enlevez à l'eau chaude et rincez avec de l'eau froide. Vous aurez un teint de lis.

* * *

Je vous conseille à toutes d'essayer ces traitements : ils sont faciles à suivre et ne vous coûteront que deux ou trois piastres. Je les ai essayés moi-même et ils m'ont donné des résultats tellement magnifiques que je ne saurai assez insister auprès de vous toutes pour que vous les essayiez aujourd'hui même.

ANNE-MARIE

EN QUELQUES LIGNES...

Même en lavant plusieurs fois, on ne peut jamais être sûre qu'une salade ne contient pas quelques bestioles indésirables. Il est pourtant facile de s'en assurer en pressant un citron dans l'eau qui sert à rincer. Cela ne nuit d'ailleurs aucunement à la saveur de la salade.

* * *

S'il vous arrive d'avoir un paquet de timbres ou d'étiquettes collés ensemble par l'humidité ou toute autre cause, posez dessus un fer chaud pendant quelques minutes et ils se sépareront sans dommage.

* * *

Voici un moyen d'utiliser une brosse à dents : elle vous servira cette fois-ci à nettoyer vos peignes. Pour cela, trempez-la dans une eau très savonneuse et passez-la sur le peigne. Celui-ci sera bientôt propre sans être abîmé par un contact trop prolongé avec de l'eau chaude.

* * *

Piquez vos épingles dans une savonnette que vous conserverez dans votre panier à ouvrage et ainsi celles-ci ne se rouilleront pas, si vous avez le malheur d'habiter dans une maison humide.

* * *

Pour enlever les taches de fruits, humectez l'endroit atteint, puis frottez avec du borax jusqu'à ce qu'il y ait une couche de pâte sur la tache. Laissez ainsi pendant cinq ou dix minutes, puis rincez à grande eau. La tache aura disparu magiquement.

* * *

Pour nettoyer des cadres dorés, battre en neige deux blancs d'œufs, y ajouter la moitié d'une cuillerée d'eau de Javel. Frotter les cadres avec ce mélange en se servant d'une brosse douce, insister aux endroits salis. Laisser sécher sans essuyer.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Ce que vous me racontez à propos de votre état d'esprit m'a causé beaucoup de peine. Alors quoi ? Ma cousine est amoureuse, ma cousine a des soucis, ma cousine ne sait quelle décision prendre devant le parti qui, du jour au lendemain, a demandé sa main ? Cependant, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tout d'abord vous aimez et l'on vous aime. Quoi de plus merveilleux ? Ensuite, le jeune homme répond d'une façon parfaite à votre idéal. Magnifique ! Troisièmement, il jouit d'une situation aisée, possède toutes ses dents et une santé à toute épreuve. Il me semble que voici réunies des qualités suffisantes pour assurer un bonheur parfait dans votre futur ménage. Une chose cependant vous effraie, et c'est le mariage, car, autour de vous, vous ne voyez que ménages désunis, femmes déçues et hommes qui, pris dans le guêpier, se sont bien juré, si c'était à refaire, de ne plus jamais se laisser prendre.

Connaissez-vous la boutade : « Que de femmes sont, au lendemain de leur mariage, veuves du mari qu'elles s'étaient imaginé ! » D'autres pessimistes vont encore plus fort et ne ménagent pas leurs sarcasmes, parfois violents, contre les déceptions et les amertumes qui attendent l'un et l'autre des conjoints. D'autres encore s'étendent sur les relations indifférentes qui unissent les époux après seulement quelques années de mariage relativement heureuses.

N'écoutez ni ceux-ci ni ceux-là, ma charmante cousine, et laissez-vous aller à vos tendres illusions de jeune fille devant qui s'ouvrent les perspectives les plus agréables. Le mariage n'est pas toujours un poids et, s'il est des ménages qui se subissent, il en est d'autres qui, jusqu'à la fin de leurs jours, connaissent la plus douce sérénité et, comme Philémon et Baucis, voudraient, pour ne jamais se séparer, « l'un devenir tilleul et l'autre chêne ».

Le tout est de ne pas considérer le mariage comme une fin, mais, au contraire, comme le commencement d'une ère nouvelle dans laquelle la femme apportera sa collaboration la plus complète au ménage. Soins, tendresses, affection ne suffisent pas encore. Il faut que la femme ait sa part des désagréments comme des joies de son époux. Qu'elle soit pour lui une camarade et, surtout, une compagne dévouée prête à partager les plus mauvais jours comme elle a su prendre sa part des meilleurs. Que son mari ne représente pas seulement pour elle une source de commodités et un puits sans fond dans lequel elle pourra puiser jusqu'à l'extrême limite, mais un ami dont elle partagera les peines et saura lui être d'un précieux conseil dans les difficultés de sa carrière.

Il arrive bien souvent, je vous assure, que les discordes qui éclatent dans un ménage n'ont d'autre raison que le manque de compréhension de la femme dont la maladresse peut provoquer de bien sombres tragédies. Plus délicates et plus fines que l'homme, c'est sur vous qu'il doit s'appuyer, parfois, pour se relever d'une impasse difficile et sortir vainqueur de situations qui paraissent, de prime abord, inextricables.

Croyez-moi, ma cousine, le mariage n'a rien d'effrayant pour qui sait à l'avance ce qui l'attend. Les « oies blanches » de jadis ne sont plus de mise et nos jeunes filles modernes savent très bien le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans un ménage.

Soyez donc heureuse, parfaitement, complètement, et chassez de votre visage cette expression de mélancolie devant l'inconnu, source de vos inquiétudes.

Ne songez seulement qu'au bonheur qui vous attend et à celui que vous procurerez autour de vous et considérez le mariage, non pas comme un épouvantail, mais, bien au contraire, comme l'épanouissement complet du bonheur à deux.

Votre cousin

SERGE FORZANNES



Conseils à mes nièces...

A toutes :

Comme je ne puis répondre à plus de dix ou quinze nièces, dans chaque numéro d' « Images », je prie les impatientes d'attendre leur tour et de ne pas croire que je les oublie.

Nièce « Virginie »

Les questions que vous me posez n'étant pas de mon domaine, je vous prie d'écrire à mon confrère « Horatius » qui vous donnera tous les renseignements voulus. Pour ces verrues sur le visage et le cou, il existe un moyen de les détruire radicalement. Mais, pour vous donner de plus amples détails, il me faut vos nom, timbres et adresse.

Nièce « Françoise »

Voici la signification de votre nom : jugement basé sur une profonde observation des choses et des gens, intelligence pétillante et positive. Grand esprit pratique. Estime de soi. Loyauté envers les amies, esprit d'organisation. Optimisme.

Nièce « Bergamote »

Les fleurs cristallisées sont une décoration florale du plus joli effet. Mettez dans un récipient une quantité suffisante d'eau pour y plonger un bouquet de fleurs. Ajoutez autant d'alun que l'eau pourra en dissoudre. Suspendez le bouquet bien attaché dans cette eau d'alun que vous faites chauffer. Lorsque l'eau sera refroidie, des cristaux se seront formés sur le bouquet.

Nièce « Ménagère appliquée »

La ventilation même la plus active n'empêche pas les pièces nouvellement peintes de dégager une odeur très forte. Il y a un moyen bien simple d'atténuer cet inconvénient. Il consiste à placer dans la pièce un récipient contenant de la mie de pain. La mie de pain a la propriété d'absorber les vapeurs dégagées par la peinture fraîche.

Nièce « Que j'ai mal aux pieds ! »

Puisque, à la suite d'une longue marche, vous ressentez une vive douleur sous la plante des pieds, ayez recours au procédé suivant : humectez un morceau de savon avec de l'alcool ou tout simplement avec de l'eau-de-vie. Frottez avec ce savon la plante des pieds et lavez ensuite avec un linge trempé dans de l'eau-de-vie. Vous en éprouverez un soulagement immédiat.

Nièce « Elégante »

Les fourrures de teinte claire se nettoient efficacement de la manière suivante : étendez-les sur une table et, à l'aide d'une flanelle, frottez-les d'abord avec du son humecté d'eau chaude. Frottez ensuite avec du son sec au moyen d'un tampon de mousseline et puis avec de la magnésie. Brossez vivement, toujours dans le sens du poil.

Nièce « Tachée »

Ces taches sur votre visage peuvent être guéries si elles sont convenablement soignées. Je ne puis, à mon grand regret, vous indiquer ici un bon institut de beauté. Mais, si vous m'envoyez vos nom, timbres et adresse, je pourrai vous tirer d'embarras.

Nièce « Embarrassée »

La place étant très limitée, je ne puis répondre à plus de deux ou trois questions, et vous m'en posez six... Pour votre piano, faites venir un bon accordeur et puis remplissez de petits sachets de naphtaline et éparpillez-les à l'intérieur de l'instrument. Cela chassera les mites. Pour vos pieds, trempez-les, aussi souvent que vous le pouvez, dans de l'eau chaude dans laquelle vous aurez fait dissoudre quelques cristaux de potasse. Pour votre taille, le poids idéal est de 49-50 kilos.

Nièce « Karima Z. »

Mais oui, épousez donc ce jeune homme qui, j'en suis certaine, saura vous donner tout le bonheur que vous attendez du mariage. Vous le connaissez bien, vous l'aimez et, de plus, vos parents ne voient aucun obstacle à cette union, pourquoi hésitez-vous ?

Nièce « American Girl »

Vous pouvez m'écrire en anglais, je connais très bien cette langue. Vous devez voir ce jeune homme tout de suite et tout lui avouer. Votre conduite a été vraiment déplorable, mais, puisque vous la regrettez, je ne puis que vous dire une seule chose : ne recommencez plus.

Nièce « Ginette K. » (Deir-ez-Zor)

Pour votre taille, vous devriez peser tout au plus cinquante kilos. Faites de la culture physique, de la marche, jouez au tennis, si vous le pouvez, cela vous aidera à perdre ces kilos indésirables. Pour vos cheveux, vous devrez attendre quelques semaines et retourner ensuite chez votre coiffeur qui, avec un rinçage spécial, vous rendra votre teinte de jadis.

Nièce « Scarlett »

Achetez deux haltères en fer de 500 grammes chacune et faites chaque matin des exercices de gymnastique qui fortifieront votre poitrine et lui rendront sa fermeté. Tous les exercices classiques sont bons.

TANTE ANNE-MARIE

Délassons-nous

JEU DE SOCIETÉ

LE JEU DES CONJONCTIONS

Chaque joueur écrit sur une feuille de papier une phrase quelconque qui doit se terminer par une conjonction de subordination (afin que, pour que, de telle sorte que, etc...).

Il plie son papier de manière à ce que l'on ne voit que la conjonction. Il le passe à son voisin qui passe le sien au suivant... etc... Le voisin écrit une phrase construite d'après le mode voulu par la précédente conjonction et qui doit se terminer par une conjonction. Lorsque chaque joueur a inscrit une phrase dans les conditions requises, on développe les papiers, et le résultat est souvent fort amusant, les phrases n'ayant naturellement aucune suite, puisque les sujets les plus divers ont été traités.

LES DEUX « BUS »

Pour rentrer chez nous du village voisin, il y a deux lignes d'autobus concurrentes, le R et le G, qui passent chacun cinq fois par heure, à intervalles réguliers. Mon frère et moi préférons le R qui est plus confortable et qui passe à notre point de départ à 13 h. 47. Mais après avoir pris un café, nous nous sommes aperçus que nos montres étaient toutes deux arrêtées et nous ignorions l'heure qu'il pouvait être.

— Nous prendrons le premier bus qui passera, dis-je, et j'ai bien peur que ce soit un G.

— Non, répondit mon frère ; il y a exactement deux chances contre une que ce soit un R.

Etant donné que mon frère avait raison, à quelles heures le G passe-t-il à notre point de départ ?

A L'ENDROIT ET A L'ENVERS

On donne les mots :

Art — cane — bec — site — léger.

Placer ces mots dans un certain ordre sans laisser d'intervalles entre eux. Si on partage alors cette suite en quatre tranches convenablement, en lisant à l'envers, de droite à gauche, on aura quatre mots nouveaux.

SACHONS DISCERNER LE VRAI DU FAUX

Chacune des phrases suivantes, numérotées de 1 à 6, contient une affirmation exacte... ou inexacte. A vous d'exercer votre perspicacité pour dépister les erreurs. Soulignez d'un trait le mot *exact* ou *inexact*, s'il vous semble juste, et vérifiez ensuite — mais pas avant — à la fin de la rubrique, si vous avez trouvé juste.

1. Tous les acides ont une action néfaste sur les yeux. La pupille ne doit donc jamais être mise en contact avec un acide.
   Exact. *Inexact.*
2. Il n'y a pas, dans le monde entier, des hommes dont la chevelure se compose du même nombre de cheveux.
   Exact. *Inexact.*
3. Dans toute l'étendue de l'U.R.S.S., les classes des écoles sont faites en plus de cinquante langues différentes.
   Exact. *Inexact.*
4. Le tarot est un légume qui croît surtout dans les régions froides.
   Exact. *Inexact.*
5. Les chutes du Niagara ne sont pas les plus grandes cataractes du monde. Les chutes d'eau les plus gigantesques se trouvent en Amérique du Sud.
   Exact. *Inexact.*
6. Le *caribou* est un proche parent du daim.
   Exact. *Inexact.*

SOLUTIONS

LES DEUX « BUS »

Pour qu'il y ait deux chances contre une que le R passe avant le G, il faut que l'intervalle entre le G et le R soit le double de celui entre le R et le G.

Or, l'intervalle entre deux G consécutifs est 12 minutes. Donc R passe 8 minutes après G et G 4 minutes après R.

Et puisqu'un R passe à 13h.47, un G passe à 13 h. 51. Et les autres passages de G ont lieu à 3, 15, 27 et 39 minutes après l'heure.

A L'ENDROIT...

Léger, cane, site, bec, art.
Trace, bêtise, nacre, gel.

SACHONS DISCERNER...

1. *Inexact.* L'acide borique est employé comme traitement dans certaines maladies des yeux. 2. *Inexact.* Car la chevelure la plus fournie ne compte guère plus d'un million de cheveux et il y a, sur le globe, environ deux milliards d'êtres humains. 3. *Exact.* 4. *Inexact.* Le tarot n'est pas un légume, mais un jeu de cartes. 5. *Exact.* 6. *Exact.*

L'ENCRE INVISIBLE

Si vous voulez jouer un petit « tour » à l'un de vos amis ou tout simplement vous amuser, essayez d'écrire avec, comme encre, une solution très faible de nitrate de cuivre. Prenez toutefois la précaution de vous servir d'une plume et d'une feuille de papier très propres. Laissez sécher quelques minutes et l'on ne verra plus rien sur le papier.

Par contre, et au grand étonnement de vos amis, si vous mettez la feuille de papier au-dessus d'une flamme (pas trop près), les caractères que vous avez écrits apparaîtront au bout de quelques secondes, ils seront d'une couleur rouge.

Vous pouvez d'ailleurs réaliser la même petite expérience en faisant de l'encre avec une teinture de limaille de fer. Faites cette teinture assez faible pour que, lorsque vous écrirez, vos caractères soient invisibles. Il ne sera possible de lire ce que vous avez écrit que si l'on presse la feuille de papier entre deux morceaux de papier buvard ayant trempé dans du thé très fort. Comme précédemment, la feuille de papier et le buvard doivent être parfaitement propres pour que l'expérience réussisse.

GALIMATIAS

Fuyez, comtesse, vous trouverez à la grille du parc deux chevaux tout sellés ; en voici la clé !

* * *

— Vous souffrez ?

— Oui, c'est ma dent de sagesse qui me rend fou.

L'UTILISATION D'UNE CAROTTE

Prenez une grosse carotte que vous couperez du côté de la racine. Ensuite, creusez-la pour qu'elle puisse contenir une certaine quantité d'eau. Prenez trois petits bouts de bois un peu plus gros que des allumettes et enfoncez-les en triangle dans la carotte, côté du cœur pour qu'elle tienne debout. Ceci fait, remplissez la cavité avec de l'eau et posez un oignon de jacinthe dessus. Au bout de quelques semaines, la jacinthe aura poussé et fleurira.

Mais les feuilles de la carotte pousseront également et, chose curieuse, ces feuilles pousseront en remontant tout autour et formeront un joli vase de verdure.

NOS CONTES

LA CROIX DE FER

Nuit noire sur une mer calme. L'océan, épuisé par les soubresauts gigantesques dont il a été bouleversé pendant quatre jours, s'est endormi sous la fraîche caresse de la brise. Dans un ciel pur de nuages, les astres se mirent dans la surface tranquille de l'eau.

Un long cigare d'acier, qui semble avoir été posé avec précaution sur la surface liquide, se laisse emporter par un lent et mystérieux courant de fond. C'est un sous-marin. U-24 de la marine du IIIe Reich. 32 hommes d'équipage, commandés par le capitaine Glucke.

Accoudé au rebord de la passerelle minuscule qui borde la tourelle, le capitaine bavarde avec son second.

— Cette guerre verra notre triomphe. Et savez-vous pourquoi nous serons vainqueurs ? Parce que la jeunesse forgée par notre Führer a été désintoxiquée du sentimentalisme enfantin dont elle était empoisonnée. Finis les attendrissements devant un coucher de soleil. Il n'y a plus de place pour n'importe quelle forme de « Gemutlichkeit » dans le cœur d'airain d'un national-socialiste. Ah ! Que n'avions-nous un Hitler pendant l'autre guerre ! Nous serions déjà les maîtres du monde.

Depuis vingt ans, le capitaine Glucke fait partie de la marine de guerre allemande. Le jour de septembre 1939, où Glucke apprit la déclaration de guerre et reçut l'ordre d'appareiller, son cœur bondit de joie à l'idée qu'il allait finalement pouvoir servir son Führer.

A partir de ce jour, ce fut la grande aventure. Les longues croisières dans les eaux bleues de l'Atlantique. Les émotions de la chasse à l'homme. Le goût âcre de chaque victoire. La satisfaction de voir dans les prismes du périscope des bateaux qui s'engloutissent à jamais dans le grand océan. La joie fébrile de jouer à cache-cache avec la mort, lorsque les charges de profondeur déchirent des tonnes d'eau et font vibrer l'étroit fuseau d'acier jusqu'au tréfond de sa coque. Le plaisir de passer quelques heures de la nuit à faire le bilan des victimes.

Depuis le commencement de la guerre, le sous-marin de Glucke a effectué plus de huit croisières. Il a parcouru dans tous les sens la grande nappe qui sépare le vieux monde du nouveau. Sur son passage, il a détruit, anéanti onze navires ennemis.

— Je ne donnerai pas l'ordre de rentrer, si nous ne complétons pas la douzaine, déclare le capitaine à son second.

— Heil Hitler ! clame le subalterne.

Il quitte son supérieur, dont l'esprit est entièrement absorbé par les rêves de victoire.

La nuit fait lentement place à l'aube.

Le capitaine Glucke se dresse. Sa voix éclate comme un éclat de fouet :

— A vos postes !

Les hommes se figent au garde à vous. Ils claquent des talons et, comme des automates, avancent un à un vers la tourelle.

— En bas !

Le hublot s'abat avec un bruit sec. Entre les hommes et le monde extérieur, des parois d'acier résistent à l'insistance pressante de l'eau.

— Sud, sud-est, 32, quatre nœuds !

L'ordre s'éparpille à travers les compartiments étanches, colporté de bouche en bouche.

Les moteurs ronronnnent. Lentement, le submersible s'incline sur l'avant et démarre.

— Stabilisez à 8 mètres.

— A huit mètres, Yawhol !

— Communiquez position !

Assis devant son appareil transmetteur, l'opérateur de radio manipule son émetteur. Sa main sautille. Il s'immobilise. Une espèce de sifflement en pointillé perce le silence et couvre les froufroutements des pistons. La base transmet des instructions.

— Position communiquée, Kommandant. Attendons les ordres !

Glucke fait un signe de tête. Puis il s'adresse à son second :

— Je vais m'étendre un peu. S'il y a du nouveau, vous m'appellerez.

— Yawhol, Kommandant.

Le submersible continue son glissement lent à travers l'eau.

Soudain, la radio parle : trait, trait point ; point trait point ; point trait trait point... une phrase entière s'égrène. L'opérateur griffonne au fur et à mesure les mots qu'il traduit directement. Le second s'empare du message et se précipite vers la cabine du capitaine.

— Voici de quoi compléter ma douzaine ! s'écrie Glucke radieux. Un bateau qui vient vers nous est signalé par une patrouille de nos appareils de reconnaissance. Un transport vraisemblablement. Ce sera un travail facile et agréable.

Il est déjà dans le compartiment central.

— Remontez à 4 mètres. Périscope dehors !

Avidement, il saisit les manches de l'appareil, et incruste ses yeux brillants dans le double oculaire.

— A vos postes de combat ! Lieutenant, communiquez avec la chambre des torpilles.

Dans le fuseau mouvant, tout s'immobilise. Hommes figés, regards fixes. Doigts crispés sur les leviers, concentrant toute leur énergie.

— Bâtiment à tribord, mille deux cents mètres ! glapit le capitaine avec un tremblement dans la voix. Vapeur de commerce. Regardez !

Il cède pour un instant la place au second. Celui-ci observe et parle :

— Nationalité britannique.

— Naturellement, voyons, ne sont-ils pas maîtres des mers ?

Glucke se sent d'humeur à plaisanter. La proie est là, rien ne pourra la lui arracher.

— Kommandant ! s'écrie le second. C'est un bateau-hôpital. J'aperçois de grandes croix rouges sur le flanc du vaisseau.

— Je ne connais qu'une sorte de croix, répond froidement le capitaine. C'est la croix gammée, notre svastika.

Glucke reprend position devant le périscope.

— Machines, à toute vitesse !

Lentement, il dirige l'objectif de l'appareil de façon à suivre l'ennemi.

— Machines, stop !

— Chambre des torpilles : parez !

— Parés ! répond le second qui a transmis l'ordre dans le téléphone.

— Parez, torpille une... prêts... FEU !

L'engin part avec un déchirement, comme si c'était une partie même du sous-marin qui se détachait.

— Torpille deux... prêts... FEU !

Un deuxième fuseau s'élance à la poursuite du premier.

Dix secondes, et puis deux déflagrations sourdes, se suivant à peu de distance, arrivent jusqu'au sous-marin. Glucke, qui ne quitterait pas sa place au périscope pour tout l'or du monde, est défiguré par la joie. Il a vu deux gerbes d'eau immenses se soulever en deux points de la coque du navire. Il a vu deux flammes géantes qui ont illuminé le champ ensoleillé de sa lunette. Il a vu le grand bateau se coucher lentement sur le flanc, éventré, blessé à mort. Il a vu de petits êtres fourmillants promener dans tous les sens leurs silhouettes noires et minuscules. Il a assisté à la fin.

Les flots ont ouvert leurs bras accueillants au grand navire qui s'engouffre. Ensuite, le grand tombeau liquide s'est refermé, et, sur la surface polie d'une mer immobile, seuls quelques débris parsemés rappellent ce qui était encore il y a quelques minutes, une ville flottante peuplée d'êtres vivants.

Prudent, Glucke tourne sur lui-même avec son périscope. Les bateaux de l'escorte ne doivent pas être loin. En effet, deux, trois panaches de fumée annoncent leur présence.

— Rentrez périscope ! A quarante mètres ! Machines, à toute vitesse ! La barre à gauche, toute !

Docile, le sous-marin obéit. Le pirate se dépêche d'aller se mettre en sûreté dans le monde sous-marin plein de mystère et d'inconnu. Tout à coup, il est secoué fortement. Il danse une gigue effrénée. Les lumières clignotent. Les charges de profondeur fouillent la mer en tonnant.

— Plongez par le fond !

Le submersible descend plus avant. Un raclement rude annonce que le fond est atteint.

— Arrêtez moteurs !

L'aiguille de la grande montre continue sa petite vie à part. Elle tourne, elle tourne, et à chaque tour elle entraîne sur une partie de la circonférence la petite aiguille encore plus nonchalante. Les heures passent. Les détonations persistent.

— Ils ne lâchent pas prise facilement, maugrée Glucke.

Mais, dans son for intérieur, il est quand même satisfait. Il a eu sa douzième victime. C'est un exploit unique. Cette date 10 avril est un jour de fête. Son succès lui vaudra la Croix de fer de première classe. Et qui sait ? Peut-être le Führer lui-même tiendra à le décorer, lui, le capitaine Glucke, sans « von ».

Les heures passent, passent.

— Tournez moteurs !

Le sous-marin vibre. Lentement, très lentement, il remonte vers la surface. L'ennemi a dû abandonner la chasse. Ou bien est-il toujours à l'affût ? Dans quelques secondes on sera fixé.

Aucune présence de navire ennemi n'est visible alentour.

— Heil Hitler ! crie le capitaine.

— Heil Hitler ! répond en chœur l'équipage.

Puis vient l'ordre tant attendu :

— Vitesse de croisière. Le cap à l'Est. Nous rentrons.

* * *

Dix jours plus tard, l'U-24, commandant Glucke, rentrait à Kiel. Il était fiévreusement attendu. Un comité de réception s'apprêtait à accueillir dignement les héros de la mer.

— ...et pour avoir bien servi le Führer et la Patrie, vous serez à la prochaine promotion décoré de la Croix de fer de première classe.

* * *

Glucke franchit le seuil de sa demeure. Sa femme l'accueille avec amour, mais sans joie.

— Qu'y a-t-il donc ? Ne t'avais-je pas dit que ce serait un héros qui reviendrait ?

— Franz, notre Franz ! Il est parti pour l'Angleterre avec son bombardier et il n'est plus revenu.

Le choc est rude. Absorbé par sa guerre, Glucke avait presque oublié cet enfant de 18 ans qui s'était porté volontaire dans la Luftwaffe. Ses yeux embués de larmes regardent le portrait du Führer, accroché au-dessus de la cheminée, et y puisent la force.

— Notre fils est tombé pour la Patrie et pour le Führer. Nous devons être fiers de lui. Heil Hitler !

Mais la mère répond par un ricanement haineux. Elle ne peut pas glorifier le responsable de la mort de son fils.

— Mais peut-être est-il sauf, prisonnier, dit soudain Glucke. Je vais me rendre à Berlin. J'essayerai d'avoir des renseignements, la Croix-Rouge, que sais-je ? On me doit bien cela à moi ?

Des jours, un mois, des mois passent. Le capitaine Glucke s'apprête à partir pour une autre croisière. Il s'est adressé aux autorités pour avoir des nouvelles de son fils. On lui a promis de faire des recherches, mais il n'a rien vu venir.

Le jour de son départ, il reçoit une convocation. Il doit se présenter chez le secrétaire local du parti national-socialiste.

Le fonctionnaire le reçoit aimablement :

— Nous avons reçu des nouvelles. Je ne peux pas vous dire comment elles nous sont parvenues. Franz Glucke a été fait prisonnier par les Anglais qui ont abattu son avion. Il a été blessé.

Les yeux du capitaine brillent de joie.

— Mais ce n'est pas tout. Au cours de son évacuation vers le Canada, le bateau sur lequel il se trouvait a été coulé en Atlantique nord le 10 avril. Gloire à nos héros. Heil Hitler !

Glucke a écouté, figé comme dans un rêve. Les paroles du secrétaire voltigent dans son esprit. Deux mots reviennent lancinants : 10 avril ; 10 avril ; 10 avril. Et soudain sa voix rauque retentit :

— 10 avril. Mon douzième succès. Non, non, NON !

Il éclate de rire, un rire énorme, fou.

— Heil Hitler ! Heil Hitler !

Tout en criant, il s'arrache les boutons de son uniforme, ses décorations, sa Croix de fer de première classe.

Il regarde hébété la médaille :

— Croix de fer de première classe ! Le Führer me l'a décernée pour avoir tué mon Franz. Heil Hitler !

La Croix de fer laboure les joues du capitaine Glucke. Des yeux fous éclairent un visage ensanglanté.

Deux S.A. emportent Glucke, capitaine de la marine de guerre du IIIe Reich, héros du national-socialisme, un père qui hurle après son fils qu'il a assassiné en même temps que des milliers de victimes innocentes.

E. P.

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 28 AVRIL AU LUNDI 4 MAI
COLUMBIA PICTURES présente

Melvyn DOUGLAS * Ruth HUSSEY * Ellen DREW

dans

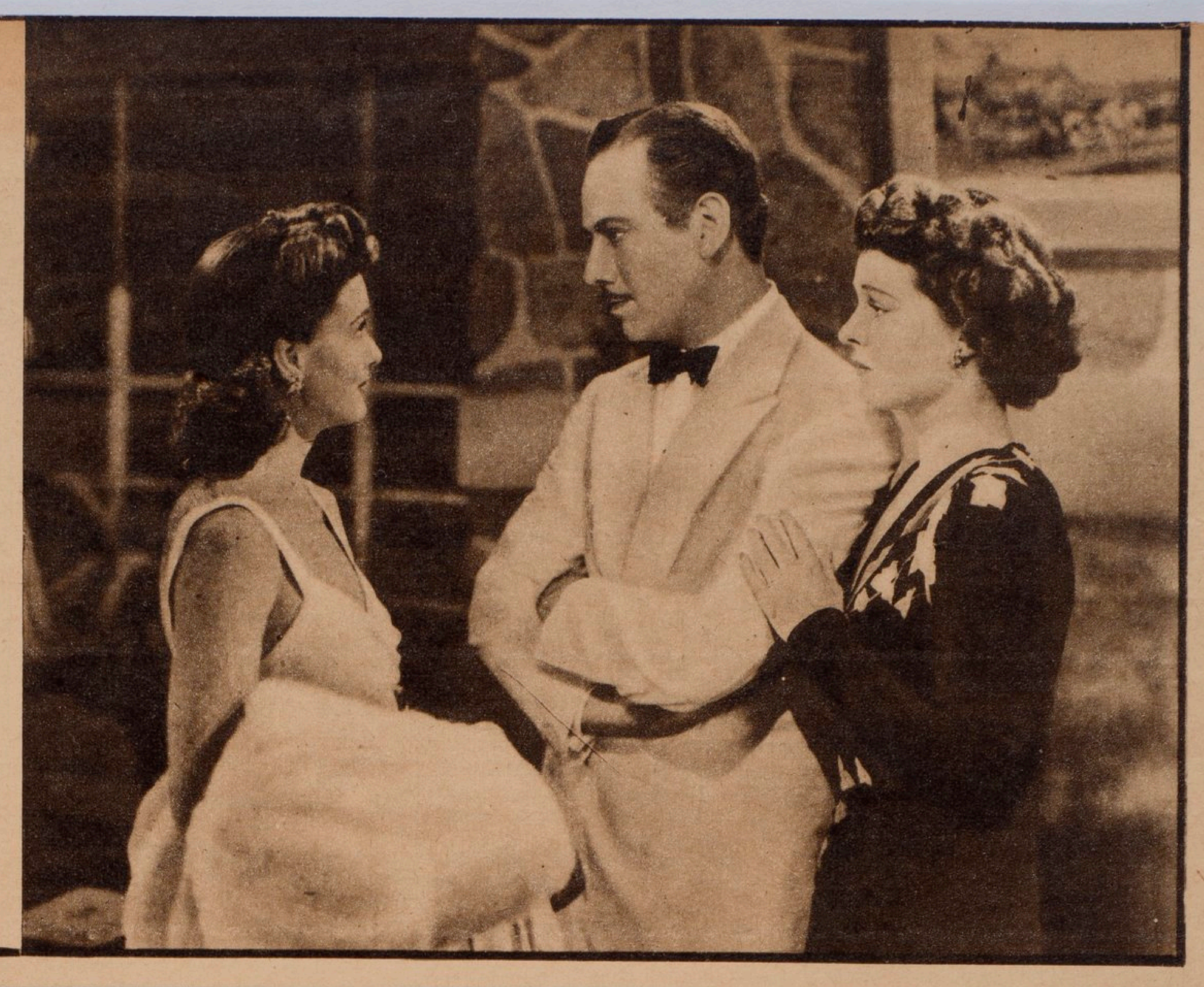
"OUR WIFE"



SCANDALEUX... MAIS SI AMUSANT ! Le plus divertissant imbroglio romantique qu'un homme ait jamais connu — entre deux femmes !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.





Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DEUXIEME SEMAINE
DU LUNDI 27 AVRIL AU DIMANCHE 3 MAI
20th CENTURY-FOX présente

Tyrone POWER * Betty GRABLE

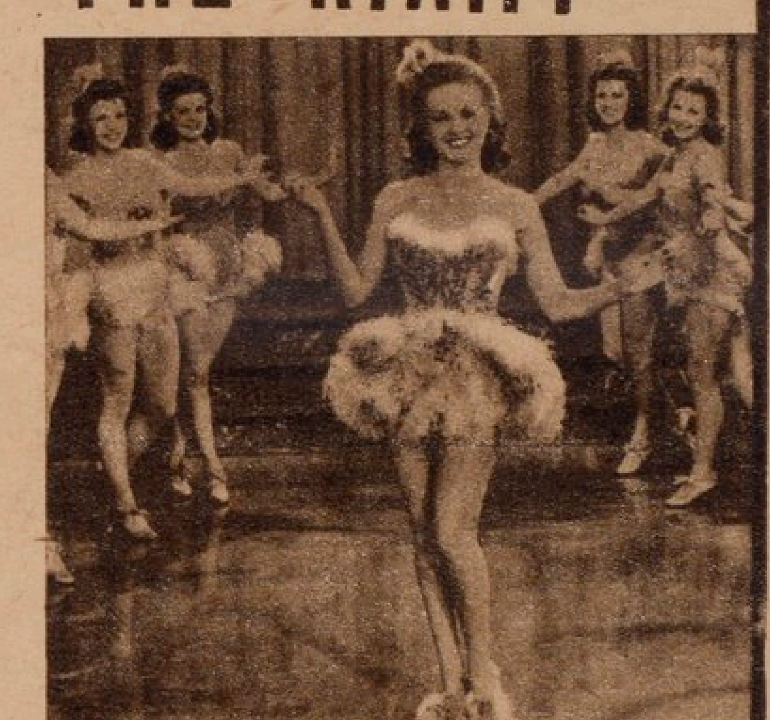
dans

"A YANK IN THE R.A.F."

Les batailles aériennes de ce film sont authentiques et ont été filmées dans le ciel de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

Au Programme
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 27 AVRIL AU DIMANCHE 3 MAI
WARNER BROS. présente

Priscilla LANE * Jeffrey LYNN * Ronald REAGAN

dans

"MILLION DOLLAR BABY"



JEUNE, JOLIE... ET MILLIONNAIRE ! Un trésor de joie, un conte de fées moderne qui vous enchantera !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

